NOTICE

SUR

LES TROIS BRÉBEUF

Porte de l'ancien cimetière de Venoix.

NOTICE

SUR

LES TROIS BRÉBEUF

LE POÈTE, LE PRIEUR-CURÉ DE VENOIX

ET LEUR ONCLE LE MISSIONNAIRE MARTYR

par

M. CH. MARIE

ANCIEN PROFESSEUR AU LYCÉE DE CAEN
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE

PARIS
CH. DOUNIOL ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, rue de Tournon, 29

CAEN
LE BLANC-HARDEL
LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, rue Froide, 2

1875

Se vend au profit de la souscription ouverte chez M. Douniol, *libraire à Paris, et chez* MM. Le Blanc-Hardel *et* Chénel, *libraires à Caen, pour couvrir les frais de la plaque commémorative indiquée à la page* x *de l'Avertissement.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

AVERTISSEMENT.

Pour écrire cette Notice, nous avons puisé principalement à deux sources : 1° les lettres du poète G. de Brébeuf, recueil publié après sa mort par son frère, le prieur-curé de Venoix, et devenu très-rare aujourd'hui ; 2° la *Dissertation sur la Pharsale*, *les Entretiens solitaires*, *la Défense de l'Église romaine*, *et autres ouvrages de Monsieur de Brebœuf*, par Guillaume Du Hamel, conseiller et aumônier du roi.

Les dictionnaires biographiques, à commencer par celui de Moréri, mentionnent généralement trois Du Hamel : l'abbé Jean-Baptiste, l'avocat Georges, son frère, et Henri, fils de ce dernier.

Jean-Baptiste Du Hamel fut baptisé à Vire, le 11 juin 1624. Il fit ses premières études à

Caen. C'est un homme, c'est un savant, dont peut justement se glorifier son pays natal. Premier secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il en remplit les fonctions avec honneur pendant plus de trente ans, de 1666 à 1697. Philosophe et théologien, géomètre, physicien et même anatomiste, travailleur infatigable, son savoir était aussi étendu, aussi varié que son esprit était juste, sagace et conciliant; d'ailleurs, point de vie plus pure, plus honnête et plus édifiante que la sienne. Fontenelle lui a consacré un éloge qui est un chef-d'œuvre. « Son humilité, dit-il, était un sentiment fondé sur la science même. » Il n'ose peindre le caractère et la vie de son vénérable prédécesseur (1) : « Ce serait, dit-il, le panégyrique d'un saint, et nous ne sommes pas dignes de toucher à cette partie de son éloge. » L'abbé Du Hamel mourut en 1706, âgé de 82 ans. Dans sa jeunesse, il avait appartenu dix ans à la congrégation de l'Oratoire. Il fut aumônier du roi et chancelier de l'église de Bayeux.

Son frère Georges, avocat au Parlement de Paris, se fit un rang des plus distingués parmi

(1) Fontenelle remplaça l'abbé Du Hamel dans la fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

les hommes de sa profession. Il fut choisi par le roi pour travailler aux ordonnances générales ; il refusa la charge de conseiller d'État. La Bruyère, dans son chapitre *De la Ville*, le cite avec honneur comme un des premiers avocats du temps. Le poète Brébeuf n'eut pas d'ami plus intime et plus fidèle. — Son fils Henri renouvela pour ainsi dire la belle réputation de son père, car il fut aussi un des premiers avocats de son siècle. Orphelin dès l'âge de sept ans, il avait été élevé par son oncle l'Abbé, qui lui inspira non-seulement le goût du travail et de l'étude, mais encore l'amour de la religion et de toutes les vertus, dont il était lui-même un si parfait modèle. Henri mourut en 1744, à l'âge de 77 ans.

L'auteur de la Dissertation mentionnée plus haut, Guillaume Du Hamel, était sans aucun doute le frère de l'abbé Jean-Baptiste, et de l'avocat au Parlement, intimement lié avec le traducteur de la *Pharsale*. « J'ai eu, dit-il, quelque part à l'ancienne et étroite amitié qui a toujours été entre feu M. de Brébœuf et mon frère. » Mais nous n'avons de renseignements sur lui que par cet opuscule même. Ainsi, dans le *privilége* imprimé à la fin du petit volume, nous lisons qu'il était aumônier et conseiller du roi ;

il avait donc embrassé l'état ecclésiastique, et fait lui aussi une brillante carrière. Son goût pour les lettres est attesté par le titre de quelques autres dissertations ou discours compris dans le même *privilége :* il y traitait du *poëme épique*, de l'*urbanité* et de la *générosité*. Quant à l'œuvre qui nous intéresse, elle parut en 1664, trois ans seulement après la mort prématurée du poète Brébeuf. On ne la trouve plus guère que dans les grandes bibliothèques de Paris. C'est une plaquette fort bien imprimée, en très-beaux caractères. Il suffit de l'ouvrir pour voir que l'auteur est un disciple de Balzac, très-amoureux de lieux communs, et qu'il s'occupe avant tout d'arrondir ses périodes. Nous le citerons souvent, avec le regret de ne rencontrer chez lui qu'un petit nombre de ces faits et de ces détails biographiques qui contenteraient aujourd'hui notre légitime curiosité. Mais on ne peut lui refuser la gravité morale et même une certaine élévation d'idées.

Les trois frères Du Hamel étaient nés à Vire, où leur père fut, en son temps, un avocat très-estimé (1). De leur côté, nos trois Brébeuf, les deux neveux et l'oncle, appartenaient par leur

(1) Leur mère s'appelait Catherine de Baudre.

naissance au doyenné de Thorigny, compris, avant la Révolution, dans le diocèse de Bayeux. Si le voisinage des deux familles explique facilement l'origine des relations amicales indiquées plus haut, le mérite et le savoir établissent d'ailleurs entre tous ces hommes une parenté morale que nous devons faire ressortir. Vivants, ils ont servi les meilleures causes : la religion et la science, la justice et les lettres; morts, ils offrent à notre étude, non-seulement des œuvres considérables et distinguées, mais encore et surtout de belles âmes et de grands exemples.

On a vu très-sommairement ce que furent les Du Hamel. Nous essayerons de montrer avec plus de détail que G. de Brébeuf joignait à la veine poétique et au talent d'écrivain, un zèle de vertu, une ardeur de foi et de piété, qui brillent dans un grand nombre de beaux vers et dans vingt passages de ses lettres, que nous aimerons à citer. Un contemporain nous dira que son frère, le prieur-curé de Venoix, fut un prédicateur remarquable, un prêtre excellent, doué des plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur. Nous rappellerons enfin comment le grand missionnaire, leur oncle, couronna une sainte vie et

d'incroyables travaux par une mort héroïque, admirée déjà de tous ceux qui ont lu le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand.

Les principaux titres de nos trois personnages ont été résumés en style lapidaire, par l'imprimeur Jean Cavelier, qui fut antiquaire et latiniste très-habile. — On voudrait faire graver sur une table de marbre l'*Éloge funèbre* dont il est l'auteur, et placer cette inscription dans l'église neuve de Venoix, près de Caen. L'ancienne, démolie et rasée depuis plus de soixante ans, était située sur le bord de l'Odon, au milieu du cimetière, devenu maintenant un champ vulgaire et profane. Suivant le témoignage de Jean Cavelier, elle avait reçu la dépouille mortelle des deux frères de Brébeuf, mais il ne reste aucune trace de leur sépulture. Si le projet dont nous parlons s'accomplit, ce sera une réparation faite à leur mémoire, et en même temps la consécration d'un souvenir précieux pour la paroisse et pour le diocèse. L'apôtre du Canada partagerait naturellement avec ses neveux un honneur que nous tâcherons de justifier. L'amour du pays natal et de ses gloires, qui nous a fait entreprendre cet essai, lui vaudra peut-être l'indulgence et la sympathie des lecteurs.

Nous espérons, du moins, que le monument annoncé plus haut excitera l'intérêt des amis de la religion et des lettres, et que leur généreux concours en permettra la prompte exécution. Il importe de raviver parmi nous le culte des souvenirs : comme on l'a très-bien dit, c'est une partie du patrimoine national et du trésor intellectuel de la France.

CHAPITRE I.

LA FAMILLE DE BRÉBEUF EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

L'auteur de la Dissertation, esquissant la vie du poète, s'exprime ainsi : « Il a eu très-heureuse la naissance, non pas seulement parce qu'il étoit issu d'une famille illustre, et que ses prédécesseurs (1) ont commandé dans le plus fameux siége que les Français aient jamais entrepris en Afrique ; mais parce que la bonté de l'âme et la beauté de l'esprit, depuis six cents ans, ont été le caractère de la plupart de ceux qui ont porté le nom et les armes de cette maison. »

Plus loin, Guillaume Du Hamel dit encore : « Mon dessein n'est pas de faire entrer dans la Dissertation des ouvrages de M. de Brébœuf les éloges de sa famille ; et si je l'avois entrepris, je ne serois pas obligé de remonter ni à celui qui, ayant passé en Angleterre à la suite du Conquérant, a laissé pour

(1) Ce mot veut dire ici *ancêtres*.

postérité les comtes d'Arondel, si fameux dans l'histoire, ni à celui qui commanda la noblesse de Normandie au siége de Damiette. Il est vrai que cette maison s'étant conservée par une succession de mâles non interrompue depuis tant de siècles, la terre du même nom est encore aujourd'hui possédée par l'aîné, de qui le grand air et la mine avantageuse parlent hautement de ses ancêtres. Elle a donné à l'État un grand nombre de vaillants hommes qui ont acquis beaucoup de gloire par les armes. »

Les citations qui précèdent nous apprennent donc qu'un Brébeuf fut au nombre des compagnons de notre duc Guillaume, dans la conquête de 1066 ; que deux siècles plus tard, l'un de ses descendants eut un rôle important dans la croisade du roi saint Louis. En outre, si nous en croyons Du Hamel, la famille, pépinière de vaillants soldats, s'était perpétuée avec honneur, sans interruption, jusque dans la seconde moitié du XVIIe siècle. D'après les recherches de notre savant confrère, M. l'abbé Faucon (1), elle avait contracté des alliances avec les Turgot, les La Luzerne et les La Bigne.

Dans la branche anglaise, déjà mentionnée plus haut, abondent les noms et les souvenirs éclatants. Mais il faut d'abord dire un mot des origines. On ne

(1) Voir la *Semaine religieuse* de Bayeux, 1869, p. 468.

sait si les Arundel (1) d'Angleterre ont eu pour tige Hugues de Brébeuf, le combattant d'Hastings, ou son parent, Roger d'Arundel, qui prit part comme lui à cette grande journée. Dans l'un et l'autre cas, Condé-sur-Vire, au doyenné de Thorigny, où se trouvaient les fiefs dont ces deux personnages portaient le nom, est toujours le berceau de la famille qui tient une si grande place dans l'histoire d'Angleterre. Au XIVe siècle, Thomas d'Arundel fut archevêque de Cantorbéry et chancelier du royaume. L'une des tours de la magnifique cathédrale, primitivement bâtie par Lanfranc, conserve le nom de ce prélat.

Vers le milieu du XVIe siècle, comme Henri Fitz-Alan, comte d'Arundel, n'avait point d'enfants mâles, le mariage de sa fille unique avec un Howard fit passer son titre dans une famille qui était alors la plus illustre du royaume et la plus fameuse aussi par les disgrâces de ses chefs. Philippe Howard, comte d'Arundel, issu de l'union que nous venons de rappeler, était le filleul du roi d'Espagne Philippe II, qui lui donna son nom au baptême. Il n'eut pas un sort plus heureux que son aïeul et que son père, le duc de Norfolk, condamnés l'un et l'autre à porter leur tête sur l'échafaud. Avec moins d'éclat tragique, son supplice fut plus long et plus douloureux. Hâtons-

(1) *Arundel*, d'après l'orthographe anglaise, conforme, du reste, à l'étymologie latine, *Hirundo* (Hirondelle).

nous de dire que sa mémoire mérite tous nos respects et toute notre admiration. Pour le punir de son attachement à la foi romaine, la reine Élisabeth, usant des moyens les plus odieux, le fit condamner à la prison, puis à la peine capitale, sans toutefois ordonner une exécution immédiate, qui eût été pour le captif la délivrance et la gloire. Il continua donc de languir dans un cachot humide et infect de la Tour de Londres. Pendant les onze années que dura son emprisonnement, ses geôliers, dociles instruments d'une tyrannie ombrageuse et cruelle, épuisèrent sur lui tous les genres de torture physique et morale. Il faut en lire le récit touchant et sublime dans le beau livre de M. Rio (1), *Les quatre Martyrs.* « La dernière période de la vie du comte d'Arundel, dit l'auteur, offre des particularités non moins étonnantes que les merveilles qui ont signalé le passage des plus grands saints sur la terre. » Le poison mêlé à ses aliments par le cuisinier de la Tour, qu'un agent secret de la reine avait gagné, abrégea ses souffrances. Le dimanche 19 octobre 1595, « il rendit sa belle âme à Celui qui l'avait créée pour sa gloire. » M. Rio résume, dans une dernière page, l'impression que l'on doit garder de Philippe Howard. C'est pour lui une figure suave et grandiose; c'est le caractère le

(1) Connu surtout par un grand ouvrage en 4 volumes, intitulé *L'Art Chrétien.* — M. Rio est mort au mois de juillet dernier.

plus noble, le plus pur, le plus éprouvé, le plus idéal en un mot, qu'ait produit le patriciat britannique.

Dans la première moitié du XVIIe siècle, Thomas Howard, comte d'Arundel, montra un goût très-éclairé pour l'art antique et pour l'érudition. L'histoire et la chronologie lui doivent la découverte d'un monument précieux. Un savant, envoyé par lui en Grèce, rapporta de ce pays des marbres couverts d'inscriptions, parmi lesquelles se trouvait la célèbre *Chronique de Paros*, qui contient les principales époques de l'histoire grecque : ce sont les marbres d'*Arundel*, que possède aujourd'hui l'Université d'Oxford.

Enfin, il descend directement, par les femmes, de nos vieux Brébeuf, le noble duc de Norfolk, grand maréchal du royaume et premier pair catholique de la Grande-Bretagne. Il habite le château historique d'Arundel, jadis illustré par Philippe Howard, le martyr. Zélé pour sa foi, et donnant partout l'exemple, on l'a vu, dans les premiers jours de septembre 1873, conduire pieusement les pèlerins anglais à Paray-le-Monial. Parmi ses compagnons, il y avait un d'Arundel, son parent sans doute. Le 6 février 1874, c'était encore lui qui présidait un grand meeting catholique à Londres.

En Normandie, les Brébeuf se sont éteints au siècle dernier, du moins dans la ligne masculine. Ils n'a-

vaient pas quitté le lieu de leur antique berceau, ou du moins demeuraient-ils dans le voisinage. Suivant toutes les recherches de noblesse, dit quelque part M. de Gerville (1), la famille paraît constamment établie à Condé-sur-Vire. C'est là, d'après Moréri, que se trouvait la terre de Brébeuf; c'est là aussi, ou non loin de là, que se trouvait la terre d'Arondel; nous avons lu les deux noms proches l'un de l'autre, sur une ancienne carte de Cassini (2). Cependant, il ne reste à Condé, depuis longtemps déjà, aucune construction ni même aucun vestige qui rappelle les personnages objet de notre étude. Le château qui abrita les héros d'Hastings et de Damiette, et, après eux, leur vaillante postérité, « était, à ce que l'on croit, dans un lieu nommé *Les Parcs.* » Voilà ce que nous apprend M. de Gerville. *Et campos ubi Troja fuit.*

Mais à Sainte-Suzanne, paroisse voisine et très-ancienne, également baignée par la Vire, on connaît la terre des Brébeuf; elle est aujourd'hui dans la famille de Mme Gabriel Le Creps, qui descend elle-même de ces seigneurs. L'ancienne habitation n'existe plus, hormis le colombier et quelques bâtiments ru-

(1) Mémoires de la Société des Antiquaires, 1829-1830, *Châteaux de la Manche.*

(2) Le second de ces deux noms était écrit *Erondel*, suivant la prononciation normande.

raux qui peuvent remonter à la fin du XVIe siècle. Nous devons ces divers renseignements à notre honorable compatriote, M. Gabriel Le Creps, et à M. Gilles, membre de l'Association Normande et ancien maire de Ste-Suzanne (1). Il faut en conclure que les Brébeuf eurent deux établissements sur les bords de la Vire : l'un à Condé et l'autre à Ste-Suzanne ; celui-ci devait être le plus récent. M. Gilles, en compulsant les registres de baptême de sa paroisse, y a trouvé les actes de quelques membres de la famille, qui se rapportent aux premières années du XVIIe siècle.

Les trois personnages dont nous allons faire connaître la vie, les œuvres et les vertus, vécurent dans ce même siècle. Le poète s'éteignit en 1661, à l'âge de quarante-trois ans, chez son frère, prieur-curé de Venoix. Celui-ci mourut en 1691. Leur oncle, le missionnaire, avait été martyrisé au Canada en 1649.

(1) M. Gilles est l'auteur d'un article sur les *Eglises des bords de la Vire*, inséré dans l'*Annuaire* de l'Association, de 1867.

CHAPITRE II.

VIE DU POÈTE GEORGES DE BRÉBEUF.

Georges de Brébeuf naquit en 1618, à Ste-Suzanne-sur-Vire. Nous ne savons rien de ses premières années ni de ses premières études jusqu'à l'époque de sa rhétorique, qu'il fit à Caen sous un maître célèbre, Antoine Halley. Un de ses condisciples, qui était aussi son compatriote (1), dit à ce sujet, dans un Éloge qu'il lui a consacré : « Nous étions rivaux ; mais il était plus appliqué que moi, et son tempérament mélancolique lui donnant, selon la remarque de Platon, une aptitude incomparable pour l'étude des lettres, il m'enlevait aisément la victoire. »

(1) De La Luzerne-Garaby, né au diocèse de Coutances, auteur d'un volume de mélanges, *Miscellanea*, imprimé à Caen, en 1663. — Brébeuf eut un autre condisciple plus célèbre, l'abbé Marcel, oratorien, professeur de rhétorique et d'éloquence, puis curé de Basly, où il mourut en 1702. Tout ensemble, théologien, orateur et poète, il fut un écrivain très-fécond. M. l'abbé Laffetay loue sa modération à l'égard des protestants (*Hist. du dioc. de Bayeux*, p. 90).

Antoine Halley, orateur et poète latin, fut, comme on le sait, un professeur d'éloquence des plus renommés dans l'Université de Caen, au XVIIe siècle. Pendant trente ans, il concourut pour les palinods de Caen et de Rouen, et presque toutes les pièces qu'il présenta furent couronnées. On cite ordinairement au nombre le ses élèves Daniel Huet et l'historien Mézeray; il faut y joindre le traducteur de la Pharsale.

Au sortir de ses études, Brébeuf, qui était sans fortune, se chargea d'une éducation privée. Huet le connut alors, comme il nous l'apprend lui-même dans ses Mémoires. « A l'époque, dit-il, où j'étudiais chez les jésuites de Caen, j'avais pour condisciple Bernardin Gigault de Bellefonds, qui fut depuis maréchal de France. Il avait pour précepteur Brébeuf, ce poète sublime, qui devint depuis si fameux par sa traduction de Lucain. » — Si le collége du Mont, dont les vieux bâtiments abritent la Société des Antiquaires et son musée, trouve quelque jour un historien, celui-ci ne devra pas oublier la rencontre signalée par Huet. — Les jésuites étaient en possession de cet établissement scolaire depuis l'année 1609 (1).

Le plus récent biographe du maréchal de Belle-

(1) D'après le P. Bouhours, ce fut M. de Bellefonds, gouverneur de Caen, grand-père du maréchal, qui fit venir les jésuites dans notre ville.

fonds (1) donne sur son éducation des détails qui ont pour nous une véritable importance : « Le jeune Bernardin, dit-il, fut élevé au collége des Jésuites de Caen... La Mère Laurence de Bellefonds, sa tante, supérieure et fondatrice des Bénédictines du monastère de Notre-Dame-des-Anges, à Rouen, pleine de sollicitude pour son neveu, alors âgé de dix à douze ans (2), lui chercha un précepteur capable en même temps et de le diriger dans sa conduite privée et de le faire avancer dans les lettres. « Elle eut le bonheur, dit le P. Bouhours, d'en trouver un qu'il suffit de nommer pour justifier son choix. C'est Monsieur de Brébeuf, si fameux par ses ouvrages d'esprit, et encore plus recommandable par la droiture de son âme, par la sagesse de sa conduite et par la pureté de ses mœurs. Cet excellent maître prit soin du jeune marquis de Bellefonds, avec d'autant plus d'affection qu'il reremarqua en lui de très-bonnes qualités et une facilité admirable pour les belles sciences. »

Nous ne saurions dire combien de temps Brébeuf, qui avait alors une vingtaine d'années, fut attaché à la personne du jeune de Bellefonds. Mais on verra plus loin que, après avoir rempli cette tâche, il entretint

(1) Sous ce titre : *Comme on servait autrefois*, le R. P. Sommervogel a réuni les biographies du marquis de Montcalm et du maréchal de Bellefonds.

(2) Il était orphelin de père et de mère.

des relations très-suivies avec son élève et diverses personnes de sa famille ; tous conservèrent pour lui l'attachement et l'estime qu'il méritait.

L'auteur de l'Éloge déjà cité raconte que son ancien condisciple, ayant quitté Caen, alla se fixer à Paris, où il compléta son instruction en faisant une ample récolte de connaissances. Ce fut sans doute à cette époque de sa vie qu'il apprit deux langues vivantes cultivées, de son temps, avec prédilection, et qu'il s'en appropria le génie. Du Hamel dit, en effet, avec une certaine emphase, dans son français un peu vieilli : « Ceux qui ont connu M. de Brébeuf, savent que quand il a voulu écrire en prose ou en vers latins, italiens ou espagnols, tout ce qui a parti de sa main a eu la même force et la même délicatesse qui nous charme dans les ouvrages desquels il a enrichi notre langue. »

Notre poète étudia certainement aussi la théologie, comme le faisaient alors un grand nombre de laïques, même parmi les hommes du monde. Sa *Défense de l'Église romaine* contre les protestants, ouvrage dont nous parlerons en son lieu, démontre suffisamment le sérieux travail par lequel il s'était préparé à soutenir cette controverse.

Du reste, les événements sont rares dans sa vie, ou plutôt il n'y en a pas. Les œuvres qu'il publie, ses relations d'amitié, ses souffrances et ses chagrins

presque continuels, l'action morale et religieuse qu'il exerce autour de lui, dans un cercle restreint, voilà toute son existence. N'ayant ni bien ni emploi, la poursuite d'un bénéfice le conduisit à Rouen, où demeurait Mme Laurence de Bellefonds, et l'y ramena plusieurs fois, mais toujours en vain, quoiqu'il y séjournât longtemps; il fondait sur la protection de quelque haut personnage, des espérances toujours déçues. Ses amis lui reprochent de perdre là son temps et sa peine. Tout, en effet, lui était contraire, jusqu'au climat, malsain pour une poitrine aussi délicate que la sienne. Il reconnaît lui-même, dans une de ses lettres, que ce lieu a été « la ruine de sa santé et l'empêchement de sa fortune. » — « Je crains, dit-il un autre jour, de demeurer pour « les gages en quelque hôtellerie, et de me voir « malade en un lieu inconnu, où je n'aurais ni conso- « lation ni assistance. »

Ce fut néanmoins à Rouen qu'il mit au jour, en 1653-1654, la traduction des deux premiers livres de la *Pharsale de Lucain*. Les huit autres parurent successivement, deux à la fois. On trouvera plus loin un jugement et des réflexions sur cet ouvrage, qui fit la grande réputation de Brébeuf. Il faudra parler aussi de deux autres volumes de vers, les *Éloges poétiques* et les *Entretiens solitaires* (1), sans oublier

(1) D'autres poésies moins sérieuses sont des œuvres de jeunesse qui

la *Défense de l'Église romaine* et les Lettres du poète. Du Hamel s'étonne à juste titre que, dans une vie très-peu longue et sujette à de fréquentes maladies, il ait pu fournir une tâche aussi considérable. « La plus grande partie de la *Pharsale*, dit-il, et les *Entretiens solitaires*, ont été composés dans les intervalles des fièvres qui l'ont persécuté pendant vingt années. »

Brébeuf dépeint souvent dans ses lettres, avec une grande énergie, la tristesse amère de son existence : « Il me semble, écrit-il, que vivre et souffrir « n'est quasi que la même chose; » puis ailleurs : « Je n'ai de santé qu'autant qu'il en faut pour être « longtemps malade ; » ou bien : « C'est une étrange « disgrâce d'avoir un corps dont l'esprit ne se peut « aider. » Les traits de ce genre sont nombreux ; en voici deux encore. Il répond à quelqu'un qui, parti en province, lui demandait de ses nouvelles : « Je suis « toujours en l'état où vous m'avez laissé, c'est-à-dire « toujours malade et toujours malheureux ; je souffre « seul deux incommodités qui seraient bien assez

trahissent l'âge de l'auteur et le mauvais goût du temps. — Brébeuf fit aussi beaucoup de vers sur des sujets frivoles qui lui étaient imposés. Madame l'abbesse de Bellefonds lui ayant demandé de ses ouvrages : « Je n'en ai presque point de sérieux, répondit-il; je suis de ces ou- « vriers qui ne font que ce qu'on leur commande. J'ai donné ce « pouvoir-là sur moi à quelques personnes qui me prescrivent des « sujets quand elles m'obligent à écrire »

« grandes pour faire deux misérables. » Comme un de ses amis se plaint de la rareté de ses lettres, il s'excuse en ces termes : « Un peu de paresse n'est « pas un grand crime pour une personne qui, depuis « sept mois, n'a fait que languir, ou, pour mieux « dire, que flotter entre la vie et la mort... Et cepen- « dant le désordre de ma santé n'est pas la centième « partie de mon chagrin ; j'en ai tant de sujets diffé- « rents, que mon esprit y succombe. »

L'extérieur lui manquait : « J'ai, dit-il, plus d'a- « vantage sur le papier qu'en me montrant moi- « même. » Et ailleurs : « Je ressemble plutôt à un « squelette qu'à un homme. » D'un autre côté, la solitude et l'isolement achèvent de le rendre malheureux ; il l'avoue quelque part en disant : « Comme « je suis réduit à vivre presque toujours seul, cela « me donne un surcroît de chagrin qui me tue. »

Ce que nous savons déjà, joint à un fond de mélancolie naturelle, qu'il appelle lui-même un vice de tempérament, suffirait pour expliquer la suite de peines et d'ennuis qui attristent la vie de notre poète, et particulièrement ses dernières années. Il se plaint, en outre, des embarras que lui causent ses frères (1)

(1) L'un d'eux est sieur de Balanson ; le poète lui-même est appelé, dans un privilége, écuyer, sieur de La Boissets. D'après le témoignage de M. Gilles, ces deux noms, Balanson et La Boissets, subsistent encore aujourd'hui, le premier à St-Amand, et le second à Ste-Suzanne-sur-Vire.

et des nouvelles fâcheuses qu'il reçoit de Basse-Normandie. En rapprochant divers passages de sa correspondance, nous devons croire qu'il était l'aîné, probablement d'une branche cadette, et qu'il perdit son père de bonne heure ; il le cite une seule fois très-brièvement, tandis que le nom de sa mère apparaît avec un témoignage de vive tendresse. Toutes ses affections semblent concentrées dans ce cercle de la famille ; on ne voit pas qu'il ait songé à se marier ni qu'il ait jamais engagé son cœur.

L'amitié seule le soutient et le console. Il écrit à son intime, Georges Du Hamel : « Je ne saurois m'empê-« cher de vous dire, ce que je me dis à toute heure « à moi-même, que si Dieu ne m'avoit donné un ami « comme vous, j'aurois été le plus malheureux de tous « les hommes. » A un autre de ses correspondants, il dira : « Je vous ai toujours regardé comme une per-« sonne qui m'a vengé d'une infinité d'afflictions, et « qui m'a obligé de me croire heureux en amis, « quand je me suis vu le plus disgracié de la for-« tune. » Quelques-uns, cependant, lui font payer un peu cher leurs marques d'intérêt et leurs services, en lui adressant des critiques très-sensibles à un homme toujours poursuivi par la mauvaise chance. Sans réfléchir que des maladies fréquentes se joignent aux embarras de famille pour l'entraîner à de continuelles dépenses, on le blâme d'un manque d'éco-

nomie ; ou bien, à cause de la rareté de ses lettres, on l'accuse de paresse et de négligence. Désolé de ces injustes reproches, il écrira un jour : « Ce n'est « pas la première fois que j'ai été coupable à force « d'être malheureux. » Il y a plus : à une certaine époque, la malveillance fit circuler sur lui des bruits fâcheux, qui se répandirent comme une contagion et furent trop facilement accueillis par ceux-là mêmes sur l'estime desquels il se croyait en droit de compter. Est-il étonnant que Brébeuf soit tombé dans le découragement ou qu'il ait conçu le projet de passer aux Indes pour y chercher fortune ?

C'est une âme plaintive et gémissante, mais douce et résignée au milieu de tant d'épreuves ; écoutons-le plutôt : « Il faut tâcher de se résoudre à tout et de « se trouver bien en la posture où Dieu nous veut « mettre. » Il ne connaît ni l'impatience ni le murmure ; il remercierait plutôt, comme le prouvent ces touchantes paroles : « Bien loin de me plaindre des « ordres de Dieu, je me dis à moi-même, autant que « je puis, qu'il me traite avec une douceur que je « n'aurois pas lieu d'attendre. »

Ces beaux sentiments sont pour ainsi dire naturels chez un homme aussi religieux que l'était l'auteur de la *Défense de l'Église romaine.* Son zèle de prosélytisme égalait sa foi et sa piété. D'après Guillaume Du Hamel, « Dieu se servit de lui pour travailler au salut de plusieurs personnes, et principalement à la

conversion de feu M. Guiffart, l'un des plus célèbres médecins de la ville de Rouen, nourri dans le calvinisme depuis le berceau jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Cet excellent homme, qui a laissé des monuments de sa doctrine, a donné depuis sa conversion jusqu'à son décès des marques d'une piété fort exemplaire. M. de Brébeuf était entré dans son esprit par cette douceur qui lui était naturelle ; de son médecin, il en avait fait son ami ; et, dans le dessein de travailler à son salut, il lui avait fait d'abord concevoir le désir de connaître la vérité ; ensuite, après de longues conférences, il l'avait fait passer par dessus les considérations de sa fortune, qui s'opposaient à ce changement. M. Guiffart donna au public les motifs de sa conversion ; et, au commencement de son ouvrage, il a fait imprimer une lettre que M. de Brébeuf lui avait écrite, qui est une pièce d'une éloquence consommée. » Cette lettre, en effet, est peut-être la plus remarquable de notre auteur. Il presse son ami de publier un second ouvrage de controverse, qui traitait des *vérités catholiques ;* il lui dit : « Votre « premier travail sur les matières de la religion a « désabusé beaucoup d'honnêtes gens ; il a même « contribué à l'heureux changement de cette grande « reine du Nord, qui est maintenant un des plus « illustres ornements de l'Église romaine. » Brébeuf parle ici de la fille de Gustave-Adolphe, Christine, reine de Suède, qui appela Descartes et une foule de

savants à sa cour. On sait que, après avoir renoncé au trône, cette princesse abjura le luthéranisme et finit par se retirer à Rome, où elle mourut en 1689.

Le docteur Guiffard était né à Valognes, ville qui, depuis, a donné naissance au célèbre Vicq-d'Azyr. Il composa sur son art des livres estimés, non-seulement par les médecins français, mais encore, comme le dit Brébeuf, par ceux de Dantzick et de Stockholm. Initié aux belles-lettres et aux mathématiques, physicien habile, il eut des rapports d'études avec Pascal, lorsque celui-ci demeurait à Rouen (2). Dans son *Discours du vide*, imprimé en 1647, on trouve, à ce sujet, le curieux passage qui suit :

« M. Pascal, dit-il, ayant fait depuis quelque temps plusieurs expériences en cette ville en la présence de tous les plus savants hommes de sa connoissance, me fit aussi la faveur de me convier aux deux dernières, auxquelles voulant montrer que le vide étoit possible en la nature, il fit bien voir aussi que le vide n'étoit pas en son esprit : mais, au contraire, qu'il étoit rempli de plusieurs belles connoissances que ses soins et sa curiosité lui avoient heureusement acquises » (2).

Parmi les amis de notre poète, aucun ne nous

(1) Le père de Pascal fut nommé intendant de la généralité de Rouen, vers 1639.

(2) Cité par M. Frère, dans le *Manuel du bibliographe normand*, à l'article Guiffard.

intéresse plus que ce médecin de Rouen, témoin des expériences de Pascal, auteur d'ouvrages de controverse que lisait en Suède la reine Christine. L'histoire de sa conversion nous reporte à un siècle où, pour le plus grand nombre, dans le monde savant, la question religieuse primait toutes les autres. Brébeuf lui écrit à la fin de la lettre dont nous avons parlé : « Vous avez fait connoître aux honnêtes « gens que la cause de Dieu vous est incompara- « blement plus chère que votre réputation ou votre « fortune. »

Le zèle religieux de notre écrivain, la pureté de sa vie lui valurent de saintes amitiés, notamment dans la famille de Bellefonds, qui comptait alors trois sœurs consacrées à Dieu : l'une à Rouen (1), l'autre

(1) Madame Laurence de Bellefonds, d'abord religieuse à Sainte-Trinité de Caen, devint, en 1648, supérieure d'un couvent de Bénédictines à Rouen, qui avait été relevé par son frère. Elle mérita d'en être appelée la fondatrice et de lui donner son nom (*Bénédictines de Bellefonds*). Elle mourut en 1683, à l'âge de 73 ans. C'était une personne d'une grande intelligence et d'une haute vertu. Pendant son séjour à Sainte-Trinité, dès sa première jeunesse, elle seconda très-activement l'abbesse, Mme de Budos, dans la réforme du monastère. A Rouen, elle composa des traités ascétiques. Elle aimait et cultivait la poésie. Nul doute qu'elle n'ait exercé une heureuse influence sur le génie de Brébeuf. Le P. Bouhours fit paraître, en 1686, une vie de cette grande religieuse, devenue très-rare, qui mériterait d'être réimprimée.

à Montivilliers, la troisième à Paris. Celle-ci gouverna longtemps, en qualité de prieure, le célèbre couvent des Carmélites de la rue St-Jacques, avec une réputation extraordinaire d'esprit et de vertu. Leur père, seigneur de l'Isle-Marie (Manche), fut gouverneur de Caen ; l'écolier que Huet rencontra au collége du Mont était leur neveu. Lorsque, très-jeune encore, il se préparait au métier des armes, son ancien précepteur veilla sur la conservation de ses mœurs et de sa foi avec une sollicitude admirable, dont les fruits subsistèrent toujours. Devenu maréchal de France à trente-huit ans, pourvu d'une charge de cour très-enviée, Bernardin de Bellefonds n'oublia pas les leçons d'un maître si dévoué à la cause de Dieu et au plus grand bien des âmes. Son caractère et sa vertu le faisaient estimer et respecter. C'est à lui que s'ouvrit Mme de La Vallière, vers le temps où elle commençait à se dégoûter du monde et à sentir plus vivement le remords de ses faiblesses et le besoin de les expier. Pour hâter sa conversion, le maréchal fit appel à l'éloquence persuasive de Bossuet et se lia dès lors étroitement avec le grand évêque. Tous deux, animés du même désir, réunirent leurs efforts et leurs exhortations en vue de l'œuvre commune. « Quand M. de Bellefonds fut obligé de s'éloigner pour rejoindre l'armée, une correspondance active s'échangea entre lui, la duchesse et Bossuet. » Mme de La Vallière avait aussi de fréquents entretiens avec

l'*incomparable Mère Agnès :* c'est ainsi qu'on appelait la prieure des Carmélites, tante du maréchal. On connaît le reste; on sait que l'illustre pénitente, rompant tous ses liens, embrassa, en 1675, la règle sévère du Carmel, dans le couvent de la rue St-Jacques, et pratiqua héroïquement les plus dures austérités jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans.

Brébeuf ne vit pas ce triomphe de la grâce, qui l'aurait comblé de joie; mais le fervent chrétien, dont il avait cultivé si attentivement les bonnes inclinations, y eut une grande part.

Le traducteur de la *Pharsale* entretint aussi des relations d'amitié avec plusieurs des écrivains et des poètes de son temps. Du Hamel cite de ce nombre Conrart, Ménage, d'Ablancourt, Chapelain, Mézeray et Corneille (1). Le nom de Chapelain ne vit plus guère que par les traits satiriques de Boileau; quelques autres de ces personnages sont maintenant oubliés ou connus seulement des littérateurs de profession; un seul reste debout, à jamais, sur son glorieux piédestal : c'est Corneille, pour lequel, nous le ver-

(1) C'est à Rouen, croyons-nous, que Brébeuf noua des relations avec Pierre Corneille et son frère. A la fin d'un long séjour dans cette ville, ne sachant par quel moyen retourner à Paris, il écrit à son ami Du Hamel : « Je vous ai déjà dit que MM. de Corneille « m'offrent une place dans leur carrosse. Le mauvais temps et ma « mauvaise santé m'obligent à les attendre... »

rons ailleurs, Brébeuf professait la plus vive admiration.

Si des amis nous passons aux protecteurs, outre ceux qui ont été déjà signalés, nous mettrons au premier rang l'évêque de Coutances, Mgr Claude Auvry, qui fut aussi trésorier de la Sainte-Chapelle, à Paris (1). Brébeuf a composé, en l'honneur de ce savant et vertueux prélat, son bienfaiteur, une longue pièce de vers, insérée dans ses *Éloges poétiques.*

Un autre dignitaire de l'Église, l'archevêque de Paris, lui annonçe, comme une nouvelle qui doit lui être agréable, qu'une des dames de Bellefonds vient d'être nommée par le roi abbesse de Montivilliers; il témoigne, dans la même lettre, l'estime qu'il fait du mérite de Brébeuf et l'intérêt qu'il prend à sa fortune.

On aimait alors les longs compliments en style périodique, assaisonnés de pensées subtiles, d'antithèses et d'hyperboles. Notre poète ne ménagea point cette monnaie courante à ceux dont il espérait quelque chose; mais personne ne fut plus encensé par lui que le cardinal Mazarin, et cela devait être, si l'on songe à la toute-puissance du ministre. Il célébra donc, dans un panégyrique en vers, où l'emphase domine, la paix

(1) Il se démit de l'évêché de Coutances. Un différend survenu entre lui et le chantre de la Sainte-Chapelle fournit à Boileau le sujet de son *Lutrin.*

des Pyrénées, ce chef-d'œuvre de l'homme d'État, qui préparait ainsi la grandeur et la gloire de Louis XIV. Après beaucoup d'hésitations, qui prouvent sa modestie, il lui dédia son dernier ouvrage, les *Entretiens solitaires*, et fit, à ce propos, une dédicace louangeuse et prolixe, dans laquelle on reconnaît un lecteur et un disciple de Balzac. Toutefois, parmi les lieux communs dont elle est remplie, on rencontre un passage où l'idée chrétienne s'affirme avec une noblesse et une élévation remarquables. L'auteur dit à son héros : « Au milieu de toutes vos grandeurs et « de tous vos travaux, vous trouverez le temps de « vous dire en secret, qu'il n'y a qu'une seule chose « nécessaire, que tout ce qui n'est pas Dieu n'est pas « digne de l'homme ; et que les choses qui doivent « finir ne peuvent pas être la félicité d'une âme qui « doit toujours vivre. »

Mazarin était plus habile que généreux. Pour un politique et un calculateur comme lui, quelle valeur pouvaient avoir les vers d'un poète malheureux, sans industrie et sans influence ? Un jour pourtant, il lui accorda un bénéfice, mais si peu avantageux, que c'était une charge plutôt qu'un revenu. Brébeuf se hâta d'y renoncer, en écrivant au donateur la curieuse lettre que voici : « Comme je suis « persuadé que votre Éminence a cru faire quelque « chose pour moi, quand elle m'a donné le bénéfice « de B..., je me sens obligé indispensablement à lui

« en rendre grâces très-humbles, et à lui faire pa-
« roître les ressentiments que j'en conserve ; mais
« bien que tous les dons qui partent de vos mains
« soient toujours précieux, et que des faveurs qui
« viennent de vous portent leur recommandation en
« elles-mêmes, je prends la liberté, Monseigneur,
« de vous dire que je ne suis pas en état de recevoir
« celle que vous me faites. Le bénéfice dont il vous
« a plu de me gratifier, est un emploi qui ne m'est
« propre en aucune manière ; ce n'est qu'un titre
« onéreux, sans réalité, sans revenu, et je ne me
« sens point assez de santé pour en faire les fonc-
« tions, ni assez de bien pour en porter les charges ;
« c'est pourquoi je vous supplie très-humblement,
« Monseigneur, de le mettre entre les mains d'une
« personne qui en soit plus digne. »

Une abbaye vacante dans le même lieu aurait beaucoup mieux convenu à la situation du solliciteur ; elle fut donnée à un autre.

Il est néanmoins avéré que Mazarin faisait une pension au poète Brébeuf : quel en était le chiffre ? Très-modique probablement et tout à fait insuffisant.

Si l'on en croit La Luzerne-Garaby, le Cardinal, peu de temps avant de mourir, touché peut-être de la grande et sincère piété qui éclate dans les *Entretiens solitaires*, se proposait d'en secourir l'auteur d'une manière plus efficace. Probablement vers la même époque, celui-ci fut informé que Conrart

ayant reçu l'ordre de dresser une liste des hommes de lettres qui devaient recevoir une pension de Mazarin, y avait inscrit son nom. Toujours convaincu de sa mauvaise étoile et lassé d'attendre en vain, Brébeuf pressentit que ces dispositions, trop tardives, ne lui profiteraient pas. Le passage suivant d'une lettre écrite à son ami Du Hamel, nous montre à nu l'état de son âme : « Ne vous étonnez pas trop, « lui dit-il, si je ne m'empresse que médiocrement « pour des espérances de fortune ; je crois avoir si « peu à en jouir, que je ne suis pas d'humeur à « m'incommoder beaucoup pour la poursuivre. Elle « m'a manqué lorsque j'en avois le plus de besoin, « et elle s'offre quand il n'est plus temps. » En parlant ainsi, l'infortuné prophétisait.

D'abord, Mazarin mourut le 9 mars 1661, ayant à peine soixante ans. Si Brébeuf eût encore conservé quelque espoir au fond du cœur, ce dernier coup l'aurait détruit sans retour, en mettant le comble à ses déceptions (1). Après tant de souffrances de l'âme et du corps, qui avaient épuisé ses forces et son courage, que lui fallait-il maintenant, sinon un asile pour y mourir en paix ? Il le trouva chez son jeune frère, curé d'une paroisse située

(1) De La Luzerne parlant de cette mort du Cardinal, dit spirituellement qu'elle trahit une dernière fois les espérances de faveur que Brébeuf avait pu concevoir : *gratiæ... tunc etiam fallacis*

près de Caen, la ville lettrée où il avait étudié dans sa jeunesse.

Sur les bords de l'Odon, petite rivière affluent de l'Orne, à l'entrée d'une vaste et magnifique prairie, on voit un groupe de maisons assez anciennes, qui touchent au cimetière dont nous avons déjà parlé. Le gable de l'une d'elles, soutenu par des contreforts, annonce une époque plus reculée. Avant 1789, ces maisons étaient la ferme de la Baronnie (1), et maintenant encore elles servent à une exploitation rurale. De l'autre côté du cimetière, il existe une habitation plus importante, précédée d'une grande et belle cour, qui ouvre sur le chemin vicinal : c'est l'ancien presbytère de Venoix, mais agrandi et reconstruit en entier depuis quarante ans, en sorte que le bâtiment primitif a disparu.

Rien de plus calme et de plus tranquille que cette retraite champêtre, où les bruits de la ville, si proche qu'elle soit, ne se font pas entendre. La vue charmée se repose sur ce grand tapis de verdure, qui s'étend jusqu'aux rives de l'Orne, coupé seulement de place en place par des rideaux de peupliers. Dans le voisinage de la rivière, si les maisons ne sont qu'en petit nombre, il y a en retour des prés et des jardins très-fertiles, richement plantés d'arbres fruitiers. Les murs, couronnés et même tapissés de

(1) Voir la notice sur Venoix, à la fin du volume.

lierre, abritent le promeneur contre le vent et le soleil ; au pied, le long du chemin, coulent presque toujours des ruisseaux d'eau vive, qui réjouissent l'oreille de leur doux murmure. Les oiseaux chanteurs et leurs mélodies variées abondent au printemps. Avant la construction du chemin de fer qui suit la vallée de l'Odon et qui a détruit ou défiguré sur son passage toute beauté pittoresque, on remarquait un manoir du XVIIe siècle, très-bien conservé, avec ses dépendances (1), et à l'extrémité de l'enclos, une rangée de vieux noyers aux têtes superbes, maintenant disparus. Près de là, le moulin de Venoix anime la solitude du mouvement de ses roues et du fracas des eaux s'échappant « à gros « bouillons pleins d'écumes. » Si, par une étroite chaussée, on remonte le canal de l'Odon, à demi caché sous les saules (2), on aperçoit à droite et à

(1) Le remblai du chemin de fer a enterré à moitié la face principale couronnée d'un fronton triangulaire. Du côté de la cour on lit encore sur une lucarne la date de 1609.

(2) Huet, dans son volume de poésies latines intitulé *Carmina*, célèbre la fraîcheur des eaux de l'Odon, *Frigidus Udo*, comme il l'appelle. Deux cours d'eau, connus sous le nom de *grand* et de *petit* Odon, coulent parallèlement dans la vallée. Nous avons parlé du premier seulement, qui passe tout près de l'ancien cimetière de Venoix.

En face du manoir décrit plus haut, sur la rive gauche du petit Odon, on voit un chemin nu et triste, dans cette partie du moins, qui longe la voie ferrée. Autrefois, les arbres épais plantés sur ses bords, formaient, en croisant leurs branches, une voûte de feuillage pleine

gauche, des prés charmants, d'une grâce *virgilienne*, qu'embellissent, l'été, des fleurs, « comme étoiles « semées, » suivant l'expression de Malherbe. Après la pluie, quand les eaux sont hautes, le déversoir du moulin se répand en nappe limpide et forme une jolie cascade au bruit harmonieux. Voici, à peu de distance, une planche jetée sur un fossé; franchissez ce pont modeste, et le sentier, ouvert au milieu d'une prairie, vous conduira, en quelques minutes, aux belles avenues de Louvigny.

Si, au contraire, en partant de la place de l'ancienne église, on veut gravir le coteau qui domine de près l'étroite vallée, le chemin est commode et l'ascension facile, du moins aujourd'hui; la peine aura d'ailleurs sa récompense. Du haut de la *Grande-Cavée*, l'œil embrasse un vaste horizon aux aspects variés : des plaines, des prairies, des bois, de lointaines collines; et la ville de Caen offre comme à souhait son merveilleux panorama de clochers et de monuments, parmi lesquels on doit mettre en première ligne les deux magnifiques abbayes, fondées, l'une par Guillaume le Conquérant, l'autre par sa femme, la reine Mathilde.

d'attrait pour les rêveurs. Près de là, se dresse encore, sur un monticule, un joli bosquet. Riants ombrages qu'affectionna notre enfance, ormes majestueux, noyers séculaires, sentiers verdoyants, vous n'êtes plus guère, hélas! qu'un souvenir; du moins pouvons-nous croire que votre beauté consola les derniers jours d'un poète malheureux.

Tel était le séjour où Georges de Brébeuf vint, après la mort de Mazarin, passer le peu de mois qui lui restaient à vivre. Dans l'été de 1661, hôte de son frère, le prieur-curé de Venoix, il put, au milieu des langueurs de la maladie,

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais.

Pour bien connaître les pensées et les sentiments que notre poète apporta dans cet asile, il faut lire le dernier ouvrage en vers qu'il nous a laissé : ses *Entretiens solitaires, ou prières et méditations pieuses*, véritable testament de son âme et de son génie. Il les commença quatre ans au moins avant sa mort, et il n'eut pas le temps de les achever. Nous lisons à ce propos, dans la *Dissertation* de Guillaume Du Hamel : « Sa principale espérance étoit de continuer les *Entretiens solitaires ;* son grand motif étoit le service qu'il pouvoit rendre à l'Église. » Il s'en est souvent expliqué avec celui de ses amis pour lequel il n'a jamais eu de secrets (1), et il lui a dit cent fois : « Je tremble quand je fais réflexion au compte que « Dieu me demandera des talents qu'il m'a donnés ; « lui dirai-je pour me justifier : « *Seigneur, j'ai* « *chanté les guerres de César et de Pompée ?* »

Dans la première édition, imprimée à Rouen, par Maurry, en 1660, les *Entretiens* sont divisés en

(1) Sans doute l'avocat Georges Du Hamel.

vingt-huit chapitres, dont l'avant-dernier a pour titre : *Des douceurs et de la sûreté de la retraite.* Il commence ainsi :

Qu'espérons-nous, mon âme, en nous donnant en proie
Aux faux biens d'ici-bas?
Attendons-nous du monde ou le calme ou la joie
Que lui-même n'a pas?

Pensons que son éclat et que ses avantages
Ne sont que vanité,
Et que tout trompe en lui, jusques aux témoignages
De sa fidélité (1).

La poursuite de biens imaginaires est laborieuse et funeste ; le poète veut s'affranchir enfin d'un joug si honteux :

C'est n'avoir pas vécu, d'avoir passé la vie
Dans ce soin décevant;
Et qui peut à ce prix contenter son envie,
Est plus mort que vivant.

Il soupire donc après un bien plus doux ; il cherchera un asile pour rentrer souvent en lui-même et ne parler qu'à Dieu. Le monde n'admet point de partage : tyran plein de ruse, il assujettit l'âme tout

(1) Ces deux strophes rappellent le début d'une pièce célèbre de Malherbe : *Imitation du psaume CXLV.*

entière, et ses images obsèdent notre pensée, même dans la retraite, même dans le lieu saint, où les distractions nous assiégent.

Brébeuf implore la grâce divine qui le délivrera de ces vains fantômes et lui permettra de se livrer, dans un paisible repos, aux méditations de la piété chrétienne. Le monde, où il a vécu jusqu'à présent, se plaît aux conversations frivoles, aux histoires du bal et du Cours (1), à la médisance et au libertinage, toujours bien reçus quand l'esprit les assaisonne; à l'impiété même et aux attaques contre la Providence; mais on n'y souffre point les entretiens religieux. Fatigué d'un genre de vie qui fait oublier le Créateur et ses merveilles, notre poète se tourne vers Dieu et lui dit :

Il faut aller gémir de mon erreur extrême
En un séjour plus doux,
Où du moins en secret je puisse avec vous-même
M'entretenir de vous...

Souvent les seuls regards des rochers et des plantes
Rendent nos yeux savants :
Ce sont de vos grandeurs des images parlantes,
Et des portraits vivants...

Oui mes yeux vous verront jusqu'en la plus abjecte
Des plantes d'alentour,

(1) Promenade le long de la Seine, à Paris.

Mieux que dans les palais on ne voit l'architecte
Qui les a mis au jour...

Je pourrai sans obstacle en ce lieu solitaire
Vous parler cœur à cœur;
Vous dire mes besoins, vous conter ma misère,
Et montrer ma douleur...

Nous avons vu, en effet, que la vie du poète avait été remplie par les cruelles épreuves de la maladie et de la pauvreté; mais son âme ne s'en est point aigrie; au contraire, il se félicite de son sort, et il dit à Dieu en très-beaux vers :

Dans la tranquillité, souvent l'esprit sommeille,
Souvent il vous oublie en un calme trop doux;
Mais dans ces durs moments, sa douleur le réveille
Et le force à penser à vous.

Les travaux, les ennuis, l'indigence et la honte,
S'il les ménage bien sont des dons excellents,
Et même il doit songer que ce sont des talents
Dont il faudra vous rendre compte.

Donnez-moi donc ces maux, mais donnez-m'en l'usage;
Qu'ils redressent mon âme en affligeant mes sens;
Donnez-moi des travaux avecque du courage,
Et je bénirai vos présents.

Vos châtiments alors me seront des caresses;
Je verrai votre amour dans vos sévérités;
Je verrai mon bonheur dans mes adversités,
Et dans mon besoin, mes richesses.

L'amour de Dieu, voilà le sentiment qui règne dans le cœur de notre poète et qui lui fournit ses plus heureuses inspirations. Écoutons-le exprimer avec une onction touchante l'ardeur de son âme et de sa foi :

Vous êtes mon principe et ma fin tout ensemble ;
Je viens de vous, Seigneur, et j'y dois retourner ;
Il faut à tous moments que l'amour nous rassemble,
Que mes souhaits ailleurs n'osent pas séjourner,
Que tout mon cœur vous aime et sans fin et sans trève,
Que vers vous en tous lieux tout mon esprit s'élève,
Comme vers son bien le plus doux.
Je ne vois rien en moi qui ne vous appartienne,
Et pour peu que je m'en retienne,
J'usurpe impudemment sur vous.

. . . . . .

Pour tout ressentiment de vos saintes largesses,
Vous voulez que j'en fasse un légitime emploi,
Qu'après m'avoir donné vos biens et vos richesses,
Vous puissiez vous résoudre à vous donner à moi !
Il faut, il faut, Seigneur, répondre à votre attente ;
Vous voulez mon bonheur, mon âme en est contente ;
Vous m'aimez, je veux vous chérir ;
C'est par vous que je vis, par vous que je respire,
Et c'est sous votre heureux empire
Que je veux et vivre et mourir.

Les pieuses résolutions de l'écrivain, seules ca-

pables d'adoucir ses souffrances et ses peines, le suivirent certainement au presbytère de Venoix, et soutinrent son courage pendant ces jours qui furent sa préparation à la mort. Il trouva un autre motif de consolation dans la présence de sa mère ; car l'*Éloge funèbre* nous autorise à croire qu'elle avait précédé chez nous l'aîné de ses fils, ou qu'elle l'avait accompagné, peut-être pour lui donner ses soins. Toujours est-il qu'elle n'eut pas la douleur de lui survivre. D'après Jean Cavelier, elle mourut de la même maladie que lui, et fut, comme lui, enterrée dans l'église de Venoix (1).

Comme nous l'avons déjà dit, Georges de Brébeuf aimait tendrement sa mère. Lors d'une cruelle maladie qu'elle avait supportée à Paris, il écrivait à un de ses amis: « Vous savez la tendresse que j'ai « pour ma mère, que j'aime plus que ma vie » ; puis il fait un récit pathétique des souffrances d'une personne si chère. « Toute vertueuse qu'elle a toujours « été, » il craint que la patience ne lui échappe et qu'elle ne tombe dans le désespoir.

Les sentiments que cet excellent fils portait à ses frères, se traduisent également en des termes qui peignent toute la bonté de son cœur. Il écrit un jour

(1) Mme de Brébeuf était une demoiselle d'Armory ou d'Emery. Le nom, relevé par M. Gilles sur les registres de Sainte-Suzanne, est peu lisible.

à Du Hamel pour lui annoncer la convalescence de celui qu'on appelait sieur de Balanson : « Vous avez, « lui dit-il, le naturel trop bon pour vous étonner de « la peine où j'ai été, ou de la joie que je ressens « présentement. L'affection tendre et solide que vous « avez pour Messieurs vos frères vous empêchera « bien de m'accuser de faiblesse. Il est vrai que les « miens n'ont pas le mérite des vôtres, mais je ne « laisse pas de les aimer avec leurs défauts, et comme « je n'ai personne qui me touche de plus près, je « crois avoir pour eux autant d'affection qu'un père « en peut avoir pour ses enfants. » La mort de l'un d'entre eux lui causa un profond chagrin.

Ainsi, nul doute que le curé de Venoix n'ait accueilli son aîné avec un tendre respect et n'ait rempli à son égard tous les devoirs de l'amitié fraternelle et de la charité chrétienne. Jean Cavelier nous donne une idée très-avantageuse de son naturel et de ses vertus. Puis, nous savons avec quel soin pieux il fit paraître, après la mort de son frère, la *Défense de l'Église romaine* et le recueil des Lettres.

Au reste, sur l'arrivée et le séjour de notre poète à Venoix, les renseignements font absolument défaut. En rapprochant les dates, on voit qu'il y vécut trois ou quatre mois au plus. De La Luzerne-Garaby rapporte que, peu de temps avant sa mort, il reçut, par une lettre de l'évêque de Rodez, Hardouin de Péréfixe, l'assurance des intentions généreuses du roi à son

égard. Mais encore une fois, à ce moment de sa destinée, que lui pouvaient des espérances dont il avait si souvent reconnu la vanité? Naufragé des muses et de la fortune, quand le port et l'éternelle paix se découvraient enfin à ses yeux, il se disait apparemment avec notre Malherbe :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.

L'heure de la délivrance et du repos sonna pour lui dans les derniers jours du mois de septembre 1661; il n'avait pas encore quarante-trois ans (1). Le 1er octobre, Jean Loret, auteur d'une gazette hebdomadaire en vers burlesques, annonçait, avec de vifs regrets, la mort de son compatriote (2). Nous reproduisons le passage en conservant l'orthographe du texte imprimé :

Lettre 39e. — 1er octobre 1661.

. . . . . .
Mais je voy le jour qui s'achève,
A tels discours donnons donc trève;
Retournons icy sur nos pas
Et dizons deux mots du trèpas

(1) Brébeuf mourut probablement de la poitrine, à la première chute des feuilles.

(2) Jean Loret était de Carentan. Il publia sa gazette pendant quinze ans, de 1650 à 1665. Il l'intitulait pompeusement *La Muse historique*.

D'un véritable et grand poète
Que de tout mon cœur je regrète.

Ce Brébeuf, dont les nobles vers
Sont prisez de tout l'univers,
Ce cher Normand de Normandie,
Dont la plume belle et hardie
Imitant le docte Lucain,
Jadis si franc républicain,
Renouvela les coups d'épée
De Cézar et du grand Pompée;
Enfin cet admirable autheur,
Qui charme si bien son lecteur
Par sa divine poézie
Plus délectable qu'ambrozie,
A vu trancher ses beaux destins,
Depuis environ sept matins;
Et passé la fatale nasse
Qu'il faut que tout le monde passe.

Outre son précieux talent
De poète très-excellent,
Il passoit pour fort honnête homme;
Il estoit, mesmes, gentilhomme;
Des vertus il fut amoureux,
Il fut prudent et généreux,
Fidelle ami, doux, débonnaire;
De feu Jules, pensionnaire,
Qui savoit fort bien discerner
Ceux auxquels il falloit donner;
Bref, c'estoit un de nos illustres,
N'ayant encore que neuf lustres.

Quand on me vint dire sa mort,
Ce triste et sensible rapport
Sçeut si bien exciter mon tendre,
Que, sans pleurs, je ne pus l'apprendre...

De La Luzerne-Garaby nous apprend que l'éloge funèbre de Brébeuf fut célébré à Caen, en vers et en prose, par l'abbé Marcel, dont nous avons parlé précédemment. Lui-même, il consacra les deux distiques suivants, d'une latinité très-élégante, à la mémoire de son ancien condisciple :

Sic fulsit, tumulique brevi se condidit umbris,
Brebovius, nostri lux fugitiva soli;
Impare virtuti fortuna, corpore menti,
Solam sortitus gloriam utrique parem.

« Ainsi a brillé, puis bientôt disparu dans l'ombre du tombeau, Brébeuf, cette illustration trop éphémère de notre pays. Moins bien partagé en fortune qu'en mérite, en santé qu'en talent, la gloire qu'il obtint fut seule au niveau de l'un et de l'autre. »

Notre poète avait formé divers projets, que la mort ne lui permit pas d'accomplir. Il voulait continuer ses *Entretiens solitaires* et même la *Pharsale*, qu'il aurait poussée jusqu'à la mort de César. D'après Du Hamel, qui nous fournit ces détails, un traité de la Générosité, en deux volumes, tentait également

sa plume. Il méditait encore un récit en vers des campagnes de son élève, le jeune marquis de Bellefonds. Mais, ce que nous devons surtout regretter, c'est qu'il n'ait pu écrire, comme il en avait l'intention, une histoire de la vie et du martyre de son oncle, le missionnaire. Il l'aurait sans doute écrite en prose, et l'on voit par sa *Défense de l'Église romaine* et par ses lettres, que le style qui convient aux grands sujets ne lui manquait pas ; suivant toutes les vraisemblances, un récit d'héroïsme chrétien l'aurait heureusement inspiré.

CHAPITRE III.

OUVRAGES DE GEORGES DE BRÉBEUF.

La Pharsale.

Pourquoi Brébeuf se décida-t-il à traduire le poëme de Lucain sur la guerre civile de César et de Pompée? Parmi ses biographes, l'un rapporte qu'il fut engagé à cette entreprise par les conseils de Corneille, son ami; l'autre, par ceux de l'abbé Marcel, son ancien condisciple. Tous les deux ont bien pu se rencontrer dans la même pensée, et lui suggérer, chacun de leur côté, le même dessein.

Comme on le sait, Corneille professait pour le talent de Lucain une admiration excessive que Boileau lui a justement reprochée. Dans la préface de sa tragédie de *Pompée*, il dit au lecteur : « Je me contenteroi de t'avertir que celui dont je me suis le plus servi a été le poète Lucain, dont la lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire en poème dramatique ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras

ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui. J'ai tâché de suivre ce grand homme dans le reste, et de prendre son caractère quand son exemple m'a manqué : si je suis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. » D'un autre côté, si l'on se reporte aux événements contemporains, le choix de Brébeuf semble tout naturel et s'explique de lui-même. Au moment où il publia les deux premiers livres de sa traduction (1653-1654), la France sortait à peine des angoisses et des calamités d'une longue guerre civile. Une relation du temps dépeint en ces termes l'état du royaume : « On n'entend que les cris des pauvres habitants; on ne voit que villes brûlées, chemins couverts de morts ; c'est un pays de désolation et de tristesse. » De plus, un prince du sang, infidèle à tous ses devoirs comme à son glorieux passé, donnait l'exemple de la défection et osait conduire contre sa patrie les armées espagnoles, qu'il avait autrefois vaincues avec tant d'honneur. Ce crime ne dut pas trouver grâce devant la conscience si honnête et si chrétienne de notre poète, très-dévoué, d'ailleurs, à la cause royale et au ministre de la régente. Son élève, le jeune de Bellefonds, se rangea du côté de la cour, dès qu'il fut en âge de porter les armes, et se distingua dans les campagnes de Turenne contre Condé.

Aux yeux de Brébeuf, l'éclat des talents n'efface point ces criminels attentats commis contre les

lois et contre la liberté. César est pour lui un illustre rebelle, un tyran, que l'on a trop flatté. « Il est vrai, dit-il, que César étoit né avec de grandes qualités, et qu'il y avoit en lui assez de courage et assez d'esprit pour le mettre au-dessus de tous les conquérants, et pour l'égaler aux plus excellents génies. Mais que les beaux talents sont à plaindre quand ils ne rencontrent pas une belle âme, quand ils sont la ruine de l'État au lieu d'en être l'appui!... C'est par cette raison, lecteur, que Lucain n'a point estimé dans un tyran un esprit sublime, qui s'étoit diffamé par l'emportement, ni une valeur que la rébellion, que la violence, que la désolation, que l'impiété, que le sacrilége, avoient indignement profanée... Et si on le fait coupable pour avoir détesté l'oppression avec trop d'aigreur, je règle avec tant de plaisir mes sentiments sur les siens, que je n'ai point eu de répugnance à devenir un de ses complices. » Voilà un style assez fier, et qui montre, entre le traducteur et son modèle, une conformité de principes et de caractère, que l'on a trop peu remarquée.

Le brillant succès obtenu par la *Pharsale* française ne saurait être contesté; nous en avons la preuve dans les éditions qui se succédèrent à de courts intervalles (1) et dans les témoignages des

(1) Voici, d'après le *Manuel* de M. Frère, les diverses éditions de la *Pharsale :* la 1re à Rouen, 1653-1654; — la 2e à Paris, 1655; —

contemporains. Guillaume Du Hamel dit à ce sujet : « Dès que les deux premiers livres de la *Pharsale* parurent, on s'étonna de voir tant d'éclat, tant de pompe et tant de majesté tout ensemble. On admira ces descriptions qui peignent si bien les choses, que l'on croit les voir et y avoir quelque part, et non pas les entendre. L'on admira la force dans ses harangues et la netteté dans sa narration... » Ce jugement est d'un panégyriste et non d'un critique ; le *Journal des savants*, du 19 janvier 1661, était en droit de reprocher à Du Hamel l'exagération de son éloge.

Brébeuf eut des admirateurs jusque dans la solitude de Port-Royal. Gomberville, poète du temps, qui ne manquait pas de talent, avait entendu une conversation très-flatteuse pour le traducteur de Lucain, et il lui écrit : « J'ose dire que vous auriez sujet d'être fort satisfait de vous-même, s'il m'étoit permis de vous déclarer le nom de vos juges. Je vous puis dire seulement que ce sont des sauvages et des habitants des déserts, qui conservent dans l'austérité de leurs rochers toute la politesse, tout le bon goût et tout le grand jugement qui les ont fait admirer dans la cour, et qui les font encore admirer dans toute l'Europe. Leurs ouvrages, qui font aujourd'hui l'ad-

la 3e à Rouen, 1657 ; — la 4e à Leyde, par Jean Elsevir, 1658 ; — la 5e à Paris, 1663. — Depuis cette dernière, on en trouve une série de sept autres jusqu'à celle de Crapelet, qui est de 1796.

miration des honnêtes gens, vous feront aisément découvrir ce que je veux cacher. »

L'auteur nous atteste lui-même l'empressement et les éloges que son œuvre lui attirait de la part des plus grands personnages ; il dit dans une lettre : « Si j'etois sensible aux petites consolations, je me satisferois, en quelque sorte, de l'approbation que la *Pharsale* française a trouvée chez M. de Longueville, chez Mgr l'archevêque et chez les principaux officiers du Parlement. Ils ont tous prié M. de Boisrobert (1) de me mener chez eux, et lui ont témoigné qu'ils n'ont jamais rien vu de si fort ni de si soutenu. » Dans une autre lettre, pleine de découragement, Brébeuf nous apprend que le jeune Louis XIV avait voulu connaître son poème : « Je n'espère rien, dit-il, de l'honneur que le roi a fait à la *Pharsale* de la lire, que la gloire qui m'en peut rester. »

Sans doute, l'admiration excessive des contemporains pour le poème traduit de Lucain, démontre que le goût public, à cette époque du XVIIe siècle, n'était pas encore formé, et que la sévérité de Boileau, justifiée par de telles erreurs, rendit un très-grand

(1) C'est probablement l'abbé de Boisrobert, que l'enjouement de sa conversation et la faveur du cardinal de Richelieu ont rendu célèbre. Il prit une grande part à la fondation de l'Académie française. « Jamais homme, dit Huet, n'a employé sa faveur plus volontiers pour les gens de mérite. » — Né à Caen, vers 1592, l'abbé de Boisrobert mourut en 1662.

service aux lettres françaises. Aussi nous ne songeons pas à infirmer l'arrêt du célèbre critique, au moins en ce qui concerne la *Pharsale*. Mais, si l'on reproche justement au traducteur d'avoir encore exagéré les défauts de son modèle, l'enflure et la déclamation (1), on doit reconnaître, et Boileau lui-même en est convenu, qu'il offre souvent des images brillantes et hardies ; qu'il présente, surtout dans les morceaux descriptifs, des traits étincelants. Un critique contemporain a dit de lui non sans raison : « Il faut le placer au premier rang parmi ces écrivains qui ont fait de médiocres ouvrages avec de beaux détails. »

En interprétant Lucain, Brébeuf ne chercha pas le mérite de l'exactitude et de la fidélité; il dit lui-même dans un avertissement : « J'ai ajouté, j'ai retranché, j'ai changé beaucoup de choses; au lieu de m'assujétir à suivre partout mon auteur, je m'éloigne quelquefois volontairement de lui, et en un mot je vous donne plutôt une libre imitation qu'une traduction scrupuleuse. » Et plus loin, il fait voir clairement quel était son dessein, en disant : « J'ai apporté tous mes soins à tracer une copie qui soit capable de plaire sans être comparée avec l'original. »

(1) C'est ce qui a fait dire spirituellement qu'il est plus Lucain que Lucain même, *Lucano lucanior*.

C'est principalement dans l'expression des idées morales et religieuses que Brébeuf se donne une ample liberté ; nous en citerons un seul exemple. Au premier livre de son ouvrage, Lucain, s'adressant aux druides gaulois sous forme d'apostrophe, expose en ces termes leur doctrine sur l'immortalité de l'âme :

Solis nosse deos et cœli numina vobis,
Aut solis nescire, datum : nemora alta remotis
Incolitis lucis. Vobis auctoribus umbræ
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt : regit idem spiritus artus
Orbe alio; longæ, canitis si cognita, vitæ
Mors media est. Certe populi, quos despicit Arctos,
Felices errore suo, quos ille, timorum
Maximus, haud urget lethi metus. Inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum redituræ parcere vitæ.

Voici comment Brébeuf a traduit ou plutôt imité ce passage :

Sur les esprits divers ces esprits curieux
Ont seuls droit de connaître ou d'ignorer les Dieux ;
Au milieu du silence et des bois solitaires
La nature en secret leur ouvre ses mystères ;
La retraite pour eux épuise ses faveurs,
Les sages vérités ou les belles erreurs.
Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les Champs Élysées,

Et ne connaissent point ces lieux infortunés
Qu'à d'éternelles nuits le ciel a condamnés.
De son corps languissant une âme séparée
En reprend un nouveau dans une autre contrée;
Elle change de vie, au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
Officieux mensonge! agréable imposture!
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait pâlir ces fières nations
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions;
De là naît dans leurs cœurs cette bouillante envie,
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les périls, de chercher les combats
Où l'on se voit renaître au milieu du trépas.

Les vers qui précèdent ne sont certainement pas sans taches, et l'on peut y reprendre des jeux d'esprit et certains remplissages qui font tort au morceau; mais on y trouve un souffle et une chaleur d'âme que n'a pas le poète païen.

Nous ne saurions omettre les quatre vers, sur l'invention de l'écriture, tant de fois cités et qui méritent toujours de l'être. Lucain, parlant des Phéniciens et de leur découverte, avait dit simplement :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Brébeuf nomme à son tour le peuple inventeur et s'exprime ainsi :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Il est impossible d'allier avec plus de bonheur la précision philosophique et la beauté du style.

Quant à l'ensemble de l'œuvre, ce serait peine perdue d'y revenir encore pour en discuter la valeur. Un professeur du collége de France, qui fut membre de l'Académie française, M. Tissot, a inséré plusieurs fragments de la *Pharsale* dans ses *Leçons et Modèles de Littérature*, et à cette occasion, il porte sur le traducteur un jugement que les gens de goût se plairont à ratifier : « En lisant Brébeuf, dit-il, on est souvent tenté de jeter le livre ; mais tout à coup on est surpris par d'admirables traits dignes de Lucain et de Corneille... On est récompensé des peines d'un assez long ennui par ces surprises du génie qui ravissent l'admiration... »

Les Poésies diverses et les Éloges poétiques.

Brébeuf ne sut pas résister au mauvais goût de son temps ; il y sacrifia même, dans sa jeunesse, en travestissant le 7e livre de l'*Énéide* et le 1er chant de la *Pharsale :* erreur passagère d'un esprit naturellement grave et sérieux. Plus tard, en effet, nous le voyons se condamner lui-même et dire dans une

lettre : « J'avoue, avec Monsieur de Corneille, que le burlesque a dépravé le goût de tout Paris. »

Esclave de la mode, comme les autres poètes contemporains, il dépensa, par complaisance ou par nécessité, beaucoup de talent et de verve à rimer une foule de pièces légères, qui remplissent un volume dédié au surintendant Fouquet (1), sous le nom de *Poésies diverses*. On y trouve un véritable tour de force exécuté à la suite d'une gageure : cent cinquante épigrammes composées sur un même sujet et sur un sujet frivole. Nous en donnerons une seule, qui a pour titre l'*Oubli fatal* :

Avant-hier Alison partit si follement
Pour un long et fâcheux voyage,
Que, sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

Mais voici une épitaphe, en forme de sonnet, qui retrace dignement les hautes vertus d'une dame chrétienne :

(1) M. Sainte-Beuve, dans sa causerie sur le célèbre surintendant, parle des amis courageux qui se montrèrent fidèles à son malheur. « Mais, ajoute-t-il, le plus grand témoignage rendu à Fouquet dans sa disgrâce, fut assurément celui du poète Brébeuf, lequel, dit-on, mourut de chagrin et de déplaisir de le savoir arrêté : voilà une mort qui est à elle seule une oraison funèbre. » Malgré la coïncidence des deux faits arrivés l'un et l'autre en septembre 1661, nous ne croyons nullement à cet on-dit.

Ne versez point de pleurs sur cette sépulture;
Tu vois de Léonor le tombeau précieux
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure (1),
Mais la vertu du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer les droits à la nature,
Son esprit s'élevant d'un vol audacieux
Allait au Créateur unir la créature,
Et marchant sur la terre elle était dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse;
Ne chercher que Dieu seul fut sa seule allégresse,
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on commence à vivre en mourant de la sorte.

Les *Poésies diverses* furent imprimées à Paris, en 1658, par Antoine de Sommaville. Trois ans plus tard, en 1661, parurent chez le même libraire les *Éloges poétiques*. L'une des pièces les plus importantes de ce dernier recueil est un panégyrique de la paix des Pyrénées, consacré à la gloire de Mazarin. En signant ce traité avec l'Espagne, le cardinal couronnait son œuvre de politique sage, ferme et prévoyante : il nous assurait la possession de deux provinces; il mettait un terme aux calamités d'une guerre de plus de vingt ans; il ouvrait enfin au pays une ère de repos, de

(1) Trait de mauvais goût.

grandeur et de prospérité. — Anne d'Autriche avait beaucoup prié, beaucoup pleuré pour obtenir du Ciel un tel bienfait, et Brébeuf lui dit dans un sonnet :

Louis, vous le savez, est l'enfant de vos larmes (1),
Et vos larmes encore ont enfanté la paix.

Nul doute que notre poète, lorsqu'il écrivit son *Panégyrique* (2), ne fût animé d'un sentiment sincère de patriotisme et d'humanité ; Louis XIV est pour lui « un héros qui a répandu la joie et la consolation parmi tous les peuples » (*Lettre à Mazarin*). Annonçant à son ami Du Hamel le dessein qu'il avait « de travailler sur la Paix », il lui disait : « Ce n'est pas en des rencontres de cette sorte que j'ai de la répugnance à être poète d'occasion. » Mais l'emphase du style, la diffusion des idées, l'hyperbole continuelle, ont fait de la composition un dithyrambe monotone, quelquefois vague et obscur. Dans la dernière partie, l'auteur donne libre carrière à son imagination. Comme nous l'avons dit, un de ses ancêtres accompagnait saint Louis à la croisade de 1249. Enflammé par ce souvenir — du moins, on peut le

(1) Allusion à la naissance tardive de Louis XIV : la reine avait été quatorze ans sans avoir d'enfant.

(2) Cet ouvrage, pièce de circonstance, parut peu de temps après l'événement ; il en existe un exemplaire petit in-8° à la Bibliothèque nationale. Brébeuf le fit entrer plus tard dans ses *Éloges historiques*.

croire, — excité à coup sûr par son zèle religieux, il suppose que, à la faveur de la paix, le ministre tout-puissant de Louis XIV va méditer une guerre contre le *tyran de la Thrace*, c'est-à-dire contre le sultan des Turcs, qui ne cessait pas, à cette époque, d'inquiéter et de menacer l'Europe chrétienne. Suivant le panégyriste, si nous pouvions lire au fond des pensées du cardinal,

Oh ! que nous y verrions de superbes trophées,
De monstres abattus et d'hydres étouffées !
Que de peuples vaincus se soumettre à nos lois,
Et de croissants brisés faire place à la croix !

Le poète semble ainsi prophétiser la glorieuse victoire de Saint-Gothard qui fut gagnée sur les Turcs, en 1664, cinq ans après la paix des Pyrénées; six mille Français, commandés par le comte de Coligny, prirent une part décisive au succès de la bataille. Comme l'a dit Boileau dans son *Discours au roi*, on vit ces braves guerriers

Rendre à l'aigle éperdu sa première vigueur.

Même dans ce panégyrique, Brébeuf n'oublie pas les intérêts sacrés de la religion et des mœurs. Les désordres et les scandales du temps indignent son honnêteté; il espère que le jeune roi, docile aux

conseils de Mazarin, réprimera le crime et l'impiété ; qu'un monarque si juste s'armera de courroux

Contre ces fiers Titans qu'on souffre parmi nous.

On a su contenir la fureur des duels ; il faut maintenant punir sévèrement le blasphème, le jeu et les exactions ; réfréner le luxe, qui sape le fondement des plus grands États. Parlant au cardinal des réformes que Louis XIV pourrait accomplir, notre poète s'exprime ainsi :

Ce sont là les conseils que ta vertu lui donne.
D'innocence et d'honneur ses peuples revêtus
Deviendront son mérite et seront ses vertus.
Oh, que, par ce travail et cette vigilance,
Tu vas rendre les cieux amoureux de la France !

Ces derniers vers, assez beaux, surtout par le sentiment qui les a inspirés, sont néanmoins inférieurs aux stances que notre Malherbe composait, en 1605, avec des idées presque semblables : relisez la *Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Limousin.*

Une autre pièce des *Eloges* célèbre les succès que Turenne avait obtenus dans la campagne de 1658, la victoire des Dunes et la prise de Dunkerque. Beaucoup de noms propres y figurent, avec des détails biographiques et militaires qui pourraient avoir, dans certaines recherches, leur intérêt et leur utilité.

Nous signalerons encore deux épîtres : l'une au ministre Fouquet, long remercîment rempli de louanges emphatiques et banales ; l'autre à Mgr Auvry, évêque de Coutances, où se rencontrent, du moins dans la dernière partie, de belles pensées et quelques vers bien frappés.

Ce même recueil contient aussi des stances adressées à Pellisson, l'ami courageux de Fouquet ; enfin, un sonnet à Mme l'abbesse de Bellefonds, dans lequel Brébeuf résume, par un trait heureux, les dons que Dieu avait prodigués à son héroïne :

Aussi, d'un soin si rare il fait briller en vous
La pureté, l'esprit et le savoir d'un ange,
Que la terre est surprise et le ciel est jaloux.

Les Entretiens solitaires.

Quelques citations faites précédemment ont pu donner une première idée de cet ouvrage, le meilleur de Brébeuf, celui dans lequel se déploie, avec sa véritable valeur, la muse du poète chrétien. Guillaume Du Hamel estime, en effet, qu'il s'y est surpassé lui-même, et bientôt après il ajoute : « Puisqu'on ne peut lire ces *Entretiens* sans avoir des sentiments de dévotion, il est impossible qu'en les écrivant il n'ait eu les mêmes mouvements qu'ils nous inspirent; il est impossible que cette ardeur qui paroît partout vienne d'un principe tiède et languissant ; que sa

chaleur n'ait été que sur ses lèvres, et que son âme n'ait point été brûlée de ce même feu qu'il allume dans ceux qui l'écoutent. »

Un poète distingué de nos jours, Marie Jenna, auteur des *Elévations poétiques et religieuses*, et d'un charmant volume tout récent, *Enfants et Mères*, exprime en ces termes son admiration pour les *Entretiens :* « J'y ai trouvé, dit-elle, bien des accents de David et de l'*Imitation de Jésus-Christ.* C'est une vraie lecture spirituelle avec le charme de l'harmonie. Dieu parle en ces pages ; les traits qui y éclatent sont des traits du Saint-Esprit. » Au point de vue purement littéraire, deux critiques contemporains, M. Sainte-Beuve et M. Saint-Marc Girardin, ont reconnu, dans ce livre, de véritables beautés grandes et simples ; essayons d'en montrer quelques-unes.

En imitant le psaume CXLV, Malherbe avait dépeint énergiquement la folie de ceux qui s'abaissent et se prosternent devant les grands. Brébeuf reprend la même idée avec les mêmes mots, quand il montre « qu'il ne faut point mettre sa confiance dans les promesses des hommes » ; mais il surpasse son modèle par le trait final qui lui appartient :

Lâches, ambitieux, nous ployons les genoux
Devant un homme faible et mortel comme nous,
Qui comme nous n'est rien que poussière et que fange;

Tout ce qu'on voit en lui se met à si haut prix,
Qu'enfin nous nous rendons, à force de louange,
Digne de ses mépris.

C'est nous qui, par nos flatteries, faisons la grandeur usurpée et le faste de cet orgueilleux :

Nous l'avons mis si haut qu'il ne veut point descendre ;
Le sort de l'univers semble être dans ses mains,
Tant que la mort enfin change en un peu de cendre
Ce maître des humains...

Notre espérance expire avecque son orgueil ;
Sa pompe et notre attente ont un même cercueil,
Il faut aller ailleurs adorer d'autres vices...

C'est ainsi que nos ans se trouvent écoulés
En vains empressements, en désirs ravalés,
En lâchetés sans fruit, en bassesses stériles ;
Que souvent pour une ombre ou d'honneur ou de bien,
Nous semons des respects et honteux et serviles,
Et ne moissonnons rien.

Brébeuf montre ailleurs à combien de déceptions s'exposent ceux qui courtisent les grands :

Quel fruit recueillons-nous de tous ces vains offices ?
Ils meurent bien souvent sans payer nos services,
Et vous payez, Seigneur, jusques à nos désirs.

Maintenant faut-il s'étonner que l'homme se laisse abuser par de vaines promesses, quand il se trompe

lui-même en se flattant sans cesse de revenir un jour au bien, ne fût-ce qu'à la mort?

Pour étouffer le trouble et l'effroi dans son cœur,
Trève, remords, dit-il, calmez votre rigueur,
Nous saurons apaiser le Dieu qui nous alarme ;
Un soupir devant lui souvent est précieux,
Et souvent des pécheurs il ne veut qu'une larme
Pour leur ouvrir les cieux.

Ne nous plaignons donc pas que l'homme tant de fois
Nous séduise par force ou par son propre choix,
Puisque même envers lui sa fraude est ordinaire ;
L'homme aime trop son mal pour vouloir en guérir,
Et de l'homme en un mot ne se dépouille guère
Avant que de mourir.

Dans le chapitre suivant, Brébeuf décrit en moraliste l'inconstance naturelle de l'homme :

A son propre repos ses désirs se refusent,
Il gémit dans sa chaîne et n'ose la briser,
Il conçoit le néant des objets qui l'abusent
Et ne peut se résoudre à se désabuser.

Ainsi toujours flottante et toujours incertaine,
Son âme se dissipe en cent vœux différents,
Court après ses malheurs, soupire après sa peine,
Et renonce au vrai bien pour des biens apparents...

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse,
Il écoute la haine, il consulte l'amour ;

Il assure, il rétracte, il condamne, il excuse,
Et le même objet plaît et déplaît tour à tour.

Un seul sentiment est assez fort pour fixer la mobilité du cœur de l'homme ; nous voulons dire l'amour de Dieu. Celui qui s'y applique ne connaît ni trouble ni servitude :

Il n'est rien qui l'ébranle et rien qui le maîtrise ;
Il voit d'un œil égal le calme et les dangers ;
Il ne peut pas s'enfler pour des biens qu'il méprise,
Ni se voir abattu pour des maux passagers.

Le poète, s'adressant à Dieu, définit admirablement le calme et le repos du chrétien fidèle :

Il ne balance plus entre vous et la terre ;
Son âme est dans son centre et son cœur dans la paix...

Il éprouve déjà cette paix bienheureuse
Qui doit après la mort couronner nos souhaits,
Et consumé pour vous d'une ardeur généreuse,
Commence à vous aimer pour ne finir jamais.

Brébeuf se plaît toujours à retracer les douceurs de l'amour divin, et l'on voit, en le lisant, qu'il les avait assez ressenties pour en parler avec l'onction la plus pénétrante ; les vers suivants sont une effusion de tendresse et de piété :

C'est un transport, Seigneur, bien solide et bien doux,
De vous aimer sans cesse et d'être aimé de vous :

Au prix de cette joie, au prix de ces délices,
Tous les autres plaisirs ne sont que des supplices,
Et qui d'un feu si pur a goûté les appâts,
Ferme bientôt son âme à tous ceux d'ici-bas.

. . . . . .

Ce pur ravissement qui se répand en nous,
Nous fait comprendre assez qu'il ne vient que de vous;
L'âme se trouve alors dans un repos extrême,
Se voit en un moment au-dessus d'elle-même,
Souple à vous obéir, prompte à vous adorer,
Capable de tout faire et de tout endurer.

. . . . . .

C'est pour cela qu'on voit d'illustres solitaires
S'enfermer de leur choix en des prisons austères;
Pour marcher sur vos pas et pour vous ressembler,
Embrasser ardemment ce qui nous fait trembler....
Vous admirez, mondains, cette visible joie, .
Qui sur leur front serein en tout temps se déploie :
Quel moyen, dites-vous, de languir si longtemps,
De mourir tant de fois et de vivre contents,
De trouver leur repos dans leurs travaux extrêmes,
D'aimer si constamment à se haïr eux-mêmes,
De vivre sans plaisir, sans éclat et sans bien,
Et de manquer de tout et ne souhaiter rien?
Mais vous regardez tout seulement par l'écorce;
Vous connoissez leurs maux sans connoître leur force :
Il souffre toujours peu qui veut beaucoup souffrir,
Et la mort n'est pas dure à qui s'y peut offrir.

Que leurs plaisirs, continue l'auteur, sont différents

des jouissances grossières, dans lesquelles vous laissez votre âme s'assoupir, sans aucun goût des biens supérieurs que vous ignorez! Puis il poursuit son apostrophe en ces termes :

Dans cet égarement vous plaignez les misères,
Où se sont dévoués ces captifs volontaires ;
Eux, d'une autre douleur plus saintement épris,
Ont pitié de la joie où nagent vos esprits ;
Ils plaignent ces grandeurs, ils plaignent ces richesses
Qui sont votre indigence et qui sont vos bassesses ;
Ils plaignent ce bonheur qui vous fait malheureux,
Et l'aveugle pitié que vous avez pour eux.....

La flamme de l'amour divin échauffe tellement notre poète, qu'il voudrait « allumer ce beau feu dans tous les cœurs » ; il s'écrie avec un accent de vérité incomparable :

C'est là, mon Dieu, c'est là le comble de mes vœux :
Si vous êtes aimé, j'ai tout ce que je veux !

Ailleurs, les désirs de conversion et de progrès dans la vertu suggèrent au pieux écrivain les plus touchantes supplications ; il dit à Dieu :

Tout mon partage est la misère,
Si vous ne vous montrez prompt à me secourir,
Si vous ne m'instruisez à fléchir la colère
D'un Dieu qui m'a fait naître et que j'ai fait mourir.....

Faites donc, ô Bonté suprême,
Que la terre à mes yeux n'offre plus rien de doux,
Que j'aille heureusement chercher tout en vous-même,
Et dédaigne ici-bas tout ce qui n'est pas vous;
Que tout rien que je suis, j'ose pourtant me dire :
Tout ce qui n'est pas Dieu ne vaut point mes désirs,
Et si pour lui je ne soupire,
Rien n'est digne de mes soupirs...

De mes maux, ô mon Bien, faites cesser les causes :
Ma vie, affranchissez mon âme du trépas;
Mon tout, soyez-moi toutes choses;
Mon Sauveur, tendez-moi les bras.....

Si pour un Dieu si bon mon ardeur n'est extrême,
Quelle bonté nouvelle a droit de me charmer?
Et si tout mon cœur ne vous aime,
Hélas! que pourra-t-il aimer?.....

Donnez-moi donc, ô feu céleste,
Cette ardeur que sans vous je ne puis concevoir;
Donnez-moi votre amour, et m'ôtez tout le reste;
Je puis manquer de tout sans m'en apercevoir :
Donnez-vous à mon âme, et rien ne m'épouvante;
Privez-moi des honneurs, des biens et des plaisirs,
De tout ce qu'on cherche ou qu'on vante :
Un Dieu suffit à mes désirs.

Les hommes sont insensés de s'attacher aux biens de ce monde, alors qu'ils devraient chercher uniquement l'Auteur de ces biens, et par eux, monter jusqu'à lui :

A nos sens après tout que peut offrir la terre ?
Que peut-elle promettre à nos attachements ?
Une félicité plus frêle que le verre,
Et plus courte que les moments ;
De légères douceurs ou d'impures délices,
Dont l'appât décevant soudain s'évanouit ;
Des biens qu'il faut quitter sitôt qu'on en jouit,
Des honneurs qui sont nos supplices.

Les plaisirs d'ici-bas n'ont rien dans leur usage
Qui doive sous leurs lois nous tenir enchaînés ;
Ils n'ont pas seulement l'amertume en partage,
Ils sont encore empoisonnés.
Celui qui pense boire en ces sources coupables,
Y boit sans y penser sa perte et son malheur ;
Et s'il ne peut alors en sentir la douleur,
Ses maux en sont plus incurables.

Chacun de nous devrait dire à Dieu avec une humilité profonde :

Que j'ai pour moi, Seigneur, de mépris et de haine !
Que souvent contre moi je me trouve en courroux
D'être esclave des sens, de me plaire en ma chaîne,
Et de n'être pas tout à vous !

Non-seulement nous ne sommes pas tout à Dieu ; mais cette existence que sa bonté nous conserve, nous sert à l'offenser. Brébeuf déplore le mauvais emploi que l'on fait de la vie, et il s'en accuse pour lui-même avec une véritable éloquence :

Hélas ! vous prolongez au gré de mon envie
Des jours que mon erreur donne à ma vanité ;
Votre soin vigilant me conserve une vie
Qui me rend plus coupable et vous plus irrité.
Ce concours assidu m'est partout nécessaire :
Même pour me trahir, même pour vous déplaire,
Sans cesse j'ai besoin de vous ;
Je ne puis rien de moi, rien sans votre assistance,
Pas même commettre une offense
Ni mériter votre courroux.

L'état du pécheur, éloigné de Dieu et malheureux dans cet éloignement, est décrit d'un pinceau très-énergique :

C'est en vain qu'il présume en changeant à toute heure
D'exercice ou d'emplois, de place ou de demeure,
Laisser derrière soi son tourment infini.
Comme il est de ses maux la source inépuisable,
Il est partout coupable,
Et partout est puni.....

L'importun souvenir de ses fautes passées,
Agite son esprit sans régler ses pensées ;
Il voit ses maux présents sans détourner ses pas ;
Il sait de quels malheurs l'avenir le menace,
Et la frayeur le glace
Et ne le change pas.....

Il n'a rien hors de lui capable de lui plaire,
De tromper ses ennuis, ou charmer ses misères ;

Pour vous tout contre lui semble se soulever,
Et cependant il craint, dans ce malheur extrême,
De rentrer en soi-même,
De peur de s'y trouver (1).

Une touchante prière termine le morceau :

O Dieu ! sur cet ingrat faites pleuvoir vos grâces ;
Forcez sa dureté, faites fondre ses glaces ;
Il se perd malgré vous, sauvez-le malgré lui ;
Soyez l'appui certain de cette âme insensée
Qui n'a pas la pensée
De chercher votre appui.....

Nous avons déjà vu Brébeuf exprimer les sentiments de l'humilité chrétienne la plus pure ; il revient souvent sur cette vertu, fondement de toutes les autres. Voici d'abord une pensée détachée qui nous a paru remarquable :

N'insultons point, mon âme, au triste abaissement
D'un cœur qui contre Dieu s'obstine à se défendre ;
Peut-être qu'en moins d'un moment,
Ce cœur peut s'élever, et nous pouvons descendre.

Admirons maintenant comme il avoue et confesse en son nom la misère humaine ; il dit à Dieu :

Vous savez qui je suis, vous savez d'où je viens :
Mon origine est basse et ma naissance abjecte ;

(1) Concision digne de Pascal.

Je dois être à vos yeux moins que ne sont aux miens
Ou le moindre reptile ou le plus vil insecte.
Encore si mon néant étoit mon seul défaut,
Si n'avoir rien d'illustre ou n'avoir rien de haut,
Etoit tout le malheur dont je me sens capable,
Je serois à moi-même un peu moins odieux;
Mais, hélas, ce néant est devenu coupable,
Et cependant, Seigneur, il est cher à vos yeux!

Répétons ici avec Pascal : « C'est être grand que de connoître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent la grandeur de l'homme. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. »

Après cet aveu, la confiance éclate par un magnifique élan du cœur :

C'est vous seul, ô mon Dieu, c'est vous seul que j'attends;
C'est vous seul que je veux en l'une et l'autre vie :
Sans vous tous les plaisirs me sont empoisonnés,
Sans vous rien ici-bas ne remplit mon envie,
Et je renonce à moi si vous m'abandonnez.

Un poète aussi pieux, né dans une province connue par sa dévotion à la Très-Sainte-Vierge et par l'honneur spécial qu'elle lui rendait dans ses *Palinods* (1),

(1) On appelle ainsi des concours de poésie établis autrefois à Rouen, à Caen, à Dieppe, etc., qui avaient pour objet d'exalter le privilége de la Mère de Dieu. « Pendant près de trois siècles, a dit M. l'abbé

devait célébrer avec amour les grandeurs de la Mère de Dieu ; il lui dit, dans un chapitre des *Entretiens*, consacré à sa gloire :

Comme au point du monde naissant,
La parole d'un Dieu tout sage et tout puissant
Mit la terre en son centre et le ciel sur ses pôles;
Comme elle fit sortir l'univers de ses mains,
Votre bouche avec trois paroles
Fait naître le Dieu des humains.

. . . . . .

Un Dieu, qui se fait votre époux,
Par la fécondité qu'il sait répandre en vous,
Vous élève en un rang dont la gloire est extrême;
D'un amour si divin votre cœur est épris,
Que vous concevez en vous-même
Un Dieu qui se fait votre fils.

. . . . . .

Montrez que vous êtes la mère
D'un Dieu qui par sa mort a sauvé les humains,
Et qui pour réparer l'ouvrage de ses mains,
A voulu s'offrir à son père.
Faites que, soumis à ses lois,
Je sente les douleurs qui l'ont mis aux abois (1),

Laffetay, les talents les plus distingués chantèrent l'Immaculée Conception sur toutes les cordes de la lyre. »

(1) Mauvaise expression.

Qu'en tous lieux, qu'en tout temps je l'embrasse et je l'aime;
Que de lui, que de vous je recherche l'appui,
De lui, pour l'amour de lui-même,
Et de vous, pour l'amour de lui.

C'en est assez, croyons-nous, pour justifier l'éloge que firent des *Entretiens solitaires* les docteurs en théologie de la Faculté de Paris, vicaires généraux de l'archevêque de Rouen (1), en motivant leur approbation, datée du 9 avril 1660 : « Si le mérite de l'auteur, disent-ils, n'étoit connu par les excellents ouvrages qu'il a donnés au public, celui-ci mériteroit un éloge particulier, tant pour les sentiments de piété qui s'y rencontrent, que pour la noble et agréable expression des plus solides maximes de la perfection chrétienne. »

Nous l'avouerons néanmoins, Brébeuf est inégal dans son style ; l'art de la composition lui manque, et son goût n'est pas sûr. On chercherait vainement chez lui une de ces pièces achevées qui, malgré leur petit nombre, ont suffi pour soutenir la gloire de notre Malherbe ; mais il rachète ses défauts par la richesse du sentiment et la vigueur de l'imagination, par les élans de l'âme et la tendresse du cœur; il parle de l'homme en moraliste, de Dieu en théologien ; il élève et nourrit la foi et la piété ; on ne peut le lire

(1) L'archevêque était Mgr de Harlay, qui passa, en 1670, au siége de Paris.

sans être pénétré de l'ardeur qui l'échauffait lui-même (1). Enfin, on admire dans les *Entretiens* beaucoup de belles strophes, beaucoup de beaux vers frappés à la manière de Corneille.

Cet ouvrage fait naturellement penser à la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ,* que le grand poète normand entreprit, lorsqu'il était dans la force de l'âge et du talent. Les vingt premiers chapitres parurent en 1651, et l'œuvre entière fut publiée en 1656, quatre ans avant les *Prières et Méditations pieuses* de notre Brébeuf. Il y a dans cette traduction, trop peu connue, des morceaux d'une inspiration puissante dignes de l'auteur de *Polyeucte.* Heureux temps que celui où les poètes les plus illustres faisaient de leur génie un tel usage !

Si le traducteur de la *Pharsale* eût vécu de nos jours, que serait-il devenu dans ce milieu de scepticisme et d'orgueil, qui a changé en *malfaiteurs intellectuels*, des écrivains et en particulier des poètes d'un magnifique talent ? Aigri par le malheur et la souffrance, au lieu de se consoler en composant des prières, il eût peut-être augmenté le nombre des victimes du doute (2).

(1) Dans l'avertissement au lecteur, Brébeuf s'accuse de s'être borné jusqu'à cette heure à des souhaits languissants et à des désirs purement stériles ; puis il ajoute : « J'ai toujours bien cru néanmoins qu'une dévotion solide est la marque certaine d'un esprit bien réglé, et le caractère infaillible d'une âme bien née. »

(2) M. l'abbé Baunard, du clergé d'Orléans, a publié un excellent

Je m'étonne, toutefois, que les *Entretiens* n'aient point figuré jusqu'à présent dans les recueils de morceaux et d'extraits destinés à la jeunesse, et spécialement à celle des institutions religieuses. On dirait que la mauvaise fortune qui poursuivit l'auteur pendant sa vie, continue de peser sur sa mémoire; on dirait que l'impitoyable férule de Boileau l'a frappé à mort (1). — Notre siècle, si facile pourtant aux réhabilitations, même les plus hasardeuses et les plus imméritées, n'ayant rien fait encore de sérieux pour Brébeuf, cette injuste rigueur du sort et des hommes est un des motifs qui nous ont attaché à notre travail et soutenu contre le sentiment de notre faiblesse. Un autre, mieux armé, viendra quelque jour plaider la même cause et gagner le procès; notre ambition se borne à recueillir des matériaux qui pourront préparer cet acte de justice littéraire. Voilà pourquoi nous avons insisté, comme nous l'avons fait, sur les *Entretiens solitaires*, qui nous semblent l'œuvre la plus originale et la plus distinguée de Brébeuf. De même, nous allons bientôt consacrer quelques pages à ses lettres trop peu connues, et en offrir au lecteur de nombreuses cita-

livre sous ce titre : *Le doute et ses victimes dans le siècle présent* (chez Adrien Le Clère).

(1) L'auteur de l'*Art poétique* ne connut probablement pas les *Entretiens solitaires*, et nous doutons d'ailleurs qu'il eût jamais goûté cette poésie chrétienne, d'une inspiration anti-janséniste.

tions. Les *Entretiens* font connaître le poëte ; les Lettres font connaître l'homme, et l'homme n'est pas inférieur au poëte ; il lui est même supérieur.

La défense de l'Église Romaine.

En 1664, Nicolas de Brébeuf, prieur-curé de Venoix, fit paraître le traité de controverse que son frère avait écrit sous ce titre : *La Défense de l'Église romaine.* Le temps avait manqué à l'auteur pour achever son livre et même pour disposer convenablement la partie terminée ; une des dames de Bellefonds, prieure des Bénédictines à Rouen, personne éminente par le talent et le savoir, — nous avons déjà parlé d'elle et nous en parlerons encore, — se chargea du travail que réclamait la publication. « Ce génie si grand et si élevé, dit G. Du Hamel, n'a pas cru que ce fût s'abaisser que de donner ses soins à revoir et à partager en chapitres et en sections le livre de *La défense de l'Église romaine*, et le jugement qu'elle a fait que cet ouvrage était digne du nom de l'auteur, est une preuve très-infaillible de son mérite. »

Brébeuf avait dédié son livre à *Messeigneurs du clergé* : « Cet ouvrage, leur disait-il, que je prends la « liberté de vous offrir, n'est que le commencement « d'un traité assez ample, que j'ai entrepris sur les « matières de la religion, et qui sera bientôt sous la « presse. Il a été assez heureux avant que d'être

« public (1), et on me fait espérer qu'en le devenant,
« il ne se produira pas entièrement à sa honte ; mais
« il ne veut point paroître qu'il n'en ait reçu la per-
« mission de vous, et si vous n'aviez autorisé son
« entreprise, il ne se pardonneroit pas même ses
« bons succès. C'est à vous, Messeigneurs, qui êtes
« les protecteurs de la vérité, de lui donner des
« soutenants et de lui choisir des armes..... »

L'entreprise du poëte n'avait rien d'extraordinaire, dans un siècle où les discussions religieuses passionnaient tous les rangs et toutes les classes de la société. On voyait les laïques, non contents de suivre le combat avec une très-vive curiosité, descendre hardiment dans la lice. M. l'abbé Laurent, curé de Saint-Martin de Condé, signalant l'esprit religieux de cette grande époque, s'exprime ainsi : « Le zèle de tous était excité par un ardent amour pour l'Église et par l'enthousiasme que provoquaient les effets décisifs de la propagande catholique. La lumière se faisait dans les consciences, les conversions se multipliaient, et tout portait à croire qu'elles allaient devenir chaque jour plus nombreuses. »

M. l'abbé Laurent porte un jugement favorable sur le livre qui nous occupe (2) ; il estime que Brébeuf

(1) Allusion modeste aux succès que l'auteur avait obtenus dans ses rapports avec plusieurs protestants, notamment avec le Dr Guiffard.

(2) *Semaine religieuse* de Bayeux, juin 1868.

« prit part aux controverses du temps avec un véritable succès, et que son ouvrage, qui eut trois éditions (1), offre encore aujourd'hui une lecture attachante, dont tout l'intérêt ne s'est pas refroidi avec la fin de la lutte.

« L'athlète catholique, dit encore M. le curé de St-Martin, tout en se rangeant, dans cette circonstance sous le drapeau de la théologie, n'a pas voulu se dépouiller entièrement des armes qui lui sont familières. Le volume s'ouvre par une poésie de cinq cent cinquante vers alexandrins ayant pour titre : *Plaintes de l'Église contre ses enfants rebelles.* On trouve dans cette élégie les défauts habituels du poëte ; mais on y trouve aussi beaucoup de traits vigoureux et une précision remarquable pour bien exprimer les idées théologiques. »

Si les protestants reprochent à l'Église l'indignité de quelques prêtres et les vices d'un trop grand nombre de catholiques, l'Église leur répond par la bouche de Brébeuf :

Que sert de nous cacher des maux que nous savons ?
Vous avez des pécheurs comme nous en avons...

(1) La première édition de la *Défense* parut, comme nous l'avons dit, en 1664 ; elle porte l'approbation du célèbre docteur Petit-Pied. Le privilége, sous la date du 14 décembre 1663, permet à Nicolas de Brébeuf, prieur de Venoix, de faire imprimer les ouvrages inédits de « défunt Georges de Brébeuf, écuyer, sieur de La Boissets, son frère. » La deuxième édition fut publiée en 1671 ; — la troisième, en 1706.

Ils auront assez à faire que de proscrire et de retrancher tout ce qui est corrompu parmi eux. Ce n'est pourtant pas là leur souci ni leur tâche; l'Église leur dit avec énergie :

Mais une autre maxime a droit de vous conduire;
Toute votre vertu n'aboutit qu'à me nuire,
Et c'est exécuter saintement votre loi
Que d'outrager mon nom et tonner contre moi.
Parmi vos sectateurs, pourvu qu'on me haïsse,
Il n'est guère de crime ou d'erreur qu'on punisse;
Quiconque a déclaré contre moi son courroux,
Quelque secte qu'il suive, est bien venu chez vous;
N'importe que sa loi soit contraire à la vôtre,
Il tient votre parti s'il attaque le nôtre.
Les péchés, les erreurs que vous nous reprochez,
Pour lui perdent les noms d'erreurs et de péchés,
Et votre aveuglement vous unit à des hommes
Qui vous sont opposés bien plus que nous ne sommes.
Aussi ce nouveau corps de membres si divers
Étale votre honte aux yeux de l'univers,
Et du plus clairvoyant l'âme est tout interdite
Sachant qu'on les reçoit et sachant qu'on me quitte.

Aux attaques des calvinistes contre le saint sacrifice de la messe, l'Église oppose la croyance des luthériens, mais surtout l'enseignement unanime des plus anciens docteurs; forte de leur témoignage, elle réplique à ses adversaires :

Pour vous, ce sacrifice est un énorme crime ;
Pour eux, comme pour nous, c'est un culte sublime...
Un Dieu dans cette offrande a mis notre secours,
Et, toujours prêtre enfin, il s'immole toujours ;
La vigueur de la croix n'en est pas abattue ;
Loin de s'anéantir, elle se perpétue.
De ce tourment affreux, de ce pénible effort
Qui rangea l'Immortel sous les lois de la mort,
Cette adoration, divinement guidée,
Applique le mérite et retrace l'idée.

Vers la fin de sa pièce, le poëte, cessant de discuter, prête à l'Église la touchante exhortation qu'on va lire :

Revenez donc enfin, revenez, mes enfants ;
C'est trop que votre erreur ait subsisté cent ans,
Et c'est injustement qu'elle vous semble belle,
Puisque cent ans passés, elle n'est plus nouvelle.
Encore que pour moi vous n'ayez que rigueur,
Je veux ouvrir pour vous et les bras et le cœur.
Bien que vous n'ayez plus que haine et que colère,
J'ai toujours de l'amour, et je suis toujours mère.

Et plus loin :

Qu'avoient fait mes autels, si chers à vos aïeux,
Pour être le supplice et l'horreur de vos yeux ?...
N'allez plus aligner des feintes concertées,
Des crimes supposés, des erreurs inventées :

On voit des deux partis qui tient la vérité,
Quand on sait qui des deux entretient l'unité ;
C'est la roche constante et la ferme colonne,
Que l'enfer conjuré ne sape ni n'étonne :
Qui s'y tient attaché ne s'ébranle jamais,
Et c'est là seulement qu'il rencontre la paix.

Comme on le voit, le style du poëte peut être véhément, mais il n'est jamais injurieux. Du Hamel a dit de lui avec raison : « Il ne rebute point par cette aigreur de la plupart des controversistes, qui traitent comme ennemis ceux desquels ils souhaitent la conversion. Il s'insinue doucement dans les esprits, et ensuite il agit avec une merveilleuse vigueur. »

S'il entrait dans notre plan de donner une analyse de l'ouvrage de Brébeuf, nous n'aurions qu'à reproduire celle qui a été faite et bien faite par M. l'abbé Laurent ; mais nous nous bornerons à faire connaître par quelques citations, la méthode du controversiste et son talent d'écrivain. Voici d'abord comment il justifie le culte rendu aux saints dans l'Église catholique : « Est-ce un crime contre le Tout-Puissant de « chérir jusqu'aux cendres de ceux qui l'ont aimé « constamment, et qui l'ont glorifié généreusement « sur la terre ?... Vous conservez avec soin ce qui « vous reste de vos aïeux..., et les justes de l'Ancien « Testament avoient tant d'affection pour le cercueil

« de leurs pères, qu'ils souhaitoient passionnément « d'être ensevelis avec eux. Cette inclination est « naturelle dans tous les hommes, et nous ai- « mons, sans y prendre garde, tout ce qui nous « demeure des personnes que nous avons autrefois « aimées. »

Ailleurs, Brébeuf démontre éloquemment la vérité de la présence réelle par la transformation qu'elle opère dans les âmes; il s'adresse en ces termes au lecteur calviniste : « Pardonnez-moi si j'ose vous « dire que la participation de cette viande mysté- « rieuse produit des effets dans notre Église, qui « sont inconnus parmi vous... J'avoue qu'il y a de la « vertu dans quelques particuliers de votre secte...; « mais je puis dire sans ostentation, que l'on ne voit « point dans votre Église, comme dans la nôtre, ces « transports de charité qui mettent un homme au- « dessus de lui-même, qui lui donnent du dégoût « pour tout ce qui n'est pas Dieu, ou du moins pour « tout ce qui n'aboutit pas à sa gloire. Nous n'y « voyons point cette pleine abnégation de la volonté « propre, qui triomphe des passions, et qui fait « régner la pureté d'un ange dans le séjour ordinaire « de la sensualité. Nous n'y remarquons point ce « dépouillement général ni cet absolu dégagement « de tout ce que la terre a de plus rare, ou de « tout ce que la vie a de plus délicieux. Nous n'y « apercevons point ces empressements à chercher la

« mort pour la propagation de l'Évangile (1); et, en un « mot, nous y voyons bien une vertu commode qui « compatit facilement avec la satisfaction des sens, « qui se contente du plus aisé, et qui se dispense « volontairement du reste. Mais cette sainteté si haute « et si achevée, que nous admirons souvent dans les « justes de notre communion, n'est point certaine- « ment la prérogative de la vôtre. Cette vertu toute « de feu, qui monte sans cesse, et qui ne croit jamais « avoir monté assez haut; cette ardeur qui s'échauffe « de jour en jour; ce zèle brûlant qui trouve un « surcroît de force dans le travail; et enfin ce déli- « cieux embrasement du cœur, qui semble être plutôt « une transformation de l'homme, qu'un épurement « de la conscience; cette ferveur, dis-je, et si vio- « lente et si durable, n'est point l'apanage de votre « parti. Où puise-t-on donc parmi nous des grâces « si abondantes et si efficaces, si ce n'est dans le « saint usage d'un sacrement où nous en trouvons la « source? Certes l'expérience nous fait voir jour- « nellement, que les progrès extraordinaires dans la « sainteté, sont des écoulements sacrés de ce fonds « inépuisable. Quand on y porte la confiance et « l'amour, on en rapporte une vigueur dont auparа- « vant on ne se croyoit point capable; on se fortifie à « mesure qu'on a soin de s'en approcher, et on tombe

(1) C'est le neveu d'un missionnaire-martyr qui parle.

« dans la faiblesse et le relâchement à proportion « qu'on s'en éloigne. Cette ferveur s'attiédit de soi- « même si ce qui la produit ne l'entretient, et si ce « qui a été son origine n'est encore sa nourriture. « Pouvons-nous donc, lecteur, n'estimer pas une « cause qui produit visiblement de si excellents « effets ? Quelle apparence y a-t-il, que dans ce mys- « tère inconcevable, nous ayons altéré scandaleuse- « ment l'institution du Sauveur ; puisque dans nos « jours il est aussi bien le canal des grâces, et la « source de la consolation, qu'il l'a été dans l'enfance « de l'Église ? »

En lisant cette magnifique page, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, la force et l'élévation des pensées, ou la chaleur et la noblesse du style. Tout vieux qu'il est de deux cents ans, le français n'a point vieilli, et sous une forme magistrale, l'argument présenté par l'éloquent apologiste conserve toute son énergie native.

Du reste, M. l'abbé Laurent, que nous aimons à citer, ne loue pas seulement l'exactitude, la netteté, la précision théologique de Brébeuf ; « Remarquons, dit-il, que l'auteur se borne presque toujours à exposer le dogme catholique, en le dégageant des imputations calomnieuses, ainsi que des interprétations erronées par lesquelles les dissidents se sont toujours

efforcés de le défigurer. C'est la même méthode et presque le même plan que Bossuet, quelques années plus tard, exécutait dans son *Exposition de la doctrine catholique...* »

Nous n'ajouterons rien à cet éloge.

CHAPITRE IV.

LES LETTRES DE GEORGES DE BRÉBEUF.

Comme la *Défense de l'Église romaine*, les Lettres sont une publication posthume, qui parut la même année, également par les soins du prieur de Venoix. Le recueil se divise en deux parties, dont l'une remplit un premier volume in-12 de 367 pages, et la deuxième occupe 111 pages d'un second tome, complété par des pièces légères, qui n'ajoutent rien à la gloire du poëte. Cette édition, de 1664, est unique, ou du moins nous n'en connaissons point d'autre.

En tête du premier volume, on trouve une épître en prose, long compliment adressé par le frère de l'auteur au jeune marquis de Bellefonds, qui, à cette date, n'était pas encore maréchal de France. Nous reviendrons sur cette lettre dans un autre chapitre, à cause des détails biographiques qu'elle renferme.

On se demandera d'abord comment furent recueillies les lettres de Brébeuf. Guillaume Du Hamel

raconte qu'elles n'avaient point été faites pour voir le jour, et que l'on n'en trouva point d'autres originaux que ceux qui se rencontrèrent chez ses amis. Plus loin, il ajoute : « A mon avis, les Lettres qui n'ont jamais été écrites que pour être vues par celui auquel elles sont adressées, sont les plus belles et les plus utiles, parce que ce sont les véritables portraits de celui qui les écrit. C'est pourquoi, comme il ne nous reste point d'autre crayon de feu M. de Brébeuf que ses Lettres, ses amis seront bien aises de revoir quelques légères idées d'un homme qu'ils ont chéri et extraordinairement estimé. »

On chercherait vainement dans ce recueil aucun souci de l'ordre chronologique, ni même aucune intention arrêtée d'aider à la biographie du personnage. Les lettres, sans date, paraissent le plus souvent placées au hasard ; nous nous en servirons, selon la pensée de Du Hamel, pour achever de faire connaître l'homme et l'écrivain.

Il avait veillé avec une extrême sollicitude, dans notre ville même, sur la première éducation du jeune Bernardin de Bellefonds. Plus tard, l'enfant, devenu grand, était à Paris, sur le point d'entrer à l'Académie. On appelait ainsi l'école où, depuis le règne de Henri IV, les jeunes nobles apprenaient l'équitation, la danse, la musique et même les mathématiques avec d'autres sciences. Mais le séjour en est dan-

gereux pour les mœurs ; beaucoup s'y perdent, et l'ancien précepteur s'alarme du parti qu'on va prendre. La maréchale (1), indifférente, ce semble, au péril, alléguait l'exemple et l'usage. Brébeuf exprime ses craintes à Mme de Bellefonds, tante de son ancien élève : « Ce n'est pas assez, lui dit-il, « de n'enfermer point M. de Bellefonds dans une « Académie ; il ne faut pas qu'il y aille faire ses « exercices, ni qu'il y reste un moment qu'il ne soit « toujours accompagné. Ceux qui le verront dans « une retenue qui ne sera pas à leur usage, cher- « cheront toutes les occasions de l'entreprendre, et « ils n'en sauroient rencontrer de plus commode que « l'absence de son gouverneur... Il ne faut qu'une « petite échappée d'une demi-heure pour ruiner les « plus belles espérances du monde. Vous avez voulu « savoir la vérité, Madame ; je pense vous la dire « aussi pure que si je n'avois plus qu'une heure à « vivre... »

Notre poëte est un mentor courageux, éloquent et toujours chrétien ; il écrit un jour au jeune marquis : « Je n'ai point de passion plus puissante que de vous « voir remplir heureusement l'attente que tout le « monde a conçue de vous ; et j'ose vous dire que « mon espérance est aussi grande que ma passion ;

(1) Probablement la maréchale de Schomberg, proche parente du jeune homme.

« mais... en même temps que votre courage m'assure,
« le péril où vous êtes me fait trembler. Votre âge,
« votre naissance, votre devoir et votre inclination
« vous ont engagé dans le grand monde, c'est-à-dire
« en un pays où le vice triomphe et où la vertu n'est
« point connue, où Dieu n'est pas assez grand maître
« pour y trouver de l'obéissance, et où l'on est mé-
« prisé quand on ne le méprise pas. Voilà, Monsieur,
« le sujet qui m'épouvante ; les premiers sentiments
« qu'on s'efforcera de vous inspirer, c'est que la loi
« que nous suivons n'a pas été faite pour les per-
« sonnes de la cour... » L'auteur de cette loi « n'est
« plus depuis beaucoup d'années le Dieu des *honnêtes*
« *gens ;* chez eux, c'est une marque de faiblesse que
« de respecter sa puissance... Ils pensent que son
« autorité ne s'étend que sur ceux qui sont disgraciés
« de la nature et de la fortune, et que c'est seule-
« ment dans la bassesse et dans la misère qu'il trouve
« de la soumission et de la déférence. Ce sont là,
« Monsieur, les sages conceptions de ceux avec qui
« vous avez à vivre ; et si leur bouche ne s'explique
« pas avec tant de hardiesse, consultez leurs actions
« et ils vous diront encore pire.....

« Il ne faut pas s'imaginer que Dieu ait le cœur
« bas.....; il est la grandeur même, et il n'y a que
« la grandeur qui l'attire, mais il s'attache à la
« vérité et non pas à l'apparence. Ses yeux ne se
« laissent pas éblouir comme les nôtres, et bien

« souvent ce qui nous enchante le dégoûte, et il « fait ses délices de ce qui fait notre aversion. »

Les ambitieuses prétentions des grands seigneurs ne sont qu'illusions et chimères. « Leurs plus hauts « desseins aboutissent à gagner l'approbation des « dames ou les bonnes grâces des princes. » Combien n'est pas plus noble et plus élevée l'ambition de la vertu simple et modeste ! « Celle-ci a un cœur « plus grand que tout l'univers ; toutes les gran- « deurs de la terre ne sont pas dignes d'elle, et il « n'y a que Dieu capable de remplir parfaitement « ses prétentions ; elle met sous ses pieds tout ce « que les autres adorent, et la gloire qu'elle cherche « lui sembleroit trop ravalée si elle n'étoit infinie. « Il y a tant de différence entre Dieu et nous, et « il y en a si peu entre ceux que la fortune ca- « resse et ceux qu'elle néglige, qu'il ne faut pas « trouver étrange qu'il ne s'attache pas à cette « préférence ridicule ; au contraire, bien souvent, « les avantages de la fortune ou de la naissance « ne sont que les présents de sa colère, au lieu « que les disgrâces de l'une et de l'autre sont quel- « quefois les libéralités de sa clémence. Bien sou- « vent il se venge quand il nous élève, et nous fa- « vorise en nous abaissant ; les biens et les maux « de cette vie ne sont ni des biens ni des maux « que par le bon ou le mauvais usage que nous en « faisons ; et il n'est pas malaisé de voir la pau-

« vreté bien heureuse et l'abondance misérable.
« Ainsi, Monsieur, ce n'est pas déshonorer la reli-
« gion que de la renvoyer chez les simples ; elle
« n'a pas moins d'éclat pour n'être pas sous le dais
« ni dans les balustres ; et aux yeux qui ne sont
« point malades, elle paraît dans la fange aussi
« belle et aussi brillante que sur le trône... »

Si nous ne nous trompons, dans ce morceau et dans un autre cité précédemment, la prose de Brébeuf égale celle de Balzac (1) en fermeté, en ampleur et en harmonie soutenue. D'autres lettres sont d'un enjouement que Voiture (2) n'eût pas désavoué.

Dès son entrée au service, c'est-à-dire dès l'âge de dix-huit ans, Bernardin de Bellefonds s'était distingué par sa bravoure et n'avait ménagé ni ses forces ni son sang. Un jour qu'il a été atteint plus grièvement que de coutume et que le bruit de sa mort a couru, Brébeuf lui écrit : « Vous vous
« hasardez à toute heure avec aussi peu de regret
« que si vous ne valiez guère ; et vous n'avez non
« plus de pitié de vous que si vous ne vous étiez

(1) Balzac, auteur du *Socrate chrétien* et d'autres traités, connu surtout par ses Lettres, qui eurent un immense succès ; il mourut en 1654.

(2) Voiture, écrivain très-ingénieux, célèbre aussi par ses Lettres ; il mourut en 1648.

« rien. Cependant, Monsieur, de cet homme que « vous exposez ainsi tous les jours, tout le monde « trouveroit la perte extrêmement grande ; et « quoique vous valiez beaucoup en tout temps, il « semble que vous aviez encore augmenté de prix « pendant que vous étiez mort... Enfin il y a une « Providence qui veille sur vous en dépit de vous; « et en même temps que vous hasardez avec vous « le repos et la consolation de vos proches et de « vos amis, elle empêche que vous n'affligiez tant « de monde. Je prie Dieu qu'il vous garde toujours « de la sorte. »

Ce vaillant officier fut plus tard un général d'humeur indépendante, mais franc et humain. En 1668, lorsque Louis XIV négociait la paix d'Aix-la-Chapelle, son ministre Louvois, pour se procurer de l'argent, accabla d'impôts les pays conquis en Flandre. « Un seul homme, dit M. Camille Rousset (1), osa prendre la défense des populations, avec la liberté d'un grand seigneur et d'un ami du roi ; c'était le marquis de Bellefonds, homme d'esprit et de cœur, caractère intègre, préoccupé jusqu'à l'entêtement de ce qu'il croyait juste et vrai, marchant droit devant lui jusqu'à la disgrâce, tombant et se relevant avec la même dignité. La lettre qu'il écrivit

(1) Auteur d'une histoire très-estimée de Louvois.

à Louvois, au sujet des impositions et des contributions, est un modèle d'ironie hautaine... »

Ceux de nos lecteurs qui voudront connaître le chrétien pieux et austère, formé par les leçons de Mme Laurence, qu'il regardait comme sa mère, et par celles de son zélé précepteur ; le vertueux courtisan qui prit une si grande part à la conversion de Mme de La Vallière ; enfin, l'ami de Bossuet et du P. Louis Le Valois, pourront lire avec fruit sa biographie publiée par le R. P. Sommervogel.

Revenons maintenant à notre auteur et à l'apostolat qu'il exerce dans sa corréspondance. Il écrit à un personnage qui n'est pas nommé : « C'est se moquer « de Dieu de croire qu'il n'est pas digne que nous lui « donnions nos plus belles années, et que l'impuis- « sance de faillir doit précéder la volonté de bien « vivre. Non, non, Monsieur, comme la vertu s'ac- « commode à toutes les conditions, elle s'accommode « aussi à tous les âges. Dans les jeunes gens, elle « est complaisante et enjouée ; dans un âge plus « avancé, elle devient plus forte et plus généreuse ; « et parmi les vieillards, elle se change en une sage « gravité et en une conduite plus austère... Qu'on ne « nous vienne donc pas dire que la vertu est une « vieille farouche, et que c'est seulement aux vieil- « lards qu'il sied bien de la caresser ; au contraire, « elle se donne rarement à ceux qui s'attendent de

« ne lui donner que le rebut de leurs années... Dieu « néglige ces lâches présents de notre faiblesse, et « après que nos intentions ont tant de fois manqué à « sa grâce, sa grâce manque à son tour à nos inten- « tions.....

« Tout le monde a su, Monsieur, de quelle sorte « Dieu a favorisé vos premières années ; il vous a « éclairé aussitôt qu'il vous a fait naître : mais prenez « garde... : si les déréglements de la cour et le liber- « tinage où les jeunes gens se plongent étouffent une « fois ces lumières qu'il vous a données, vous étein- « drez un flambeau qui ne se rallumera jamais ; et « après avoir passé et fini cette vie dans les ténèbres, « vous passerez dans celles de l'autre, qui ne seront « jamais dissipées. Je prie Dieu qu'il vous en pré- « serve... »

Voici un autre correspondant, jeune et brave officier, très-utile à l'État par ses services, mais enclin par son âge et son tempérament à des désordres qui ruinent la santé du corps et troublent cruellement la vie. Brébeuf lui adresse les fortes remontrances qu'on va lire : « ... Si votre courage « vous fait trouver des douceurs dans les résolutions « généreuses, il importe fort, et pour l'intérêt de « votre santé et pour celui de votre conscience, de « ne souffrir pas qu'il se produise tant au dehors, « qu'il n'en reste assez pour mettre la paix chez vous, « et combattre un peu contre les libertés de la jeu-

« nesse... Vous sortez d'une race de qui les dernières « années se plaignent toujours de la licence des pre- « mières... Je sais bien qu'il y a de l'injustice de « vouloir faire la guerre à toutes sortes de plaisirs, « et que nous priver de tous les contentements où « l'âge nous invite, ce seroit ne faire qu'une longue « vieillesse de toute notre vie... Mais si nous voulons « en croire notre raison, elle trouvera de quoi nous « satisfaire, sans qu'il nous soit besoin de consulter « nos sens et nos passions. Donnez donc, Monsieur, « tous vos soins à l'avenir, à procurer votre repos, « après les avoir donnés si longtemps à l'établisse- « ment de votre gloire... Ainsi, les regrets de n'avoir « rien fait pour vous ne traverseront point le plaisir « d'avoir fait beaucoup pour le service de l'État; et « vous ne pourrez vous souvenir de vos jeunes « années qu'avec la satisfaction que l'on a d'avoir « fait de belles actions. Je sais bien, Monsieur, que « je n'eusse pas dû regarder votre vie qu'avec de « l'admiration et du respect... Vous avez toujours « écouté mes discours avec tant de patience, que je « me suis figuré que vous ne donneriez pas moins de « liberté à ma plume que vous en donnez à ma « bouche... Ceux qui déguisent leurs jugements, et « cherchent partout de la complaisance, cherchent « partout leur satisfaction et non pas celle de leurs « amis... »

Jean Cavelier loue le prieur de Venoix d'avoir été

avec ses amis d'une religieuse franchise : c'était sans doute une vertu de famille, car on voit que son frère la possédait au plus haut degré, avec l'attention toutefois de ne jamais blesser les personnes auxquelles il donnait de courageux avis.

Pour oser parler si librement, il fallait être soi-même exempt de reproche, et la correspondance du poëte nous apprend, en effet, que l'on avait pour lui la plus haute estime. L'ami le plus intime qu'il eût à Rouen, M. de La Coste (1), lui écrit dans un moment de fâcherie : « J'avoue que vos ouvrages me donnèrent « de l'affection pour vous auparavant que de vous « connoître ; mais j'avoue aussi que si je n'eusse « trouvé en vous que de l'esprit seulement, vous ne « m'auriez jamais inspiré que de l'estime ; mais ce « qui m'a ravi, et ce qui a gagné mon inclination « tout entière, ç'a été votre vertu seule. »

Loin d'être orgueilleuse, la vertu de Brébeuf était humble et modeste, précisément parce qu'elle était chrétienne. Il écrit à quelqu'un, qui s'était plaint de la rareté de ses lettres : « J'aime si peu à parler de « moi à mes amis, que je voudrois ne m'en rien dire « à moi-même. » Mais voici une confidence beaucoup

(1) M. de La Coste ayant besoin de l'assistance de Georges Du Hamel pour le succès d'une affaire, Brébeuf le recommande en ces termes au célèbre avocat : « Il est pour moi à Rouen ce que vous êtes pour moi à Paris. »

plus significative adressée à l'avocat Du Hamel : « Je « vous puis dire en général que les *Entretiens soli-* « *taires* ont été parfaitement bien reçus au lieu que « vous savez, et que j'y passe pour si vertueux, que « je meurs de honte de ne l'être point. Dieu veuille « que la vérité réponde bientôt à l'apparence ! »

En amitié, il se montre plein de douceur, de patience et de sensibilité. M. de La Coste, exigeant et pointilleux, vient de lui écrire une lettre peu aimable à l'occasion d'une négligence involontaire, et d'ailleurs excusable chez un homme accablé de souffrances, d'embarras et de mélancolie. Brébeuf lui répond : « Je puis vous jurer que, malgré votre colère, « j'ai pleuré de joie et de tendresse en vous lisant ; et « au travers des petits reproches que vous me faites, « je crois avoir si bien compris que vous ne me haïs- « sez point, que j'en ai reçu une consolation la plus « sensible du monde. Certainement, si j'étois assez « malheureux pour perdre votre amitié, la vie me « seroit à charge... »

Quoique le grief eût, ce semble, très-peu de gravité, M. de La Coste s'obstine dans son mécontentement, et le malheureux poëte, après lui avoir demandé humblement pardon d'une faute commise sans dessein, ajoute ce qui suit : « Si vous per- « sistez dans votre chagrin contre moi, croyez, « s'il vous plaît, que je souffrirai tout, sans rien

« diminuer ni de mon affection, ni de mon estime. » Lorsque le nuage est enfin dissipé, la correspondance continue, mais sur un autre thème. M. de La Coste, qui avait le cœur bon et généreux malgré ses travers, s'intéresse vivement à la situation précaire de son ami ; celui-ci craint de l'affliger et lui dit : « Comme vous sentez ma mauvaise « fortune un peu plus que je ne la sens moi-même, « je vous en cacherai sans doute une partie, afin « de ne vous rendre pas plus malheureux que « moi. » N'est-ce pas un trait bien délicat et bien touchant?

L'expression des mêmes sentiments se retrouve, d'une manière aussi remarquable, dans la correspondance avec Georges Du Hamel : « Si j'osois, lui « dit-il, je me plaindrois de ce que vous songez plus « à mes intérêts qu'à ceux de Messieurs vos frères. « Cela n'est pas bien, et votre amitié ne vous laisse « pas le temps de songer que c'est en quelque façon « renverser l'ordre de la nature que d'en user de la « sorte. Encore si j'étois en état de vous rendre la « pareille, je vous pardonnerois plus facilement une « partie de vos bontés ; mais je ne serai jamais « propre à rien qu'à vous donner de la peine et à « mettre votre générosité à toute sorte d'épreuves. » Dans la même lettre, il reconnaît que son ami lui reproche avec raison de n'avoir pas assez d'économie et de trop dépenser à Rouen et à Paris. En d'autres

occasions, la censure lui paraît trop sévère, et il dira avec sa douceur habituelle : « Encore que vous me « grondiez quelquefois avec assez peu de justice, « j'aime pourtant de vous jusqu'à vos querelles et « vos réprimandes... » Et ailleurs : « Je suis bien « heureux d'être un peu aguerri à votre style, car « sans mentir j'aurois un peu de chagrin d'être ainsi « traité ; mais de la part d'un ami aussi généreux et « aussi sincère que vous, je reçois tout avec docilité « et avec reconnoissance. »

Le dévouement que Brébeuf avait pour ses amis se manifeste en beaucoup d'endroits, notamment dans la lettre suivante, adressée à l'un d'eux, qui nous est inconnu : « Je crois que vous êtes bien fâché « d'avoir un procès, puisque c'est le supplice des « honnêtes gens, et par conséquent le vôtre ; mais « pour moi je ne saurois m'empêcher de m'en ré- « jouir, car il me va donner l'honneur de vous voir, « et peut-être celui de vous rendre quelque service... « S'il y a du chagrin à essuyer et de l'inquiétude à « souffrir dans la poursuite de cette affaire, je veux « bien m'en charger entièrement en récompense du « bonheur qu'elle m'attire ; et ce sera moi, s'il vous « plaît, qui aurai un procès au lieu de vous. »

A ces vertus de douceur et de modestie, de reconnaissance et de dévouement, s'ajoute un grand amour du naturel et de la simplicité. Les grimaces

d'une politesse affectée ne déplaisent pas beaucoup moins à notre poëte qu'au Misanthrope de Molière. Ainsi, il a rencontré un honnête provincial, qui se trouble et rougit à tout moment dans la conversation, à cause de son ignorance « des menues cérémonies « que l'on garde plus religieusement à Paris que « celles que l'on doit aux choses saintes. » Il cherche à le rassurer, et il lui dit en très-bon style : « Je « sais bien qu'ayant vécu longtemps dans la retraite, « et en la compagnie des arbres et des rochers, vous « êtes en quelque sorte nouveau dans le monde ; « mais il faut vous imaginer que vous valez bien les « autres, et que le silence et le repos de la solitude « vous ont plus appris de choses qu'ils n'en ont ouï « en leurs conférences... Sans doute c'est une chose « un peu fâcheuse, à un esprit libre, de s'assujettir « à tant de badinages pour avoir la réputation d'hon- « nête homme. Mais je ne vois pas que cela vous « doive apporter aucun sujet de honte ; vous savez « les principales règles de l'honnêteté et de la bien- « séance ; laissez le reste à ces inutiles esprits, qui « n'ont point d'autre profession que d'étudier des « compliments et de rendre des civilités. Pour moi, « je me suis toujours moqué de ces singeries : il n'y « a que les femmes et les fainéants qui donnent tout « leur loisir à polir leur démarche et à régler leur « contenance ; les âmes fortes et vigoureuses désirent « plutôt de paroître bons citoyens et bons françois

« que d'acquérir la politesse des courtisans. » Enfin, le judicieux écrivain raconte qu'il s'était trouvé la veille dans une maison, avec un de ces galants personnages du pays des grâces, de la complaisance et de la cajolerie. « Vous voyez bien, ajoute-t-il, que « je veux parler du royaume des Précieuses... ; ses « discours sentoient aussi bon que sa perruque ; et « toutes ses paroles étoient rangées avec tant de jus- « tesse, que l'on n'auroit su en changer une sans gâter « la plus agréable chose du monde ; mais je commençai « à avoir pitié de son éloquence, quand je sus du « maître du logis que c'étoit son métier d'entretenir « les compagnies et de raffiner la douceur de notre « langue. » Certes, voilà un portrait agréablement tracé.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que G. de Brébeuf avait vu un moment sa réputation ternie par des bruits malveillants, qui coururent surtout dans son pays natal. Une des tantes du maréchal, Mme de l'Isle-Marie (1), qui habitait sans doute le château de ce nom, près de Valognes, lui fit entendre dans une lettre que ces discours étaient venus jusqu'à elle.

La réponse du chrétien calomnié est à la fois très-

(1) Elle fut plus tard abbesse de Montivilliers. — Voir, à la fin du volume, la notice sur Mme Laurence de Bellefonds.

humble et très-digne : « Je ne trouve pas étrange, « dit-il, que l'on vous dise du mal de moi ; au con- « traire, je trouverois bien plus étrange que l'on « vous en dît du bien... Il n'y a personne qui puisse « tant dire de mal de moi comme j'en pense. Mais ce « qui me choque davantage, c'est que la plus grande « partie de ceux qui se font les juges souverains des « actions d'autrui, sont ordinairement ou passionnés « ou intéressés ou assez peu intelligents. Je vous « pourrois nommer ceux qui ont été capables de me « rendre ce mauvais office auprès de vous, et vous « faire voir peut-être que les qualités que je viens de « dire leur sont assez propres... Il suffit, pour me « justifier auprès de ceux qui me connoissent, que « l'on sache que ce sont ces personnes-là qui m'accu- « sent, et que c'est moi qui suis accusé... Il y a « longtemps que je suis en possession de ne me « mettre guère en peine des jugements que l'on peut « faire de moi ; la louange et le blâme sont des « choses qui se donnent tous les jours avec si peu de « justice, que c'est se rendre malheureux de n'avoir « pas pour l'une et pour l'autre quelque sorte d'in- « différence ; et je ne vois rien de si ordinaire dans « le monde que le mépris des choses qui seroient « dignes d'estime, et l'estime de celles qui devroient « être condamnées... »

Lui-même, du reste, ignorait la nature de ces propos, car il écrit à une autre dame qui n'est pas

nommée : « Vous vous étonnerez sans doute que je « ne sache pas encore de quoi on m'accuse ; mais ma « conscience ne m'en a rien appris, et ceux qui ont « pris le soin de m'informer de ces choses, m'ont dit « seulement qu'on vous a dit beaucoup de choses « fâcheuses de moi, sans me vouloir expliquer sur « quoi elles sont fondées. Ainsi, je suis bien éloigné « de me justifier auprès de vous, puisque je ne sais « pas les fautes que j'ai commises... »

Nous aurions moins insisté sur cette circonstance de la vie de notre auteur, si elle n'avait dû nous servir à mettre en lumière des sentiments qui l'honorent. C'est la même fierté native qui lui fait dire quelque part : « Je ne me soumets qu'à regret à des « personnes que je n'estime point, et ne suis point « de ceux qui adorent tout ce qui est éclatant. » Les vers louangeurs, et il en fit beaucoup, lui coûtaient sans aucun doute, comme le prouve un mot que nous trouvons dans une lettre à Du Hamel : « Ce n'est « pas bien mon humeur de faire ma cour avec des « rimes. »

Quoiqu'il fût gentilhomme de naissance et d'une race militaire, il ne songea pas au métier des armes, et il n'y pouvait songer : sa faible constitution eût été un obstacle invincible. Mais un poëte ne peut-il pas, « sans endosser le harnois et coucher dessous les tentes, » rendre d'utiles services à l'État ? « Le

« repos d'Homère priva peut-être son pays d'un « mauvais soldat, et il lui a donné mille excellents « capitaines ; et d'autres ont défait des armées tout « entières sans sortir de leur cabinet. Les beaux « esprits de ce siècle ne sont pas si inutiles à la « France qu'elle doive condamner leur oisiveté ; ils « lui acquièrent de l'honneur par leurs écrits, tandis « que les autres lui en acquièrent par les armes (1). »

En faisant l'éloge des lettres et des beaux esprits de son temps, Brébeuf ne pouvait pas oublier ce grand poëte dramatique, son compatriote, dont il fut l'ami : « Le théâtre, dit-il, qui n'étoit autrefois qu'un « lieu de plaisir, est aujourd'hui une agréable école « de vertu et de sagesse, depuis que M. de Corneille « en a rehaussé l'éclat et épuré si bien la scène. « C'est là que César (2) nous est venu apprendre des

(1) Brébeuf ajoute : « Et quand ils ne lui rendroient point d'autre « service que de fournir au roi des divertissements à son usage, elle « leur devroit des reconnoissances immortelles. S'il remue presque « toute l'Europe par des ressorts invisibles, et comme l'âme du « monde, il lui donne seul le mouvement et l'action ; sans doute ceux « de qui les rares productions savent délasser ce grand prince, ont « bonne part à la gloire de sa conduite et de son gouvernement. » Ce curieux passage suffirait pour montrer quel excès d'admiration Louis XIV inspirait aux contemporains, même avant la mort de Mazarin.

(2) César, Antoine et Cléopâtre ont un rôle dans la tragédie de la *Mort de Pompée*, qui parut en 1641. Ce fut, dit-on, le succès de cette pièce qui détermina Brébeuf à traduire la *Pharsale*. Mais nous

« maximes d'État qu'il avoit oublié de mettre dans « ses *Commentaires*. Nous y avons blâmé les entre- « prises téméraires d'Antoine et les folles amours de « Cléopâtre ; et ce cruel roi de la Judée y a fait « avouer à tout le monde que c'est s'exposer à de « grands malheurs de ne prendre conseil que de la « prudence humaine. Les rois y apprennent à bien « commander, et les sujets, le devoir de l'obéissance. « Enfin, c'est un lieu où la justice est si entière et si « absolue, qu'elle n'écoute ni la grandeur ni les pro- « messes ; le vice n'y espère point d'impunité, et la « vertu n'y manque jamais de récompense ; on la voit « bien quelquefois ensevelie dans le silence et dans « le mépris, mais c'est afin de la faire renaître de sa « cendre, et qu'elle paroisse plus éclatante ; et jamais « nous n'avons pleuré de la voir persécutée, que la « punition des outrages qu'on lui avoit faits n'ait à « la fin essuyé nos larmes. »

L'illustration littéraire de notre pays au XVIIe siècle est l'objet d'une autre lettre assez longue, dont voici un fragment : « Il n'y a point de doute que la France « est extrêmement redevable à ceux qui ont fait voir « aux étrangers, par ces deux sortes d'écrire (la

ne savons où Corneille aurait mis en scène « ce cruel roi de la Judée, » dont il est ensuite question. — On pourra remarquer que notre auteur, en faisant l'éloge du grand poète normand, ne mentionne aucun de ses chefs-d'œuvre.

« poésie et l'éloquence), que toutes les grâces et la « politesse de langage n'étoient pas au-delà des Alpes, « et que nous pouvions aujourd'hui nous faire pa- « roître sans nous parer des dépouilles de nos voi- « sins... Nous avons appris à dresser des arcs-de- « triomphe aussi bien comme nous savons dompter « nos ennemis, et à chanter la victoire après l'avoir « gagnée. »

Notre auteur signale encore avec raison un autre progrès : « Les sciences, dit-il, qui semblent avoir « quitté la Grèce et l'Italie pour venir ici établir leur « séjour, ont sans doute beaucoup contribué à dé- « tromper nos calomniateurs ; mais certes, si elles « ont fait connoître à tout le monde la force et la « solidité de notre jugement, elles ne lui ont pas ôté « l'opinion qu'il avoit toujours eue de la rudesse de « notre langage et de nos pensées. On savoit bien « que nous pouvions connoître la vérité, mais non « pas la persuader... »

Les réflexions qui suivent sont loin d'avoir la même justesse, et il est étrange qu'un contemporain ait pu méconnaître à ce point le génie de Descartes et de Pascal. L'ami du frère de J.-B. Du Hamel ose dire « qu'il n'y a point de science si « difficile à laquelle un esprit médiocre ne puisse « aspirer ; » et il ajoute : « Les grands efforts d'es- « prit ont été seulement nécessaires à ces âmes « nobles, qui ont les premières inventé tant de

« belles connoissances, et non pas à ceux qui « s'éjouissent de leur travail, et ne sont savants que « de leurs méditations. Aristote et Platon ont rêvé « pour toute leur postérité ; et quiconque a des yeux, « et n'a pas l'imagination entièrement mousse, peut « espérer à présent de se voir en peu de temps un « des grands mathématiciens de l'Europe. » Quant aux poëtes et aux orateurs, « ils ne peuvent pas « vivre du patrimoine de leurs ancêtres, ni disposer « de leurs richesses ; il faut qu'ils aient la gloire « d'avoir fait eux-mêmes leur fortune, s'ils veulent « tenir rang dans le monde. C'est assez de savoir les « sentiments des anciens pour être philosophe : mais « on ne sait pas l'éloquence, pour avoir appris tous « les discours de Cicéron ou de Démosthènes, ni la « poésie, pour avoir lu beaucoup de vers. » Ce paradoxe semble d'autant moins explicable que Brébeuf, dans d'autres lettres, témoigne une haute estime pour les ouvrages de l'abbé J.-B. Du Hamel, qui fut, comme nous l'avons dit, le premier secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

Il est mieux inspiré quand il refuse son admiration au courage aveugle, et qu'il l'accorde seulement à la bravoure éclairée. Le militaire fanfaron et sans esprit lui déplaît singulièrement ; il écrit à un gentilhomme qui était résolu d'aller à la guerre : « Je ne « sais pas si faute d'avoir quelquefois l'entretien de

« ces grands enleveurs de quartiers, et de ces furieux « enfonceurs de barricades, vous avez moins de peur « de les aborder. Mais si vous croyez le conseil du « meilleur de vos amis, vous aurez autant d'aversion « de ces personnes-là comme des bêtes sauvages. Je « me suis une fois rencontré avec un de ces visages, « avec lequel je fus obligé de passer quatre jours ; « mais je vous jure que je croyois quasi que le soleil « commençoit à se lasser... Il ne crachoit que sang « et ne respiroit que des rodomontades. Ses plus « doux entretiens tuèrent un grand nombre de « personnes qui se portent fort bien ; et je fus à la « prise de plus de trente villes, tandis que nous « fûmes ensemble..... Que l'on me dise tant que l'on « voudra qu'il suffit à un soldat de ne craindre rien « et que toutes ces gentillesses que nous faisons « tant valoir lui peuvent être un langage inconnu, « sans qu'il en soit moins propre à son métier. « L'esprit est la seule partie qui fait les hommes, « ou je n'en trouve point que des bêtes. Qu'un stu- « pide se jette s'il veut à corps perdu dans les plus « périlleuses rencontres, et aille chercher la mort « sur une brèche, je ne lui en saurai non plus de « gré qu'à un aveugle de se jeter dans un précipice, « ou à un sourd de ne trembler pas quand il tonne. « C'est à ceux qui savent bien où ils vont et qui « connoissent et méprisent les dangers, que nous « devons des louanges et des approbations, et non

« pas à ceux qui ne font bien que pour ce que ce « sont des sots. Les plus grands courages, et ceux « qui ont porté la terreur dans l'esprit des plus « grands princes du monde, ont été bien souvent « redevables de leur gloire à leur brutalité ; et ce « qui sembloit les approcher davantage des bêtes, « les a fait approcher et choisir des plus grands « monarques..... »

Celui qui défendait si bien les droits de l'intelligence pouvait le faire avec une certaine autorité ; car l'esprit, tel qu'on l'entend dans l'usage ordinaire, ne lui manquait pas, ni la verve satirique, s'il eût voulu s'y livrer. Sa traduction du septième livre de l'Énéide en vers burlesques avait paru à l'un de ses amis peu digne de son talent et de son caractère. En lui envoyant ce *divertissement*, il déclare que c'est le premier et le dernier ouvrage de cette nature qui lui échappera jamais ; puis il continue en ces termes : « Je n'estime pas assez la raillerie pour « contribuer à l'établir dans le monde ; au contraire, « je voudrois, s'il m'étoit possible, ruiner le crédit « qu'elle s'est acquise, plutôt que de lui en donner « davantage. Ce n'est pas qu'elle n'ait quelque chose « d'aimable quand elle demeure dans une justesse « bien réglée, et qu'elle garde de la modération et « de l'innocence ; mais à n'en point mentir, il est « mal aisé qu'elle se tienne dans ces termes, et elle « réussit bien moins dans sa retenue que dans ses

« débauches ; si elle n'est maniée avec conduite, elle « salit tout ce qu'elle touche et empoisonne tout ce « qu'elle approche... Il n'y a rien de si accompli « dans le monde, où elle ne trouve, ou du moins où « elle ne mette des taches, rien de si sérieux qu'elle « ne fasse ridicule, et rien de si saint qu'elle ne « rende profane (1). C'est elle qui a habillé les vertus « comme les vices, et qui d'une religion toute sainte « a fait une superstition toute fantasque ; chez elle « la prudence est le partage de la stupidité, et la « sagesse n'est pas mieux traitée que l'extravagance. « En un mot, partout où elle passe, elle laisse « après elle ou du crime, ou de la faiblesse. Pour- » quoi donc, me diriez-vous, lui fournir de nouvelles « armes, puisqu'elle fait un si mauvais usage de « celles qu'elle a déjà dans les mains ?... » Brébeuf convient d'abord de la faute qu'il a commise ; ensuite il essaie une apologie plus ingénieuse que solide ; toutefois, nous y remarquons un trait heureux contre les esprits forts, « qui font de leur « petit entendement la mesure d'une puissance in- « finie. » La conclusion résume ainsi le débat : « Nous demeurerons d'accord l'un et l'autre qu'il

(1) Nous ne pensons pas que Brébeuf désigne ici les *Provinciales*, où Pascal fit un usage si dangereux de la raillerie. Mais, comme cette condamnation s'applique d'avance à Voltaire et à son école ! que de vérité dans cette page éloquente !

« faut avoir assez d'esprit pour user de la raillerie,
« et assez de jugement pour n'en user pas. »

Malgré cette réserve, notre moraliste se faisait critiquer pour ses attaques contre les vices du temps, et nous avons de lui, à ce sujet, une profession de foi qui mérite d'être connue. « On trouve « mauvais, dit-il, que mon humeur paroisse partout « trop bilieuse, et que je ne laisse échapper personne « sans lui donner un coup de dent. A la bonne heure, « je ferai encore pis; la médisance est belle, quand « elle épargne la honte des particuliers et fait sortir « le vice de sa demeure, avant que de lui livrer la « guerre... Il m'est arrivé de composer des satires « contre quelques personnes depuis douze ou quinze « mois; mais auparavant je cachois leur visage sous « des grimaces étrangères, et un nom emprunté étoit « chargé de toute l'infamie. Je ne suis point encore « dans la résolution de changer de style; c'est une « démangeaison que je ne perdrai qu'avec la vie; et « si l'on m'avoit défendu de blâmer les imperfections « d'autrui, j'attaquerois aussitôt les miennes, encore « n'ai-je pas attendu jusqu'ici ce commandement... « Je sais bien que cette liberté est extrêmement « éloignée de la mode de la cour, et qu'elle y « seroit universellement condamnée. C'est manquer « d'adresse que d'y rencontrer quelque chose de dé- « fectueux; il ne faut rien voir que du côté qui

« brille... Et certes il ne faut pas s'étonner si ces « maîtres de nos vies et de nos fortunes s'aperçoivent « rarement de la laideur de leurs visages, puisqu'on « ne leur présente jamais que des glaces menson- « gères. Certainement cette savante affeterie n'a « point de conformité avec mon inclination; je n'aime « que les ruses qui sont nées en notre village, et « laisse de bon cœur cette souple accortise à ceux « qui en espèrent quelque avantage. Ce n'est pas « pourtant que je doive ma franchise à la seule « stupidité de mon entendement; quand il me plaira, « je ferai croire aussi bien que les autres, qu'un « cheval n'est plus une bête, quand il a un frein « doré et une housse brodée, et qu'un oison est un « cygne sitôt qu'il a vu le bassin des Tuileries... « J'explique assez librement mes sentiments, et quel- « quefois ils ne sont pas inutiles. Vous connoissez ce « galant homme, qui auroit toujours cru que sa ré- « putation étoit cousue avec son point de Venise, si « mes charitables avertissements ne lui eussent fait « avouer que celle qui a le travail à faire, mérite « bien plus de louanges que celui qui le porte, pour « ce qu'elle donne des preuves de son industrie, et « lui seulement de ses richesses.... »

Le caractère et le talent du moraliste paraissent ici avec une égale distinction; les sentiments sont hauts et fermes; l'expression est spirituelle et originale : c'est le langage d'un ami de la vérité et de

la vertu, qui donne à sa pensée une forme saisissante.

Du reste, ce n'est pas la seule fois que Brébeuf a flagellé les désordres et l'orgueil du grand monde; nous trouvons ailleurs dans sa correspondance le jugement qui suit : « Presque toute là cour est perdue, « et pour faire un honnête homme à la mode, il ne « faut au plus que cinq ou six vertus et au moins « vingt ou trente vices. »

La noblesse montrait cependant, de très-bonne heure, une énergie qu'elle aurait pu souvent mieux employer. « En ce temps, écrit notre auteur, un « jeune homme est dans le mépris, si à l'âge de seize « à dix-huit ans il n'a acquis quelque réputation ou « dans le service ou dans les combats particuliers. »

Il nous a dit lui-même que, dans ses satires, il ne nommait et ne désignait personne. D'après le témoignage de Guillaume Du Hamel, il gardait plus exactement encore cette mesure avec les gens de lettres. « Il ne pouvoit souffrir qu'ils se traitassent avec mépris, et qu'ils se déchirassent impitoyablement; il condamnoit cette grande chaleur qui leur fait perdre si souvent la modération pour des bagatelles.... Il ne pouvoit comprendre quelle malheureuse influence répandoit cet aveuglement sur les yeux de ceux qui vivent dans une condition honnête, et de qui l'esprit doit être fortifié par les belles connoissances.... »

Mais revenons aux Lettres, et nous finirons les citations par deux compliments qui attestent chez l'écrivain plus de grâce et de souplesse qu'on ne lui en suppose d'ordinaire; le début du premier en fera aussitôt comprendre le sujet et l'occasion. « Monsieur, « je pense à la fin que vous êtes marié, ou du moins « que vous devez l'être : c'est pourquoi vous souf- « frirez, s'il vous plaît, que j'interrompe votre joie « un moment, pour vous témoigner la mienne. Je « prends tant de part à ce qui vous touche, et vos « intérêts sont tellement les miens, que je suis « presque aussi content que vous de l'heureuse ren- « contre que vous avez faite... Confessez maintenant « que vous aviez grand tort d'avoir autrefois tant « d'aversion pour cet engagement; et que s'il y a « quelque chose en ce monde qui mérite nos sou- « haits ou qui puisse les satisfaire, c'est l'affection « réciproque de deux honnêtes personnes. Il y a « longtemps que vous êtes en possession d'être « heureux, et je n'ai jamais vu de mérite moins « maltraité que le vôtre; mais il faut pourtant que « vous avouiez ingénuement qu'en cette dernière « occasion le Ciel vous a été favorable au dernier « point, de vous faire rencontrer une personne qui « ait assez d'esprit pour bien connoître le vôtre. « Tout habile, tout galant et tout spirituel que vous « êtes, vous n'auriez peut-être jamais réussi à gagner « l'approbation d'une sotte; et vous auriez fait si

« peu de progrès dans son esprit, que vous vous « seriez peut-être mis en colère contre l'amour et « contre vous-même... C'est pourquoi louez hardiment votre bonne fortune qui vous a fait connoître à.... Je n'ai eu le bien de l'entretenir qu'une « fois, encore je puis dire que ce ne fut qu'en « passant; mais vous vous trompez si peu dans vos « sentiments, qu'il n'y a rien de si sûr que de « marcher après vous; et puisqu'elle a mérité votre « estime, je ne pense pas qu'il me soit permis de lui « refuser mes respects et mes obéissances..... »

Nous ne savons à quel personnage fut adressée la jolie lettre qu'on vient de lire; mais pour celle que nous allons citer, il en est autrement, et les souvenirs historiques qui s'y rattachent lui donnent un intérêt particulier.

Mlle de Bellefonds, l'une des sœurs de Mme Laurence et comme celle-ci richement douée, vient d'épouser le marquis de Villars (1); Brébeuf lui écrit à cette occasion : « Madame, cela est bien « honteux de ne vous avoir point encore témoigné « mes obéissances depuis que vous avez changé de « nom; mais, à vous dire le vrai, j'ai cru qu'il « falloit laisser passer les plus honnêtes gens, et « que parmi tant de personnes qui avoient les mêmes

(1) Le mariage eut lieu en 1651.

« devoirs à vous rendre, je me serois perdu aisément « dans la foule. Après que tout le monde s'est ac- « quitté de cette civilité, il est, ce me semble, « temps de vous dire que j'ai pour Mme de Villars « les mêmes respects et la même estime que j'ai « toujours eus pour Mlle de Bellefonds. Je crois, « Madame, que puisqu'elle n'est plus au monde, « je n'offense point sa mémoire de vous remettre « entre les mains une chose qui lui appartenoit. « Vous êtes, à mon avis, sa plus proche héritière, « et nous réparons parfaitement en vous tout ce que « nous avons perdu en elle. Vous lui ressemblez si « fort et d'esprit et de visage, qu'il ne s'en faut « guère que je ne vous prenne pour elle-même, et « jamais deux sœurs n'ont eu tant de rapport que « vous en avez ensemble. Continuez, je vous supplie, « Madame, à nous consoler de la sorte de la perte « que nous avons faite; faites revivre en vous la « beauté, la générosité et toutes les qualités excel- « lentes que l'on admiroit dans cette illustre per- « sonne. Croyez-moi, vous ne sauriez vous régler « sur un plus parfait modèle, et quelque vertu que « vous ayez, vous aurez bien de la peine à passer « la sienne. Mais afin que je ne trouve rien à dire « dans cette ressemblance, ayez, s'il vous plaît, pour « moi les mêmes bontés qu'elle a eues, et me faites « l'honneur de me croire, Madame, votre etc... »

Si nous ne nous trompons, voilà du Voiture et du

meilleur ; ajoutons que l'héroïne de ce charmant badinage, Mme de Villars, fut la mère du vainqueur de Denain. Dans notre dernier chapitre, on trouvera quelques lignes sur cette personne, qui fut au rang des plus distinguées de son époque.

En analysant la correspondance de Brébeuf, nous avons négligé à dessein un certain nombre de lettres ou de compliments écrits dans le style *précieux*, que la mode soutint longtemps au XVIIe siècle. Les citations et les extraits que nous avons donnés suffiront d'ailleurs pour faire apprécier le moraliste et l'écrivain ; suivant l'expression de Du Hamel, ce sont les vrais portraits de l'auteur. Peut-être aussi ces épanchements d'une âme si pure, si honnête et si zélée pour la vertu seront-ils profitables à quelques-uns. Chez Brébeuf, la valeur morale égale ou même dépasse la valeur littéraire, et si l'on conteste le style, on ne pourra contester la parfaite droiture des sentiments et des maximes.

CHAPITRE V.

NICOLAS DE BRÉBEUF, PRIEUR-CURÉ DE VENOIX (1).

Les documents nous manquent pour écrire la vie du prieur de Brébeuf. Nous savons seulement qu'il fut trente ans au moins curé de Venoix ; car le poëte, son frère, mourut chez lui dans ce village, au mois de septembre 1661, comme on l'a vu, et lui-même y décéda le 23 juin 1691, à l'âge de 61 ans. Cette précieuse indication nous est fournie par Jean Cavelier, dans l'Éloge funèbre que l'on trouvera plus loin.

D'après le témoignage du même auteur, notre prieur fut un homme très-estimé et très-considéré, qui mérita d'avoir, comme son frère, beaucoup d'amis, même à la Cour. Prédicateur éminent, il se distinguait par le charme naturel de sa parole, la

(1) Dans un chapitre de l'appendice consacré à la paroisse de Venoix, nous dirons pourquoi les anciens curés portaient le nom de prieurs.

grandeur simple de son style et l'habileté avec laquelle il portait la persuasion dans les esprits. Nul doute qu'il n'ait souvent prêché dans les églises de la ville voisine, où Cavelier avait dû l'entendre. On peut croire que les PP. Jésuites l'invitèrent plus d'une fois à parler dans leur chapelle, lui le neveu d'un martyr, l'une des gloires de leur Compagnie. Or, notre imprimeur était leur très-proche voisin, comme nous aurons l'occasion de le dire.

Le fond de son caractère était la douceur et l'indulgence, une candeur qui se reflétait dans les traits de son visage, une amabilité qui le rendait cher à tous. Avec ses amis, il se faisait une religion de la franchise, et cependant il ne blessa jamais personne; au contraire, il plaisait à tout le monde. Sa mort fut, comme sa vie, celle d'un prêtre fidèle à tous ses devoirs. — Ce portrait que Jean Cavelier traça l'année même où N. de Brébeuf avait été enlevé à son troupeau, nous représente une figure et un homme des plus sympathiques.

On sait déjà que le curé de Venoix fit paraître, en 1664, deux ouvrages posthumes de son frère : la *Défense de l'Église romaine* et le recueil des Lettres. Il dédia le premier à l'archevêque de Paris, Mgr Hardouin de Péréfixe (1), qui avait montré une bienveillance particulière à l'apologiste, et après lui

(1) Auparavant évêque de Rodez et précepteur de Louis XIV.

en avoir exprimé sa gratitude, il ajoute en parlant de son cher défunt : « Votre protection est le dernier bien qu'il attend de votre Grandeur ; elle donnera de l'estime à cet ouvrage, et j'ose espérer que vous ne la lui refuserez pas. »

Plus loin, dans une préface adressée « au lecteur de la religion prétendue réformée », N. de Brébeuf nous permet de juger le tour de son esprit et les rares qualités de son cœur. Malgré le service qu'il veut rendre aux partisans de l'hérésie, il craint de s'attirer leur indignation beaucoup plus que leur reconnaissance ; il les plaint de l'erreur pernicieuse où le malheur de leur naissance les a engagés et dont ils ne veulent pas guérir. Le bon prêtre consent que son affection déplaise à ses adversaires, pourvu qu'à la fin elle les détrompe. « Je vous avoue ingénument, lecteur, dit-il, que je croirois avoir trahi la charité, si je n'employois tous mes soins à vous tirer de votre malheur, depuis que j'ai eu quelque commerce avec ceux de votre parti. Je n'aperçois rien en eux qui ne me donne de l'attendrissement et qui ne me touche de compassion. Même les qualités les plus excellentes que j'ai connues en eux, sont bien pour moi un sujet d'admiration et d'estime, mais elles sont encore bien plus légitimement une matière de douleur et de plainte.... J'ai pitié de ces grands génies qui n'ignorent que ce qu'il est important de n'ignorer pas ; j'ai pitié de cette science

élevée qui vous égale aux savants les plus éclairés, et qui en même temps vous laisse au dessous des chrétiens les plus imbéciles (1)...

« Souffrez donc, lecteur, l'importunité de mon zèle et la persécution de mon amitié. S'il y avoit plusieurs Églises sur la terre, nous pourrions peut-être nous pardonner les uns aux autres la diversité de nos sentiments. Mais au contraire, la même vérité qui nous assure qu'il y en a une, nous apprend en même temps qu'il n'y en peut avoir deux. C'est donc sans doute une affaire d'un grand poids de savoir précisément où elle se trouve, et de connoître parfaitement laquelle est l'Epouse de Jésus-Christ, ou de cette Église universelle que tous les siècles ont connue, ou de cette Église particulière dont Calvin a été le fondateur. Il s'agit dans le discernement d'acquérir le salut éternel ou de le perdre, et de vous assurer ou une félicité de tous les siècles, ou un malheur qui sera sans fin. C'est pour cela, lecteur, que feu mon frère avait entrepris d'attaquer votre créance. Mais comme il a plu à Dieu de le retirer de cet exil malheureux pour le faire participant de sa béatitude, je vous donne son ouvrage en l'état où je l'ai trouvé après sa mort... J'espère que vous y connoîtrez l'injustice de votre schisme et le péril de vos consciences. Après cela, ce n'est pas trop

(1) C'est-à-dire de l'esprit le plus borné.

présumer de votre bonne foi, que d'en attendre un sincère aveu de la vérité, une parfaite réunion avec l'Eglise et une véritable réconciliation avec Dieu. C'est la grâce que je lui demande pour vous, et que je vous souhaite de tout mon cœur. »

Le premier volume du recueil des Lettres est précédé d'une épître dédicatoire à M. le marquis de Bellefonds, lieutenant général des camps et armées du roi, et premier maître d'hôtel de Sa Majesté. Le prieur de Brébeuf lui parle d'abord du projet que son frère avait formé d'écrire son éloge et de raconter ses faits d'armes; il dit, avec une emphase pardonnable, du cher défunt : « Si ses jours avoient été plus longs et plus heureux, il auroit appris à toute la terre et à tous les siècles ce que vous fîtes dès l'âge de dix-huit ans pour la défense d'une faible place (1), où votre résolution arrêta des troupes considérables, dont la jonction avec d'autres plus nombreuses qui attendoient ce secours, auroit augmenté les désordres qui partageoient alors la France. Il auroit dépeint les combats où vous vous trouvâtes incontinent après à la tête du régiment de Champagne

(1) Il s'agit sans doute de Valognes. En 1649, pendant la Fronde, le jeune de Bellefonds, gouverneur de cette place, se jeta dans le château avec une poignée d'hommes et le défendit pendant quinze jours contre la petite armée de Matignon (voir le P. Sommervogel, p. 162).

dans la Guyenne (1) et dans la Catalogne, où vous reçûtes d'illustres blessures, et où la mort presque inévitable ne vous étonna jamais. Il auroit décrit cette noble ardeur qui vous fit courir devant Arras, lorsque vous étiez destiné au voyage de Naples, et vous auroit fait souvenir des services considérables que vous rendîtes devant cette place (2), et de la promptitude avec laquelle on vous vit reprendre la poste pour vous rendre à cet embarquement (3), et recevoir à Castellamare une marque de ce courage qui avoit affronté le péril, et qui vous attira sur le visage une dangereuse blessure. Il auroit retracé les combats où vous vous êtes trouvé dans la Flandre aux yeux de notre invincible monarque. Il auroit fait admirer une seconde fois ce que l'on vit avec étonnement devant Montmédy, lorsque, étant hors de combat par une blessure, vous vous faisiez porter devant la place, pour y servir par tous les moyens qu'un grand cœur et un grand jugement peuvent

(1) La campagne de Guyenne contre le parti du prince de Condé eut lieu en 1653.

(2) En 1654, Turenne sauva la ville d'Arras attaquée par Condé et les Espagnols. Bernardin de Bellefonds, âgé pour lors de 24 ans, servait sous ses ordres et commandait les *enfants perdus*.

(3) La même année, le duc de Guise, surnommé si justement le *héros de la fable*, essaya de reprendre aux Espagnols la ville de Naples, dont il s'était déjà rendu maître en 1647. N. de Brébeuf nous apprend que celui dont il vante les exploits prit part à cette expédition aventureuse.

employer au défaut des forces du corps; et peu de jours après, vous sentant en état de monter à cheval, vous retournâtes devant la place, où vous reçûtes un coup de mousquet dans la tête avec la même intrépidité qui vous accompagne dans tous les périls. Il auroit fait l'histoire de ce qui se passa au siége de Dunkerque (1) et au siége de Gravelines (2), dont vous eûtes presque toute la conduite sous les ordres d'un général qui fit justice à votre vertu, et où la protection du ciel ayant épargné votre sang, ses décrets vous enlevèrent le brave marquis de Gonneville (3), votre cousin-germain, dont la mort vous fit

(1) Le marquis de Bellefonds, âgé de vingt-huit ans, était alors lieutenant général; il commanda la seconde ligne de l'infanterie, à la bataille des Dunes (1658).

(2) Le siége de Gravelines eut lieu dans l'été de 1658. Turenne, dans ses Mémoires, rend bon témoignage de la conduite des lieutenants généraux.

(3) Le marquis de Gonneville avait vingt-deux ans. G. de Brébeuf a composé, sur sa mort, une élégie qui termine le volume des *Eloges poétiques*. Il lui reproche d'avoir cherché la mort par un excès de bravoure et abrégé des jours chers à son prince et à sa patrie; il ajoute ensuite :

Etoit-ce respecter tant d'amis généreux,
Dont tu fais tout d'un coup tant d'amis malheureux?
Pourquoi charger d'ennuis ce guerrier intrépide,
Que tu te proposois pour exemple et pour guide,
Qui chérissoit en toi cette noble chaleur
Et qui se voit puni de ton trop de valeur?

Ces derniers vers désignent le marquis de Bellefonds.

avouer que ce coup fatal, qui le renversa presque à vos pieds, était le seul que vous eussiez jamais senti....

« M. de Brébeuf nous auroit appris ce que votre prudence a exécuté depuis le traité de paix (1) pour l'échange des places; il nous auroit fait voir avec quel soin vous avez maintenu la justice, l'ordre et la discipline dans des lieux et dans des temps où l'on croyoit qu'il étoit hors de saison de la désirer, et au-dessus du pouvoir ordinaire de la rétablir....

« Pardonnez-moi, Monsieur, si je ne puis le perdre de vue autant de temps que j'ose arrêter mes regards sur vous. Je sais que vous avez eu tant de bonté pour lui, et je puis dire tant d'estime, que je puis croire qu'on ne vous désoblige point en vous honorant par ses sentiments, et en vous considérant par ses yeux... Je songe encore ce qu'il auroit pensé, ce qu'il auroit senti, s'il vous avoit vu sur le magnifique théâtre de la noblesse françoise, où notre incomparable monarque vous faisant porter son manteau (2) dans cette auguste cérémonie (3) à

(1) C'est la glorieuse paix des Pyrénées, conclue en 1659. Nous savons que G. de Brébeuf en fit le panégyrique.

(2) Ceci nous rappelle que Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, se glorifie, comme d'une insigne faveur, d'avoir, un jour, porté le bougeoir du roi à son coucher.

(3) Le roi créait en grande pompe des chevaliers de *son ordre* ou *de ses ordres*. On appelait ainsi les ordres réunis de Saint-Michel et

laquelle par le seul défaut de l'âge vous ne pouviez avoir de part, suppléa par cette faveur particulière les illustres marques de son Ordre, qu'il destinoit à votre naissance, à votre mérite et à vos services. On peut dire qu'ensuite votre adresse, favorisée du Ciel, fit voir la justice du choix de Sa Majesté, puisque n'ayant pu avoir rang entre les chevaliers de son Ordre, vous emportâtes à ses yeux, et en présence de toute la Cour, le premier prix des plus nobles exercices de cette profession (1), et toute la France sut que vous pouviez servir de modèle à la noblesse, aussi bien dans les occasions où elle peut éclater agréablement que dans celles où elle doit servir généreusement.

« Je crois, Monsieur, que feu mon frère n'auroit point été surpris ni de la nouvelle marque d'estime que le roi vous a donnée, vous choisissant pour porter la terreur de ses armes dans l'Italie (2), sans porter le désordre chez ses alliés ; ni de la dernière grâce que vous avez reçue de sa libéralité, par cette

du Saint-Esprit : le premier institué par Louis XI, le second par Henri III.

(1) Le prieur de Brébeuf parle ici, croyons-nous, d'un carrousel, peut-être celui de 1663, qui fut le plus brillant de tous. On sait d'ailleurs que le marquis de Bellefonds n'avait pas perdu son temps à l'Académie et qu'il excellait dans l'équitation.

(2) En 1663, le marquis conduisit une petite armée en Italie, pour y appuyer les prétentions du roi de France.

belle charge de premier maître d'hôtel de Sa Majesté (1), qu'elle vous a donnée en votre absence, avec des circonstances qui ne tournent pas moins à sa gloire qu'à votre avantage. »

Vers la fin de son épître, le prieur fait mention de mille grâces que M. de Bellefonds avait accordées à Georges de Brébeuf, pendant sa vie, et à toute sa famille en sa considération; il rappelle également les plaintes que le marquis avait données à la mort de son ancien précepteur; au nom de tous les siens, il lui promet une reconnaissance immortelle.

Dans ce long compliment traité à la manière de Balzac, avec un luxe de rhétorique louangeuse, il est impossible de ne pas remarquer la piété fraternelle de l'écrivain, et en même temps l'admiration enthousiaste qu'il professe pour le traducteur de la Pharsale. L'histoire de M. de Bellefonds lui eût, dit-il, fourni la matière d'un grand volume, « qu'il auroit écrit de cette même main et du même air qu'il nous a laissé les guerres de César et de Pompée. Ce grand génie perçoit dans l'avenir avec des lumières qui ne sont pas communes; il pressentoit ce que nous commençons de voir, c'est-à-dire votre haute vertu dans les grandes places, votre grande

(1) Le premier maître d'hôtel présidait au service de la table royale. Cette charge était très-enviée comme étant une de celles qui donnaient le plus d'accès auprès du souverain.

capacité dans les importants emplois et votre grand mérite dans les heureux succès.....

« Permettez-moi, Monsieur, de vous dire qu'il manquera toujours quelque chose à votre gloire, parce que jamais vous ne serez loué de personne avec tant de connaissance et avec tant de zèle, que M. de Brébeuf en avoit pour tout ce qui vous regarde... »

C'en est assez pour connaître le style du curé de Venoix et son excellent cœur. La dernière citation offre d'ailleurs, au point de vue historique, un véritable intérêt : on y voit en action, dans un récit frappant, cette ardeur guerrière que G. de Brébeuf a signalée quelque part comme un trait distinctif de la jeune noblesse de son époque. Une éducation très-religieuse ne l'avait nullement diminuée chez son élève qui, dans un temps de guerre étrangère et de guerre civile, court du Nord au Midi, en France et hors de France, cherchant partout des périls et des blessures. Enfin, ces détails biographiques, curieux par eux-mêmes, se rattachent facilement à l'objet de notre travail, tant il y a de points de contact entre les Brébeuf et les Bellefonds (1).

(1) On trouvera dans l'appendice, un article sur la famille de Bellefonds, et spécialement sur Madame Laurence, l'éminente Bénédictine que nous avons mentionnée plusieurs fois.

CHAPITRE VI.

LE PÈRE JEAN DE BRÉBEUF, MISSIONNAIRE AU CANADA.

Si nous avions suivi l'ordre chronologique ou considéré seulement l'importance et la dignité de chacun de nos personnages, le P. de Brébeuf aurait obtenu le premier rang, qui lui appartient à tous les titres; mais le but que nous nous sommes proposé en écrivant ces pages, nous obligeait de laisser à l'héroïque missionnaire la place qu'il occupe dans l'Eloge funèbre, c'est-à-dire la troisième. Personne, du reste, ne s'étonnera que nous ayons ajouté sa biographie à celle de ses neveux, comme une glorieuse recommandation pour leur mémoire. N'ont-ils pas mérité, l'un et l'autre, l'honneur d'un tel voisinage et la mention de cette illustre parenté inscrite sur leur monument? Sans atteindre aussi haut que leur oncle, n'ont-ils pas imité, chacun dans leur sphère, sa foi profonde, son zèle et ses vertus? Le plan était donc tracé d'avance : nous ne devions

pas séparer ceux que Jean Cavelier a si heureusement réunis.

« Jean de Brébeuf vint au monde le 14 mars 1593. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance : les uns disent qu'il vit le jour à Bayeux, et les autres, à Condé-sur-Vire. Quoique la dernière opinion paraisse de prime abord plus probable, puisque Condé était la demeure ordinaire de sa famille, nous adoptons néanmoins la première, qui est celle de ses plus récents biographes, MM. Boisard et Lebreton. D'abord, les anciens registres de la paroisse de Saint-Exupère, sur lesquels nous trouvons plusieurs fois le nom de Brébeuf, nous attestent la présence, au moins momentanée, de cette famille dans notre ville épiscopale; ensuite, Beziers, « qui savait puiser à plus d'une source, » et qui écrivait son histoire à une époque assez rapprochée de l'événement, nous affirme qu'il naquit à Bayeux, au faubourg Saint-Jean, dont la paroisse Saint-Exupère faisait partie. Enfin, une tradition locale vient corroborer ces deux premières preuves : c'est que la mère de cet enfant de bénédiction, qui était proche parente des de La Bigne (1), étant venue

(1) Cette ancienne famille du Bocage normand a produit plusieurs hommes distingués : parmi eux Marguerin de La Bigne, théologal de Bayeux et grand doyen du Mans (1546-1597), qui publia le premier, en 8 volumes in-folio, une collection des Pères de l'Eglise. — Voir sur ce savant homme, la notice de D. Piolin, éditée par M. Le Blanc-Hardel.

passer quelque temps à Bayeux, au sein de sa famille, accoucha dans cette ville pendant le séjour qu'elle y fit. S'il en est ainsi, et une foule de documents qui ont passé sous nos yeux nous autorisent à le croire, notre futur martyr serait né à quelques pas de l'église de Saint-Exupère, sur le chemin de Bellefontaine, dans un vieux manoir féodal où résidait alors la famille de La Bigne.» (1).

On sait que Jean de Brébeuf, après avoir achevé de brillantes études, prit l'habit religieux chez les Jésuites de Rouen, qui avaient un collége très-prospère (2). Il fut d'abord appelé au professorat, dont il remplit avec succès, pendant plusieurs années, les laborieuses fonctions. Mais la Providence lui avait réservé une carrière plus difficile et plus illustre; ses supérieurs, pour l'y faire entrer, n'eurent qu'à reconnaître son talent d'orateur et la générosité de son dévouement chrétien. Issu d'une race guerrière, il aspirait, lui aussi, à combattre et à conquérir, mais à combattre par la parole et à conquérir des âmes, même au prix de son sang. Or, la Compagnie qui avait donné à l'Église saint François Xavier et ses émules, voulut fonder une mission au Canada, et

(1) *Semaine religieuse* de Bayeux, 1869, article de M. l'abbé Faucon.

(2) Deux ans après sa fondation, ce collége comptait 1600 élèves; en 1662, il en eut 2000. Le plus illustre de tous a été Pierre Corneille.

l'on choisit le P. de Brébeuf pour en faire partie; il avait alors trente trois ans. Comme on le verra, l'ouvrier était digne de la tâche qui lui fut assignée.

« En 1534 et 1535, Jacques Cartier, de Saint-Malo, fit deux expéditions aux Terres-Neuves de l'Amérique septentrionale ; il découvrit le golfe et le fleuve Saint-Laurent, et une vaste contrée que les Indiens appelaient Canada » (1). Soixante ans plus tard, en 1602, plusieurs négociants de sa ville natale formèrent une compagnie pour créer un établissement dans ce pays fertile en ressources de toute espèce. Parmi les associés se trouvait un marin très-habile, très-courageux et très-honnête, doué du génie de la colonisation : c'était Samuel de Champlain. « Il partit pour l'Amérique et remonta le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Sault Saint-Louis; il étudia le pays avec intelligence et en dressa une carte, qu'à son retour il présenta à Henri IV. Le grand roi comprit l'importance du Canada, lui donna le nom de Nouvelle-France et promit à la compagnie de Saint-Malo toute sa protection. Peu de temps après, Champlain fit du hameau indien de Québec, situé dans une bonne position commerciale et militaire, la capitale du Canada (1608). »

(1) Cette citation et la suivante sont empruntées à un bon livre d'histoire ; *Le Canada sous la domination française*, par L. Dussieux. Un volume in-12, chez Lecoffre.

Champlain n'était pas homme à négliger les intérêts religieux de la nouvelle colonie ; et comme les tribus sauvages y étaient fort nombreuses, il chercha les moyens de contribuer à leur conversion. Selon le témoignage du P. Charlevoix, il avait coutume de dire « que le salut d'une seule âme valoit mieux que la conquête d'un empire. » Quatre Récollets, qui s'embarquèrent avec lui au port de Honfleur en avril 1615, furent les premiers apôtres du Canada ; mais dix ans plus tard, se sentant trop peu nombreux et trop pauvres pour suffire à une si grande entreprise, ils appelèrent les Jésuites à leur aide, et c'est ainsi que le P. Jean de Brébeuf partit, en 1625, avec quatre confrères, pour la Nouvelle-France, sur les vaisseaux que Guillaume de Caen y conduisait. En arrivant à Québec, ils rencontrèrent une vive opposition, surtout de la part des protestants, qui s'y étaient établis en assez grand nombre sous le règne de Henri IV. Toutes les portes leur avaient été fermées, lorsque les Récollets leur offrirent l'hospitalité ; « et pendant deux ans, logés sous le même toit, ils vécurent et travaillèrent ensemble dans la meilleure intelligence » (1).

(1) Nous trouvons ce fait dans le *Cours d'histoire du Canada*, imprimé à Québec en 1861 ; l'auteur, M. l'abbé Ferland, est professeur à l'Université-Laval. Son livre, qui nous a été très-obligeamment communiqué, est une œuvre complète ; il abonde en détails d'un intérêt sérieux et touchant.

Dès cette première époque, on voit le P. de Brébeuf, avec un de ses compagnons, visiter quelques familles sauvages des environs de Québec et commencer l'étude de leur langue.

Cependant, les disciples de saint Ignace, pour ne pas rester à la charge des Récollets, choisissent un terrain destiné à l'établissement de leur résidence; ils abattent les arbres et préparent le défrichement. Non contents d'instruire leurs compatriotes et les sauvages, ils imitent les Bénédictins des premiers siècles, et donnent l'exemple du travail de la terre, auquel personne n'avait jusque-là songé sérieusement, car on avait à peine défriché en tout vingt arpents. L'année suivante, à force de sueurs, ils purent ensemencer leurs petits champs. Jean de Brébeuf, avec sa haute taille, sa vigueur et son énergie, prit sans doute une grande part à ces rudes fatigues qui, du reste, ne furent pas sans fruit. Poursuivant leur entreprise avec persévérance, les PP. Jésuites firent venir de France vingt ouvriers, et agrandirent leur exploitation. Champlain rend justice aux religieux, dans la relation de ses voyages : « Ils n'ont, dit-il, perdu aucun temps, comme gens vigilants et laborieux qui marchent tous d'une même volonté, sans discorde, qui eût fait que dans peu de temps ils eussent eu des terres pour se pouvoir nourrir et passer des commodités de France; et plût à Dieu que, depuis vingt-trois à vingt-quatre ans, les

sociétés (compagnies) eussent été aussi réunies et poussées du même désir que ces bons Pères! il y auroit maintenant plusieurs habitations et ménages au pays » (1).

Nos zélés missionnaires étaient impatients de remonter le fleuve et d'aller à trois cents lieues de Québec, dans le pays des grands lacs, planter la croix chez les sauvages qui l'habitaient. Au moment du départ, une difficulté survint. « Comme le P. de Brébeuf était d'une haute stature, personne ne voulait se charger de lui, chacun le déclarant trop pesant pour un canot. Enfin, un sauvage plus hardi que les autres, ayant consenti à l'embarquer, les trois missionnaires se mirent en route pour le théâtre de leurs travaux apostoliques; ils y parvinrent péniblement, mais sans accidents fâcheux. » L'un deux, qui était Récollet, visita la contrée située entre le pays des Hurons et le lac Erié, et il en fit une description qu'on lit encore avec un vif intérêt : c'est aujourd'hui la province la plus fertile et la plus riche du Haut-Canada.

(1) Le zèle des Pères pour l'agriculture ne se ralentit pas; ils en donnaient le goût à leurs néophytes. La Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec, écrivait de cette ville, le 3 septembre 1640 : « Non contents de se faire baptiser, nos « pauvres sauvages commencent à se rendre sédentaires et à défricher « la terre pour s'établir... Le R. P. Vimont, supérieur, les mène « lui-même au travail, et il travaille à la terre avec eux. »

Mais les premiers efforts dont nous parlons, se trouvèrent interrompus, et l'œuvre de la colonisation française brusquement arrêtée par le contre-coup des événements qui se passaient en Europe.

Jusqu'à la date de 1627, le nombre des habitants avait été fort peu considérable. Cette année même, cinquante personnes seulement, y compris les femmes et les enfants, hivernèrent à Québec, en proie aux plus dures privations. Tout manquait à la colonie naissante, les hommes et le matériel.

Dans ces tristes conjonctures, le cardinal de Richelieu favorisa de tout son pouvoir la création d'une nouvelle compagnie dite des Cent-Associés, qui s'engageaient, en retour de priviléges très-avantageux, à faire passer quatre mille Français catholiques au Canada, dans l'espace de quinze ans. Ils devaient entretenir à leurs frais, pour un temps déterminé, des prêtres en nombre suffisant. La charte de la Compagnie contient un article qui honore le génie et la religion du ministre de Louis XIII; il porte que les sauvages amenés à la connaissance de la foi et qui en feraient profession, seraient « censés et réputés naturels françois. » Rien de plus libéral qu'une telle disposition.

La nouvelle Société débuta par des revers et des pertes considérables. Les premiers navires qu'elle envoyait au Canada, furent capturés par les Anglais, qui soutenaient alors les protestants de La Rochelle

dans leur révolte contre Louis XIII. Secondés par les calvinistes Français, leurs alliés en Amérique comme en Europe, nos ennemis prirent Québec en 1529, malgré la belle défense de Champlain, et s'emparèrent de toute la colonie. Ce fut une épreuve très-pénible pour les religieux, qui se virent arracher à leur apostolat et à leurs espérances. Prisonniers des vainqueurs, conduits sur leurs vaisseaux, ils eurent beaucoup à souffrir de leur intolérance et de leur haine, particulièrement le P. de Brébeuf. On les mena d'abord en Angleterre, et ils débarquèrent à Douvres ; mais grâce au traité de paix qui avait été conclu après la prise de La Rochelle, ils furent délivrés, presque aussitôt et ils purent venir dans leur patrie attendre que le chemin du Canada leur fût rouvert. Dans cet intervalle, Jean de Brébeuf, uniquement occupé de la mission qu'il brûlait de reprendre et de poursuivre, composa un catéchisme en langue huronne, qui fut imprimé.

Cependant, comme les Anglais s'obstinaient à garder notre colonie, Richelieu, pour en obtenir la restitution, arma six bâtiments et contraignit nos rivaux, par une menace de guerre, à nous rendre Québec et l'Acadie. Le 8 mars 1633, Champlain, nommé lieutenant du premier ministre, grand amiral de France, partait de Dieppe avec trois navires, ayant à son bord deux Jésuites, le P. de Brébeuf et le P. Massé. On arriva, le 23 mai, en vue

de Québec, où le père de la Nouvelle-France fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie.

C'est de l'année 1633 et du retour de Champlain (1) que date le premier essor donné à la colonisation et à la conversion des sauvages. Cette double entreprise devint une œuvre tout à la fois nationale et religieuse, à laquelle s'intéressèrent bientôt les familles du royaume les plus illustres par leur patriotisme et leur piété. Selon le vœu et l'expresse volonté de Champlain, d'accord en cela avec les chefs de la compagnie des Cent-Associés, on s'attacha plutôt à bien choisir les colons qu'à les rendre nombreux ; avant tout, on voulait former une population morale, religieuse et propre à inspirer aux infidèles du respect pour la foi que prêchaient les missionnaires (2).

Le P. Charlevoix nous décrit la vie héroïque de ces prédicateurs de l'Évangile : « Depuis quatre heures du matin qu'ils se levoient, lorsqu'ils n'étoient point en course, jusqu'à huit, ils demeuroient ordinairement enfermés : c'étoit le temps de la prière, et le seul qu'ils eussent de libre pour leurs exercices de piété. A huit heures, chacun alloit où son devoir

(1) Ce grand homme, ce fondateur qui, suivant Charlevoix, peut être appelé le *père de la Nouvelle-France*, mourut en 1635. Il n'y avait alors au Canada que deux cents habitants français.

(2) *Cours d'histoire du Canada*, t. Ier, p. 268.

l'appeloit ; les uns visitoient les malades, les autres suivoient dans les campagnes ceux qui travailloient à cultiver la terre ; d'autres se transportoient dans les bourgades voisines qui étoient destituées de pasteurs. »

Ce tableau se rapporte à l'époque où les PP. Jésuites avaient pu établir et fonder des résidences au milieu des tribus sauvages ; mais auparavant et pour se rendre, à travers mille obstacles, sur le théâtre de leurs travaux, que de privations, de fatigues et de dangers ils eurent à subir ! M. l'abbé Ferland nous en donne l'idée dans les lignes qui suivent : « Ils couchaient sur la terre nue, exposés aux intempéries de l'air, après avoir pendant toute la journée marché dans l'eau, dans la boue et dans les marais, ou manié l'aviron comme les sauvages. Et encore, avant de s'endormir, il leur fallait réciter l'office à la clarté de quelques tisons fumants ou de quelques écorces enflammées, distraits fréquemment par le bourdonnement et les piqûres des mouches... »

Dans l'été de 1634, le P. de Brébeuf, accompagné du P. Daniel, partit de Québec avec une troupe de Hurons qui retournaient dans leur pays. L'historien des États-Unis, M. Bancroft, écrivain protestant, dépeint cette expédition avec une éloquence admirable : « Le voyage, par l'Ottawa (1) et ses affluents,

(1) L'Ottawa est un affluent du St-Laurent.

était de trois cents lieues, à travers un pays couvert de forêts effrayantes. Le long du jour, les missionnaires devaient pagayer ou ramer ; le soir, pas d'autre nourriture qu'une maigre ration d'orge indien ; pour couche, la terre et les rochers. Aux rapides, il faut porter le canot sur ses épaules pendant des lieues, à travers les bois les plus fourrés ou les régions les plus sauvages. Les rivières, les lacs, les forêts, les peuplades sauvages n'arrêtent pas cependant ces courageux apôtres. Ils arrivent enfin, les pieds en sang, les vêtements déchirés, au cœur des solitudes huronnes, et c'est là au nord-ouest du lac Toronto, près des bords du lac Iroquois, baie du lac Huron, que s'éleva parmi les Indiens la première et humble maison des Jésuites. C'est là, dans une petite chapelle en bois, placée sous le vocable de saint Joseph, que les vêpres et les matines furent chantées pour la première fois, et le pain de vie consacré dans une messe solennelle, en présence de la masse des Hurons, frappés à la fois d'étonnement et de respect... »

Ce que l'on connaît déjà du P. de Brébeuf fait présumer qu'il ne s'épargna pas dans le cours du voyage. « Il était toujours le premier à se jeter à l'eau pour traîner le canot ; dans les portages (1), il se chargeait ordinairement des plus lourds fardeaux. »

(1) On appelle *portage* un faîte situé entre deux rivières, où il fallait *porter* les canots sur l'épaule.

Lorsque les missionnaires furent parvenus au pays des Hurons, ils reprirent l'œuvre de la conversion des sauvages, ébauchée une première fois et interrompue depuis cinq ans ; mais l'œuvre présentait toujours des difficultés aussi effrayantes que la route elle-même. Indépendamment de la grossièreté et de la férocité des mœurs, c'était « la polygamie d'abord et l'instabilité des mariages, puis la sorcellerie qui faisait corps pour ainsi dire avec tous les actes de la vie civile et religieuse (1). »

Il eût été impossible de triompher de pareils obstacles sans des vertus surhumaines, et c'est ici le lieu de citer un passage du P. Charlevoix, qui explique très-bien le miracle des conversions : « Les sauvages, dit-il, étoient surtout frappés du courage des missionnaires, de leur désintéressement et du mépris qu'ils faisoient de la vie ; et il ne leur paraissoit pas raisonnable de croire que de tels hommes se trompassent sur le fait de la religion. »

Attachons-nous maintenant aux pas de notre héros ; M. l'abbé Ferland nous fournit des détails qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

Beaucoup de Hurons furent heureux de le revoir, et ils l'engagèrent à reprendre le nom d'*Echom*, qu'il avait porté durant son premier séjour, voulant re-

(1) *Histoire de la colonie du Canada*, par M. Faillon, prêtre de St-Sulpice. Montréal, 3 vol. in-4°.

nouer ainsi « la chaîne des anciens souvenirs. » Ils examinaient avec surprise les divers objets apportés de France par les missionnaires ; mais ce qui excitait au plus haut degré leur admiration, c'était l'horloge, ou, selon leur expression, *le capitaine du jour*. « Quand elle sonne, écrivait le P. de Brébeuf, ils disent qu'elle parle ; ils demandent, quand ils nous viennent voir, combien de fois le capitaine du jour a déjà parlé ; ils nous interrogent de son manger. Ils demeurent des heures entières, et quelquefois plusieurs, afin de la pouvoir ouïr parler (1). »

Des hommes aussi ignorants, aussi crédules, pleins d'une aveugle confiance dans leurs jongleurs ou sorciers, devaient prêter l'oreille aux soupçons, même les plus déraisonnables et les plus absurdes. C'est ce qui arriva notamment en 1636 et dans les années suivantes, à une époque où la petite vérole fit de terribles ravages parmi les Hurons. Bien que les PP. Jésuites et leurs compatriotes eussent été atteints des premiers, bien qu'ils se fussent dévoués au soulagement des malheureux qui acceptaient leurs soins, on les accusa d'avoir fait un pacte avec la maladie et de semer des germes de mort au moyen de sortiléges. Cette supposition ridicule fut propagée et soutenue principalement par les jongleurs qui, malgré leurs promesses, n'avaient pas réussi à conjurer le fléau.

(1) *Relation des Jésuites*, 1635, citée par M. l'abbé Ferland.

Bien peu s'en fallut que, dans la fermentation des esprits, les missionnaires et les autres Français ne fussent massacrés. Cependant, trois nations huronnes envoyèrent des députés à une assemblée (1) pour y délibérer sur l'affaire des *robes noires*, et pour entendre la défense du P. de Brébeuf, supérieur de la mission.

Après que les accusateurs et leurs témoins eurent parlé à loisir, l'intrépide religieux renversa tout l'échafaudage de la calomnie par des raisons qui restèrent sans réplique, « mais qui n'empêchèrent pas les chefs de l'engager à produire l'étoffe ensorcelée, apportée pour la ruine du pays....

« Au sortir du conseil, comme le Père s'avançait au milieu de la foule, il vit tomber à ses pieds, frappé d'un coup de hache, un des plus furieux ennemis de la foi. Croyant que le meurtrier s'était trompé dans les ténèbres, il lui demanda avec assurance : « Est-ce à moi que tu destinais ce coup? — Non, répondit le sauvage, tu peux passer ; celui-ci était sorcier; toi, tu ne l'es pas. »

« Les missionnaires eurent encore à comparaître dans plusieurs conseils pour se disculper, et un temps survint, où le danger de mort semblait si

(1) Les Hurons et les Iroquois, leurs voisins, n'étaient point nomades ; ils avaient une sorte de police et de gouvernement. Voir le *Génie du christianisme*, liv. IV, ch. VIII.

proche, qu'avant de se rendre à l'assemblée, le P. de Brébeuf dressa une espèce de testament, signé de lui-même et de ses confrères. Il le remit à quelques sauvages fidèles, qui, en cas de malheur, le devaient porter à Québec. Pour témoigner qu'il était prêt à tout et ne craignait point la mort, il célébra son *atsataion*, ou festin d'adieu, auquel il invita ses amis hurons. La cabane se trouva pleine de gens, qui exprimaient leur tristesse par un morne silence. »

L'orage, longtemps suspendu sur la tête des missionnaires, n'éclata point. « A la suite d'une neuvaine faite en l'honneur de S. Joseph (1), les clameurs cessèrent, et une paix incompréhensible succéda aux injures et aux menaces. »

Les dix années qui suivirent furent des années fructueuses, et elles l'auraient été davantage sans l'implacable hostilité des Iroquois, nation féroce, ennemie de l'Evangile et des Français, acharnée à la ruine des Hurons, ses voisins. « Malgré ces difficultés, dit un historien du Canada, les Pères Jésuites eurent la consolation de voir s'élever, au milieu de cette barbarie, sept petites Eglises....

(1) La colonie avait été placée, dès son origine, sous le patronage de ce saint patriarche.

M. l'abbé Ferland, à qui nous devons les curieux détails de tout l'épisode, s'est servi des *relations* publiées par les PP. Jésuites en 1637 et 1638.

« Dans chacune de ces missions, continue M. l'abbé Faillon, on avait construit des chapelles où l'on invitait les chrétiens à se rendre, au son de la cloche, tant pour la sainte messe, au lever du soleil, que pour les prières, le soir. La plupart se confessaient toutes les semaines, et plusieurs s'approchaient de la Sainte-Table, après s'y être disposés deux ou trois jours auparavant (1). En 1646, quinze Pères Jésuites étaient préposés à la conduite de ces missions... »

Placé à leur tête, Jean de Brébeuf mérita, par l'énergie de son dévouement et le succès de sa prédication, le titre d'apôtre des Hurons que l'histoire lui a donné (2); il fut toujours le premier et le dernier à la peine. Mais ce qui assure principalement à sa mémoire un respect éternel, disons mieux, un culte de vénération, c'est l'héroïsme de sa mort, c'est l'invincible constance qu'il montra au milieu des plus affreux tourments.

(1) Témoin des miracles de transformation opérés chez les sauvages convertis, l'éloquente supérieure des Ursulines écrivait de Québec, en 1640 : « Il semble que la ferveur de la primitive Église soit passée « dans la Nouvelle-France et qu'elle embrase les cœurs de nos bons « néophytes. »

(2) On porte à sept ou huit mille le nombre des Hurons devenus chrétiens au moment de sa mort. Il eut aussi la gloire de convertir un Iroquois prisonnier, qui fut le premier de sa nation à recevoir le baptême.

Avant de mettre sous les yeux du lecteur l'admirable récit du P. Charlevoix, nous allons reproduire le portrait du grand missionnaire, tracé à Québec par M. l'abbé Ferland, portrait d'une ressemblance d'autant plus frappante, que le héros en a fourni les meilleurs et les principaux traits, par les aveux échappés à sa plume dans le secret, en face de Dieu. Recueillons-nous pour mieux entendre ce véridique écho de la terre lointaine qui a bu les sueurs et le sang de notre généreux compatriote :

« On admirait dans le P. de Brébeuf un jugement supérieur, une prudence consommée, une douceur inaltérable et un courage que rien ne pouvait ébranler. Mais sa profonde humilité lui cachait les belles qualités que les Français et les Hurons admiraient en lui. « J'ai reconnu, disait-il dans un mémoire « écrit pour lui-même, que je ne possède aucun « talent. Je me sens cependant porté à obéir, et je « crois être propre à garder la porte, à balayer les « chambres et à faire la cuisine. Je me conduirai « toujours comme un mendiant admis par charité « dans la Compagnie (1). » Sa douceur était à l'épreuve des plus rudes attaques; dans les travaux et les fatigues des missions, dans ses rapports avec les barbares les plus grossiers, au milieu des souffrances

(1) *Relation* de 1649.

et des persécutions, jamais on ne remarqua en lui l'apparence même de la mauvaise humeur...

« Appréciateurs des avantages physiques, les sauvages ne pouvaient se lasser d'admirer sa haute taille et sa grande force. Lui-même, avec une touchante bonhomie, rattachait à son nom ses qualités corporelles en disant : « Pour moi, je ne suis qu'un bœuf, « bon seulement à tracer un sillon. » Le sillon qu'il traça en effet dans le champ du Père de famille fut si profond et si bien arrosé de ses sueurs, qu'il a produit une riche moisson pour le ciel. »

Personne ne s'étonnera qu'on ait attribué des prodiges à un homme d'une si haute vertu. Suivant le témoignage de Charlevoix, chez les Hurons, « pendant une sécheresse qui menaçoit le pays d'une famine universelle, le P. de Brébeuf s'adressa au ciel, et sa prière fut suivie d'une pluie abondante ; il fit la même chose en une autre occasion et avec le même succès. »

Le martyre était l'objet de tous ses souhaits, comme le prouvent quelques lignes de lui empreintes d'une candeur sublime, qui furent trouvées après sa mort parmi ses résolutions écrites : « Je vous « promets, ô mon Dieu, disait-il, que si jamais dans « votre miséricorde, vous m'offrez la grâce du « martyre, je tâcherai de ne m'en rendre pas indi- « gne; de sorte qu'à l'avenir je ne me regarderai « point comme libre d'éviter l'occasion de mourir « quand elle se présentera. »

« Tous les jours de son apostolat, continue M. l'abbé Ferland, il s'y était assidument préparé, en s'accoutumant à se vaincre lui-même : c'est ce qu'après sa mort témoignèrent ses confrères et ce qui est confirmé par les maximes qu'il avait tracées pour régler sa conduite. « Je me laisserai broyer, plutôt que « d'enfreindre volontairement une seule règle. Jamais « je ne dirai : c'est assez, quand il s'agira de tra- « vailler ou de souffrir pour Dieu » (1).

Le moment vint démontrer que cette promesse, si extraordinaire qu'elle fût, n'était pas vaine.

Au commencement de l'année 1649, les Iroquois, munis d'armes à feu que leur avaient procurées les Hollandais, résolurent de détruire l'une après l'autre les bourgades des Hurons. Ils surprirent d'abord celle de Saint-Ignace, et en massacrèrent presque tous les habitants. Le bourg de Saint-Louis eut ensuite le même sort, après un violent combat.

(1) *Relation* de 1649, citée par M. l'abbé Ferland. La Mère Marie de l'Incarnation écrivait de Québec, le 22 octobre 1649 : « Le présent le plus précieux en tout, est l'esprit du Verbe incarné, quand il le donne d'une façon sublime, comme il l'a donné à nos saints martyrs, les RR. PP. de Brébeuf, Daniel, Jogues et Lallemant, qui ont fait paroître par leur généreux courage, combien leur cœur étoit rempli de cet esprit et de l'amour de la croix de leur bon Maître. C'est cet esprit qui fait courir par mer et par terre les ouvriers de l'Evangile, et qui les fait des martyrs vivants avant que le fer et le feu les consument. Les travaux inconcevables qu'il leur faut endurer sont des miracles plus grands que de ressusciter les morts. »

Là demeuraient les PP. de Brébeuf et Lallemant, exerçant leur zèle apostolique autour d'eux, dans toute la contrée. Ils auraient pu fuir et se sauver avec un grand nombre de Hurons, païens ou baptisés, qui n'osèrent attendre l'ennemi de pied ferme; mais ils ne voulurent pas abandonner ceux de leurs chrétiens qui étaient déterminés à la résistance. « Au milieu des horreurs de la mêlée, pendant que les décharges de la mousqueterie, les cris des guerriers, les gémissements des blessés formaient autour d'eux une épouvantable confusion de bruits, qui déchiraient les oreilles et attristaient le cœur, les deux missionnaires se tenaient auprès de la brèche, l'un occupé à baptiser les catéchumènes, et l'autre donnant l'absolution à ceux qui étaient déjà chrétiens. Ils furent bientôt saisis eux-mêmes et envoyés avec les autres prisonniers au bourg de Saint-Ignace » (1). Les Iroquois allaient donc assouvir leur infernale barbarie et faire ressortir d'autant mieux le courage surnaturel des victimes.

L'historien de la Nouvelle-France, Charlevoix, a raconté ce drame terrible, d'une manière si élevée et si émouvante, que l'on croit, en le lisant, y assister. Au début, pénétré de la religieuse grandeur de son sujet, il hausse le ton sans effort et s'exprime avec la magnificence d'un véritable orateur.

(1) *Cours d'histoire du Canada*, t. Ier, p. 374.

« Le P. de Brébeuf, que vingt années de travaux les plus capables de faire mourir tous les sentiments naturels, un caractère d'esprit d'une fermeté à l'épreuve de tout, une vertu nourrie dans la vue toujours prochaine d'une mort cruelle, et portée jusqu'à en faire l'objet de ses vœux les plus ardents; prévenu d'ailleurs par plus d'un avertissement céleste que ses vœux seroient exaucés (1), se rioit également et des menaces et des tortures mêmes; mais la vue de ses chers néophytes cruellement traités à ses yeux, répandoit une grande amertume sur la joie qu'il ressentoit de voir ses espérances accomplies. Son compagnon, qui ne faisoit que d'entrer dans la carrière apostolique, où il avoit apporté plus de courage que force, et qui étoit d'une complexion sensible et délicate, fut surtout pour lui, jusqu'au dernier soupir, un grand sujet de douleur et d'inquiétude (2).

(1) « Notre Seigneur lui ayant révélé le temps de son martyre trois jours avant qu'il arrivât, il alla tout joyeux trouver les autres Pères... » La Mère Marie de l'Incarnation, lettre du 22 octobre 1649.

(2) Le P. Lallemant, compagnon du P. de Brébeuf, avait trente-neuf ans; il n'était chez les Hurons que depuis six mois. Né à Paris d'une famille de robe distinguée, il avait professé les sciences assez longtemps avant d'être envoyé, sur sa demande, au Canada.

La Mère Marie de l'Incarnation commence son récit du martyre des deux missionnaires par un beau détail : « On les mena au lieu de leur supplice, où ils ne furent pas plus tôt arrivés, qu'ils se proster-

« Les Iroquois connurent bien d'abord qu'ils avoient affaire à un homme auquel ils n'auroient pas le plaisir de voir échapper la moindre foiblesse ; et comme s'ils eussent appréhendé qu'il ne communiquât aux autres son intrépidité, ils le séparèrent, après quelque temps, de la troupe des prisonniers, le firent monter seul sur un échafaud, ou plutôt sur un bûcher, et s'acharnèrent de telle sorte sur lui, qu'ils paroissoient hors d'eux-mêmes de rage et de désespoir.

« Tout cela n'empêchoit point le serviteur de Dieu de parler d'une voix forte, tantôt aux Hurons, qui ne le voyoient plus, mais qui pouvoient encore l'entendre ; tantôt à ses bourreaux, qu'il exhortoit à craindre la colère du ciel, s'ils continuoient à persécuter les adorateurs du vrai Dieu. Cette liberté étonna les barbares, et ils en furent choqués. Ils voulurent lui imposer silence, et, n'en pouvant venir à bout, ils lui coupèrent la lèvre inférieure et l'extrémité du nez, lui appliquèrent par tout le corps des torches enflammées, lui brûlèrent les gencives, et enfin lui enfoncèrent dans le gosier un fer rougi dans le feu.

« L'invincible missionnaire, se voyant par ce dernier coup la parole interdite, parut avec un visage

nèrent à terre, la baisant avec une dévotion sensible, et rendant grâces à Notre Seigneur de l'honneur qu'il leur faisoit de les rendre dignes de souffrir pour son amour. »

assuré et un regard si ferme, qu'il sembloit donner encore la loi à ses ennemis. Un moment après, on lui amena son compagnon dans un équipage bien capable de toucher un cœur comme le sien, aussi tendre et aussi compatissant sur les maux d'autrui qu'il étoit insensible aux siens propres. On avoit mis d'abord le jeune religieux tout nu, et après l'avoir tourmenté quelque temps, on l'avoit enveloppé, depuis les pieds jusqu'à la tête, d'écorces de sapin, et l'on se préparoit à y mettre le feu.

« Dès qu'il aperçut le P. de Brébeuf dans l'affreux état où on l'avoit mis, il frémit d'abord, ensuite lui dit ces paroles de l'Apôtre : « Nous avons été donnés « en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Le Père lui répondit par une douce inclinaison de tête, et dans ce moment le P. Lallemant, se trouvant libre, courut se jeter à ses pieds, baisa respectueusement ses plaies et le conjura de redoubler auprès du Seigneur ses prières pour lui obtenir la patience et la foi, qu'il voyoit, ajouta-t-il avec beaucoup de confusion, sur le point de lui échapper à tout moment. On le reprit aussitôt, et l'on mit le feu aux écorces dont il étoit couvert.

« Ses bourreaux s'arrêtèrent quelque temps pour goûter le plaisir de le voir brûler lentement et d'entendre ses soupirs et ses gémissements. Ils le laissèrent ensuite quelque temps pour faire rougir des haches de fer, dont ils firent un collier, qu'ils mirent au cou

du P. de Brébeuf (1) ; mais ce nouveau supplice n'ébranla pas plus le saint martyr que n'avoient fait les autres, et, comme les barbares cherchoient quelque nouveau tourment pour tâcher de vaincre un courage qui les irritoit, un Huron apostat se mit à crier qu'il falloit jeter aux deux missionnaires de l'eau bouillante sur la tête, en punition de ce qu'ils en avoient jeté tant de froide sur celle des autres, et causé par là tous les malheurs de sa nation. L'avis fut trouvé bon ; on fit bouillir de l'eau, et on la répandit lentement sur la tête des deux confesseurs de Jésus-Christ.....

« Enfin les deux corps n'étant plus qu'une plaie, ce spectacle, bien loin de faire horreur aux Iroquois, les mit de bonne humeur ; ils se disoient le uns aux autres que la chair des François devait être bonne, et ils en coupèrent sur l'un et sur l'autre de grands lambeaux, qu'ils mangèrent. Puis, ajoutant la raillerie à la cruauté, ils dirent au P. de Brébeuf : « Tu nous assurois tout à l'heure que plus on souffre « sur la terre, plus on est heureux dans le ciel ; c'est « par amitié pour toi que nous nous étudions à « augmenter tes souffrances, et tu nous en auras « obligation » (2).

(1) Une estampe du temps représente le P. de Brébeuf au moment de son supplice, portant ce collier de haches rougies au feu.

(2) M. l'abbé Ferland met ces paroles dérisoires dans la bouche de Hurons apostats, ce qui est plus vraisemblable. — L'empereur Julien,

« Quelques moments après, ils lui enlevèrent toute la peau de la tête, et, comme il respiroit encore, un chef lui ouvrit le côté, d'où, le sang sortant en abondance, tous les barbares accoururent pour en boire...

« Le P. de Brébeuf étoit du diocèse de Bayeux et oncle du traducteur de la *Pharsale*.....

« Sa vie fut un héroïsme continuel, et sa mort fut l'étonnement de ses bourreaux mêmes. »

M. l'abbé Ferland, en racontant les scènes principales du martyre, ne fait guère qu'abréger le récit du P. Charlevoix. Il ajoute néanmoins que les tourments de notre magnanime compatriote durèrent environ trois heures ; qu'il mourut le jour même où il fut pris, le 16 mars 1649, vers quatre heures du soir. Il était âgé de cinquante-six ans et deux jours. Après sa mort, les Iroquois lui arrachèrent le cœur et le partagèrent entre eux pour le manger, espérant obtenir ainsi quelque chose du courage de leur victime.

Quant au P. Lallemant, il fut torturé sans relâche jusqu'au lendemain. Un Iroquois, fatigué de le voir languir si longtemps, l'acheva d'un coup de hache, à neuf heures du matin ; sa passion avait duré dix-sept heures.

Le mot célèbre de Tertullien: *Sanguis martyrum, semen christianorum,* se vérifia une fois de plus.

déserteur de la foi de son baptême, raillait pareillement les chrétiens victimes de la persécution, que lui-même tolérait ou suscitait.

La Mère Marie de l'Incarnation rapporte que deux mille sept cents personnes se convertirent après la mort des deux confesseurs de la foi.

L'auteur du *Cours d'histoire du Canada*, écrivant à Québec, nous apprend un dernier détail, que lui seul pouvait connaître : « Les corps des missionnaires, dit-il, mutilés et à demi brûlés, furent recueillis avec respect après le départ des Iroquois, et ensevelis le dimanche suivant, vingt-unième jour de mars. Le crâne du P. de Brébeuf fut apporté à Québec, et placé dans le socle d'un buste d'argent, que la famille du vénérable missionnaire envoya pour cette fin au Canada. Conservée jusqu'à la fin du siècle dernier au collége des Jésuites de Québec, cette précieuse relique fut transportée chez les Dames hospitalières après la mort du P. Casot, dernier membre de la Compagnie au Canada ; elle y est regardée comme un témoignage du dévouement des premiers missionnaires et une page glorieuse de l'histoire de la Nouvelle-France. »

Le savant écrivain (1) résume et fortifie son éloge

(1) Comme nous l'avons déjà dit, M. l'abbé Ferland est professeur d'histoire à l'Université-Laval, qui a tiré son nom du premier évêque de Québec. Avant de passer en Amérique, Mgr de Laval demeura quatre ans à l'Ermitage de Caen, sous la direction spirituelle de M. de Bernières-Louvigny. Il eut pour vicaire général l'abbé de Bernières-Gavrus, neveu du saint personnage qui l'avait formé à la vie ascétique (Voir l'*Essai historique* de M. l'abbé Laurent).

de notre héros en disant : « Dans toute l'histoire du Canada, on ne rencontre pas de plus grande figure que celle du P. de Brébeuf. »

A ce chapitre il faut une conclusion que réclament également la foi et le patriotisme.

Parmi les pays d'outre-mer que la France a colonisés, aucun ne lui fait plus d'honneur et ne lui est demeuré plus fidèle que le Canada, tout détaché qu'il est de la mère-patrie depuis un siècle et plus (1). Aucun ne fait plus d'honneur à l'Eglise, qui lui envoya des missionnaires tels que le P. de Brébeuf. Non-seulement le Canada conserve notre langue, nos lois, nos coutumes, nos traditions, notre croyance ; mais encore, au point de vue de la pureté des mœurs, de l'esprit de famille, du respect de l'ordre public et de la hiérarchie sociale, de la concorde et de l'harmonie, il mérite l'éloge que lui a donné un célèbre économiste, M. Le Play, en le nommant une des nations modèles de notre siècle. Au mois de janvier dernier, un missionnaire d'Afrique, envoyé par ses supérieurs sur les bords du Saint-Laurent, écrivait de Montréal : « Cette nation est peut-être « la plus catholique de la terre... Sur mille personnes, « il n'y en a peut-être pas deux qui ne sanctifient

(1) La France perdit le Canada en 1763, à la suite des revers de la guerre de Sept-Ans ; il appartient depuis lors aux Anglais.

« le dimanche..... Il n'est pas rare de compter « douze ou quinze enfants dans la même famille. »

Du reste, la colonisation fut une entreprise essentiellement chrétienne. Les fondateurs avaient pour but principal de leurs travaux « l'augmentation du saint nom de Dieu et de notre mère la sainte Eglise (1). » Nous avons eu l'occasion de dire quels étaient les sentiments de Champlain, le père de la Nouvelle-France. Charlevoix, rappelant comment se forma d'abord cette même colonie, s'exprime ainsi : « La source de presque toutes les familles qui y subsistent aujourd'hui est pure, et n'a aucune de ces taches que l'opulence a bien de la peine à effacer; c'est que ses premiers habitants étoient, ou des ouvriers qui y ont toujours été occupés à des travaux utiles, ou des personnes de bonne famille qui s'y transportèrent dans la seule vue d'y vivre plus tranquillement et d'y conserver plus sûrement leur religion qu'on ne pouvoit faire alors dans plusieurs provinces du royaume, où les religionnaires étoient fort puissants. Je crains d'autant moins d'être contredit sur cet article, que j'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers colons, presque centenaires, de leurs enfants et d'un assez bon nombre de leurs petits-fils; tous gens plus respectables encore par leur probité, leur candeur et la piété solide dont ils

(1) Extrait de la commission de Jacques Cartier.

faisoient profession, que par leurs cheveux blancs et le souvenir des services qu'ils avoient rendus à la colonie. »

Ne l'oublions pas, ces premiers colons, dont parle Charlevoix, furent principalement de la race vigoureuse des laboureurs de la Normandie et du Perche normand, imbus des meilleures traditions de la vieille France.

Dans la dernière séance publique de la Société des Antiquaires, un membre de la Compagnie, M. Tessier, professeur d'histoire, lut un piquant travail intitulé : *Les Normands au Canada*, qui a paru depuis. On y voit que, si Champlain était né en Saintonge, il s'embarqua néanmoins au port de Honfleur, en 1608, pour aller fonder Québec, et qu'il fut conduit par Guillaume, de Caen ; en outre, que ses compagnons étaient tous ou presque tous Normands. Aussi, à l'origine, la colonie releva, pour ses intérêts religieux, de l'archevêché de Rouen, et pour la justice, du Parlement de Normandie. Cela devait être, puisque les premiers émigrants qui s'établirent avec leurs familles dans la vallée du St-Laurent, étaient partis de notre province. Les listes publiées par M. l'abbé Ferland, à la fin de son premier volume (1),

(1) M. l'abbé Ferland mentionne, à la date de 1635, deux prêtres séculiers de Basse-Normandie, établis à Québec : l'un, Gilles Nicollet, né à Cherbourg, était venu rejoindre son frère Jean, voyageur célèbre ;

ne laissent aucun doute à cet égard. La population qui vint ensuite, de diverses provinces, reçut de ces fondateurs, nos compatriotes, une empreinte qu'elle a depuis conservée. Voilà pourquoi, suivant l'affirmation motivée de M. Tessier, l'influence normande ayant prévalu chez les Français du Canada, on la retrouve partout, dans le langage et l'accent, comme dans le caractère et les mœurs.

En 1649, date de la mort du P. de Brébeuf, le nombre des habitants devait être bien peu considérable; car, douze ans plus tard, lorsque la compagnie des Cent-Associés fut obligée de se dissoudre, il ne s'élevait encore qu'à deux mille ou deux mille cinq cents. L'augmentation devint plus sensible à partir du jour où le gouvernement du roi reprit possession de la Nouvelle-France. On y comptait, en 1688, onze mille deux cent quarante-neuf colons. Aujourd'hui, la population d'origine française dépasse un million d'habitants. Québec est une ville de soixante mille âmes; Montréal en a cent vingt mille.

Un élément important de la colonie, ce sont les sauvages convertis; car l'œuvre de l'apostolat s'est continuée dans les tribus, sans interruption, depuis plus de deux siècles, avec de magnifiques succès. Cette œuvre, à son origine, excita dans les cœurs

l'autre, M. Le Sueur de Saint-Sauveur, avait été curé de Thury-Harcourt, diocèse de Bayeux.

chrétiens, — ils étaient nombreux alors en France, — un pieux enthousiasme et comme une soif contagieuse de dévouement que ressentirent toutes les classes de la société. On vit une sainte émulation se produire au sein des communautés religieuses. C'est ainsi que quatre Sulpiciens, envoyés par le vénérable M. Olier, fondateur de la congrégation, s'établirent à Montréal, en 1656.

Mais au milieu de tant de sacrifices volontaires, le spectacle le plus touchant nous est offert par de nobles dames ou de timides religieuses, qui s'exilent de leur patrie et affrontent les dangers et les fatigues d'une longue navigation, pour s'associer à l'apostolat des Pères Jésuites, en soignant les malades dans un Hôtel-Dieu, ou en instruisant de pauvres petites sauvages. Pendant que le P. de Brébeuf prêchait l'Évangile aux Hurons, en 1639, une jeune et riche veuve d'Alençon, Mme de La Peltrie, conseillée par notre pieux compatriote, M. de Bernières-Louvigny, entreprit de conduire à Québec une petite colonie d'Ursulines et d'y fonder une maison pour elles, à ses frais. Avant de quitter la France, elle fut reçue avec ses compagnes par la reine Anne d'Autriche, qui les félicita de leur zèle et leur promit sa protection.

L'historien protestant des États-Unis, M. Bancroft, décrit ainsi leur arrivée : « En touchant au rivage, ces jeunes héroïnes s'arrêtèrent pour baiser la terre qu'elles adoptaient pour patrie, et qu'elles étaient

prêtes, au besoin, à teindre de leur sang. Le gouverneur, avec sa petite garnison, les reçut au bord de l'eau. Des Hurons et des Algonquins, mêlant leurs acclamations à celles de la colonie, remplissaient l'air de cris de joie, et le groupe bigarré accompagna les nouvelles venues jusqu'à l'église, où, au milieu d'actions de grâces universelles, le *Te Deum* fut chanté. Est-il surprenant que les naturels fussent touchés d'un dévouement que leur pauvreté et leur misère sordide ne pouvaient effrayer? »

La première supérieure des Ursulines de Québec, personne aussi remarquable par sa haute piété que par son génie, mérita, suivant Bossuet, d'être appelée la Thérèse de son siècle et du Nouveau-Monde. A l'âge de cinquante ans, après avoir appris déjà la langue des Iroquois et celle d'une autre peuplade, la Mère Marie de l'Incarnation se mit à étudier l'idiome des Hurons, afin de pouvoir instruire quelques sauvages de cette nation, réfugiés près du couvent de Québec. « Il faut tout entreprendre, dit-elle, pour le service de Dieu et le salut du prochain » (1).

Ajoutons encore que le P. de Brébeuf et ses com-

(1) M. l'abbé Laurent a raconté d'une manière très-intéressante, dans sa *Vie de M. de Bernières-Louvigny*, la fondation de Mme de La Peltrie. — Le couvent de Québec subsiste toujours, et dans un état très-prospère; son pensionnat est très-nombreux.

pagnons, puis, après eux, leurs imitateurs, en prenant les devants au sein des forêts et de la barbarie, préparèrent et facilitèrent à notre pays la conquête d'un vaste territoire, qu'une mauvaise politique lui a fait perdre (1). Certes, si le succès eût dépendu de leurs patriotiques efforts, le Canada nous appartiendrait encore aujourd'hui. Il faut lire dans le *Génie du Christianisme*, au chapitre déjà indiqué, le récit des importants services rendus à la colonie par les missionnaires, souvent même au péril de leurs jours. Chateaubriand, qui avait visité la Nouvelle-France, écrit avec l'autorité de son esprit supérieur et de ses impressions personnelles; son témoignage est confirmé par tous les historiens (2).

D'ailleurs, en se convertissant à la voix de nos

(1) L'honneur militaire resta sauf. Blessé mortellement le 13 septembre 1759, en défendant la capitale de la colonie contre des forces d'une supériorité écrasante, Montcalm finit comme il avait vécu, en héros chrétien. « Au moins, disait-il, je ne verrai pas les Anglais « dans Québec. » L'église des Ursulines de cette ville garde son corps. — Le R. P. Sommervogel a écrit sa vie.

(2) « Les Jésuites ont donné sans coup férir à leur pays un des « plus beaux domaines d'outre-mer que jamais nation ait eus, mais « que la France n'a pas su conserver. » *Revue des Deux-Mondes*, du 1er juin 1875 ; article de M. L. Simonin, p. 553. — L'auteur, peu suspect de partialité pour les missionnaires, résume ensuite l'histoire des explorations et des découvertes faites par eux depuis le Canada jusqu'à la Louisiane, depuis les grands lacs jusqu'à l'embouchure du Mississipi.

apôtres, les sauvages devenaient Français de cœur et combattaient avec nous dans les guerres si fréquentes que la colonie eut à soutenir contre les Anglais. En 1755, ils vainquirent le général ennemi à la Belle-Rivière. Quand ils partaient pour une expédition, les missionnaires attachés à leurs paroisses partaient avec eux, et les suivaient au feu, pour les encourager et leur donner, au besoin, les suprêmes consolations.

Il est temps d'arriver à l'époque actuelle et de montrer le fruit de ces travaux apostoliques, qui ont été poursuivis sans relâche jusqu'à nos jours.

M. Lefaivre, consul de France à Riga, après avoir accompli un voyage d'étude sur les bords du Saint-Laurent, consignait naguère ses observations dans une brochure pleine de faits instructifs. Voici ce qu'il dit des continuateurs du P. de Brébeuf, et des indigènes qui vivent sous leur direction :

« Les missionnaires canadiens forment, comme autrefois, toute une armée de pionniers intrépides dont les opérations et la stratégie savante embrassent tout le nouveau continent. Excellents géographes, ils ont des cartes des forêts les plus impénétrables, connaissent le cours exact des rivières, leurs sinuosités, la distribution des montagnes. Ils sont chez eux dans les endroits les plus écartés, dans les plus affreuses solitudes...

« Les Pères canadiens seuls ont pu gagner le cœur des sauvages, de ces populations exaspérées par la politique inhumaine des Anglo-Saxons. Eux seuls leur ont montré l'Europe sous une figure paternelle, et, grâce à leur dévouement admirable, le nom français est encore, à l'heure actuelle, chéri et vénéré par toutes ces tribus. Aussi, quel contraste! Dans toute l'étendue des États-Unis, les Peaux-Rouges sont traqués et parqués comme des animaux malfaisants; ils vivent dans la paresse ou le brigandage, se sentant voués à l'extermination, s'attribuant le droit de pillage et d'assassinat sur les blancs, à titre de représailles. Au Canada, les Indiens oublient leur barbarie originelle et s'associent aux travaux, aux intérêts de la société. Près de Québec, on trouve quatre villages iroquois, occupés par une population douce et laborieuse, parlant le français, et supérieure à bien des districts d'Europe par les mœurs, l'industrie et l'éducation. Quelques-uns de ces Indiens ont embrassé le sacerdoce et l'exercent avec honneur dans les provinces canadiennes ou dans les missions. Enfin, à l'ouest, entre la baie d'Hudson et les Montagnes-Rocheuses, se développe toute une nouvelle race, celle des Métis ou Bois-Brûlés, produit de l'union des Franco-Canadiens et des indigènes, race jeune, vigoureuse et pleine d'avenir. Tous ces résultats grandioses sont l'œuvre des missionnaires canadiens. — Quels capitaines pourront ja-

mais invoquer devant l'histoire, de pareilles conquêtes » (1)?

Ce tableau, tracé de main de maître, n'a besoin d'aucun commentaire; il fait assez voir que le dévouement du P. de Brébeuf et de ses compagnons, comme une semence féconde, a produit une foule de dévouements semblables, sans cesse renouvelés depuis deux siècles, et que, sous l'action toute-puissante de l'Église (2), a grandi cette société canadienne, si forte et si unie, malgré les éléments divers qui la composent. Le prodigieux accroissement de l'édifice et sa solide beauté suffisent à l'éloge des ouvriers qui l'ont construit, mais principalement de ceux qui, pour fonder l'œuvre, se sont prodigués sans réserve et n'ont pas même épargné leur sang.

Les cinquante premières années de l'Église du Canada (1620-1670) mériteraient un livre spécial, dont l'auteur trouverait presque tous les matériaux dans les savants ouvrages de M. Ferland et de

(1) *Le Canada français*, par M. Lefaivre, chez Bernard, éditeur, rue Satory, 9, à Versailles. C'est une brochure de 60 pages.

(2) L'Église du Canada est tout-à-fait indépendante du pouvoir civil. Les évêchés ont de grands biens qu'ils administrent sans contrôle. L'influence du clergé sur les populations est immense; elle a été acquise et elle se maintient par la sagesse, la dignité de la conduite, l'abnégation et la pratique exemplaire de toutes les vertus chrétiennes (M. Lefaivre, *Le Canada français*).

M. Faillon, auxquels il faudrait joindre les beaux récits de Charlevoix et les lettres précieuses à tous les titres, de la Mère Marie de l'Incarnation. Une histoire si riche en grands exemples et en vertus sublimes, exciterait puissamment le zèle chrétien en faveur des œuvres de Mgr Lavigerie, et de l'apostolat entrepris par le vaillant archevêque dans cette Afrique devenue, depuis 1830, une nouvelle France. C'est à nous de rallumer sur ce rivage illustre, le flambeau de la foi qui l'éclaira jadis de magnifiques rayons. Autrement, le contraste du Canada prospère et de l'Algérie misérable, livrée à la barbarie musulmane, malgré tant de sacrifices d'hommes et d'argent, tournerait à notre humiliation en accusant notre décadence religieuse et nationale. Que la France n'oublie pas cette belle parole du général Lamoricière: « Dieu, qui nous destine à civiliser l'Afrique, nous a donné la victoire ».

CHAPITRE VII.

ÉLOGE FUNÈBRE DES BRÉBEUF PAR JEAN CAVELIER.

M. l'abbé de La Rue termine ainsi une notice, que l'on trouve à la fin du premier volume de ses *Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement*, publiés en 1820. « C'est dans l'église de St-Gerbold de Venoix (1) que reposait le poëte Brébeuf, ainsi que son frère Dom Nicolas de Brébeuf, prieur-curé de cette paroisse. Malheureusement, l'église a été abattue pendant la Révolution, les tombeaux ont disparu ; mais la *Pharsale* reste, ainsi que le *Brebovio-rum elogium*, composé en style lapidaire, par notre imprimeur (2), Jean Cavelier, et consacré à la mémoire des deux frères dont nous parlons, et d'un troisième frère (3), Jean de Brébeuf, jésuite, mar-

(1) Saint Gerbold fut évêque de Bayeux dans le VIIe siècle ; il mourut en 695.

(2) L'auteur parle ici en qualité de membre de l'ancienne Université de Caen, dont Cavelier fut l'imprimeur.

(3) C'est une erreur : Jean de Brébeuf, comme nous l'avons dit plusieurs fois, était l'oncle du poëte et du prieur de Venoix.

tyrisé pendant sa mission chez les Iroquois et les Hurons. »

Trois Cavelier, l'aïeul, le fils et le petit-fils, ont été imprimeurs à Caen, et ont fourni, chacun, une longue et honorable carrière. Le *Manuel du Bibliographe normand* donne sur ces trois personnages, les détails qui suivent :

Le premier en date, Adam Cavalier, exerça son art de 1607 à 1656. On voit encore à Caen, rue de la Préfecture, aujourd'hui rue de Caumont, la maison qu'il habitait (1), et l'on remarque sur la façade, dans un médaillon en bas-relief, un cavalier armé de toutes pièces, avec la légende tirée du psaume XLIII : IN NOMINE TVO SPERNEMVS INSVRGENTES IN NOBIS. Sous le médaillon est gravée la date de 1628. Cette image du cavalier — par allusion au nom même de l'imprimeur — figure, ainsi que la légende, sur les livres sortis de ses presses et sur ceux qui ont été mis au jour par Jean Cavelier, son fils.

Celui-ci, né à Caen le 28 octobre 1624, y mourut le 1er juillet 1701. Il adopta pour marque et devise les emblèmes qu'avait déjà choisis son père. Libraire et imprimeur du Roi et de l'Université, échevin de la ville de Caen, J. Cavelier se rendit utile aux

(1) La maison des Cavelier, très-reconnaissable par son pignon sur rue, est située en face des bâtiments de l'ancien collége du Mont, occupés aujourd'hui par l'inspection académique; elle a été restaurée depuis peu de temps ; on a repeint le médaillon décrit ci-dessus.

lettres par l'exercice de son art, à sa ville natale par les fonctions municipales qu'il y remplit, enfin à l'archéologie par plusieurs traités qu'il écrivit sur les *Antiquités romaines*... Il composa, en tête des mélanges d'Antoine Halley, une épître à cet auteur en vers latins.

Le troisième Cavelier, Antoine, fils du précédent, seul imprimeur du Roi et de l'Université, de 1702 à 1741, naquit en 1658 et mourut en 1744. Il donna 2,000 livres pour aider à la formation de la bibliothèque de l'Université. Voilà pourquoi son portrait figure dans la galerie de la bibliothèque publique de la ville de Caen.

Puisque les tombeaux des deux frères de Brébeuf ont disparu sans laisser de trace, félicitons-nous, avec M. l'abbé de La Rue, que l'œuvre de J. Cavelier subsiste et qu'elle ait revêtu cette forme grave, concise et savante, qui dénote l'antiquaire et l'humaniste, familiarisé avec le génie d'une langue merveilleusement propre au style des inscriptions monumentales. En même temps, le caractère bien connu de l'écrivain (1) donne une valeur particulière à cet Éloge, que nous allons mettre sous les yeux du lecteur :

(1) Dans ses *Origines de Caen*, Huet rend un beau témoignage à J. Cavelier : « Comme il soutenoit sa profession avec dignité, on « l'appela aux charges municipales, et on l'élut échevin. »

D. O. M.

—

FUNEBRE BREBOVIORUM ELOGIUM.

—

Attende, quisquis es, et luge
Quos sua, dum viverent, commendabat ætas;
Exstinctos posteri desiderabunt.

In æde juxta Cadomum S. Gereboldo sacra,
Duos cum matre fratres eadem tegit tellus.
Matrem rapuit unus et idem morbus
Cum majore fratrum;
Natu minor in eadem nuper est æde tumulatus.
Illos meritis distinxerat
Proba, sed diversa, vitæ conditio:
Hic innata dicendi suavitate,
Grandi alter et magnifico scribendi genere
Maxime liberalis.
Par ingenium nacti, virtute pares ut sanguine,
Amicos in aula non paucos habuerunt;
Summum in vita tenuere honestatis gradum.

ÉLOGE FUNÈBRE DES BRÉBEUF.

—

Prêtez attention, qui que vous soyez, et pleurez ceux
Que, pendant leur vie, honoraient leurs contemporains,
Et que, morts, regrettera la postérité.

Dans l'église de Saint-Gerbold, près de Caen,
La même terre couvre deux frères avec leur mère.
Une même maladie enleva la mère
Et l'aîné des frères;
Le plus jeune a été récemment inhumé dans la même église.
Avec des mérites divers,
Ils ont bien vécu, mais dans des conditions différentes.
Richement doués tous les deux,
L'un avait le charme naturel de la parole;
L'autre, la grandeur et la magnificence du style.
Egaux par le talent, égaux par la vertu comme par la naissance,
Ils eurent à la cour de nombreux amis;
Ils jouirent dans le monde de la plus haute estime.

Anno sæculi sexagesimo primo,
Supremum obiit vitæ diem egregius pœta
Brebovius.
Qui heroïco eodemque gallico sermone
Supra modum excellebat;
Magna in cæteris floruit ingenii laude.
In tanto vate modestum virum invenere omnes,
Integrum et religiosum.

Fratrum alter minor natu,
Canonicus, Prior et Parochus,
Ad plebem cum diceret,
Diserti, sed christiani, adimplebat oratoris partes,
Sua in eloquendo majestate non exquisita,
In suadendo perspicacitate singulari.
Eminebat in illo mansuetudo morum ac facilitas;
In vultu legebatur animi candor;
Omnium amorem in se convertebat;
Cum amicis sanctæ fuit amans libertatis;
Molestus nemini,
Apud omnes gratiosus.
Ut christiane vixerat, sic moriens Deo justa solvit,
Piacularibus Ecclesiæ sacris perpurgatus,
Et pari, quo natus est, die tumulatus ac mense,
Jun. 23 an. præs. XCI, æt. LXI.

Tam illustrium virorum magna nomina
Illustravit,
Eadem vetere nobilique stirpe prognatus,

L'an du siècle soixante-et-un,
L'excellent poëte Brébeuf
Accomplit son dernier jour.
Si l'épopée, qu'il a écrite en français,
Lui valut une incomparable supériorité,
Son génie, dans les autres genres, a brillé d'un vif éclat.
Dans un si grand poëte, on trouvait un homme modeste,
Plein d'honneur et de piété.

Le plus jeune des deux frères,
Chanoine, prieur et curé,
Quand il parlait au peuple,
Remplissait le rôle d'orateur disert, mais chrétien;
Il avait dans l'élocution, de la grandeur sans recherche,
Dans l'art de persuader, une pénétration extraordinaire.
On remarquait en lui la douceur et l'indulgence du caractère;
On lisait sur son visage la candeur de son âme;
Il se faisait chérir de tout le monde;
Avec ses amis, il aimait une religieuse franchise;
Il ne fut à charge à personne,
Il gagna les bonnes grâces de tous.
Comme il avait vécu en chrétien, il s'acquitta, en mourant,
de ses devoirs envers Dieu,
Purifié par les sacrements de l'Église qui effacent les souillures;
Il a été inhumé le jour et le mois anniversaire de sa naissance,
Le 23 juin de la présente année 91, à l'âge de 61 ans.

Les noms glorieux d'hommes si illustres
Sont encore illustrés
Par un rejeton de cette antique et noble race,

D. Joannes Brebovius
Soc. Jesu,
Quem communis Neustria parens edidit
Felici partu.
Alterum excepit nova Francia Paulum
Et dignum Xaverii germanum;
At miris excarnificatum modis,
Lento ustum igne,
Candentibus securibus ustulatum
Cœlo transmisit,
Rarum
Christianæ fortitudinis et heroïcæ virtutis
Exemplum.

Jean de Brébeuf,
De la Compagnie de Jésus.
Comme eux, il eut pour mère la Normandie,
Heureuse d'avoir un tel enfant.
La Nouvelle-France reçut en lui un second Paul,
Un digne frère de Fr. Xavier.
Mais, la chair arrachée dans d'incroyables tortures,
Lentement consumé,
Brûlé par des haches rougies au feu,
Il passa de la terre au ciel,
Donnant un rare exemple
De courage chrétien et d'héroïque vertu

Telle est la pièce remarquable et précieuse qui, comme nous l'apprend l'auteur, fut composée en 1691, peu de temps après la mort du prieur de Venoix, et sous l'impression de cette perte récente. Le texte latin de Cavelier sera bientôt, nous l'espérons, gravé sur une plaque de marbre, et celle-ci placée dans la chapelle de Saint-Gerbold, qui occupe le transept, au nord-est, de l'église neuve. Si la souscription, annoncée en tête du livre, dépasse le chiffre nécessaire, on emploiera l'excédant à la décoration de la grande fenêtre ogivale, au-dessous de laquelle est marquée la place de l'inscription en l'honneur des Brébeuf. M. le Curé se propose d'orner, dès qu'il le pourra, cette fenêtre de vitraux peints, et d'y faire figurer les armes de la famille, qui étaient *d'argent au bœuf furieux de sable, accorné et onglé d'or*. Les

trois héros de notre notice auraient ainsi, à Venoix, leur mémorial et leur monument.

Ajoutons que l'Éloge funèbre nous fut procuré, en 1867, par M. Trebutien, conservateur-adjoint de la bibliothèque de Caen, celui-là même qui s'est fait un beau nom dans les lettres chrétiennes en publiant les œuvres de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Antiquaire passionné, gardien jaloux des traditions et des gloires du pays, il encourageait le dessein que nous avions formé à cette époque ; il aida de tout son pouvoir nos premières recherches. Combien de fois, dans le cours du travail, n'avons-nous pas senti que son savoir, ses conseils, son amitié si dévouée, nous faisaient défaut (1) ! C'est pour nous un devoir et une consolation de rendre à la mémoire de M. Trebutien le témoignage, trop faible sans doute, de notre gratitude et de nos regrets (2).

(1) M. Trebutien est décédé à Caen, le 23 mai 1870. Ses amis lui ont élevé un tombeau dans le cimetière dit des *Quatre-Nations*.

(2) Nous devons aussi de vifs remerciements à nos honorables confrères, MM. E. de Beaurepaire, Jules Lair, Eug. Chatel, Julien Travers et l'abbé Faucon, qui ont bien voulu mettre à notre disposition des livres rares ou d'utiles extraits ; à notre président, M. Joly, qui nous a donné d'excellents conseils. Leur parfaite obligeance nous a été d'un grand secours.

APPENDICE.

LA PAROISSE DE VENOIX ANCIENNE ET MODERNE.

« Dès le XIe siècle, dit M. l'abbé de La Rue, *Venuntium* « et *Venuncium* sont les noms latins de la paroisse de « Venois (1). » La racine de ce nom est probablement *Venna*, mot de la langue romane, qui désigne un barrage établi pour prendre du poisson, *septum ad capiendos pisces*. Cette étymologie est d'autant plus vraisemblable, qu'un enclos baigné par le *petit* Odon s'appelait autrefois la *Pêquerine*.

On sait que les Gaulois, nos ancêtres, aimaient à fixer leurs demeures sur le bord des rivières. Le Venoix primitif, décrit dans notre chapitre de la vie du poëte, remontait-il si haut ? Nous ne saurions le dire, faute de preuves suffisantes. En deux endroits différents de la vallée, on a, de nos jours, retrouvé d'anciennes sépultures, et notamment le squelette fort bien conservé d'un homme de haute taille, qui avait été enterré avec ses armes, dont les débris étaient faciles à reconnaître. « Les restes de deux bracelets entouraient encore les os de ses bras. » Ces inhumations furent peut-être faites à la suite d'un combat, livré dans la *delle* dite du Champ-de-Bataille (2).

(1) Ancienne orthographe du mot, conservée par l'auteur des *Essais historiques*.

(2) Voir, pour plus de détails, la *Semaine religieuse* de Bayeux, du 22 décembre 1867.

A quelle époque? Sur ce point, comme sur tout le reste, l'incertitude est absolue et la précision impossible. Venoix eut sans doute beaucoup à souffrir en 1417, lorsque Henri V, roi d'Angleterre, voulant assiéger Caen, vint planter ses tentes dans la grande prairie située entre la ville et Louvigny.

Mais laissons de côté les conjectures, et attachons-nous avec M. l'abbé de La Rue, aux faits historiques. Primitivement, la paroisse se divisa en plusieurs fiefs; le principal était celui de *Venois* ou *fief au Maréchal*, ainsi nommé de la fonction que le titulaire exerçait, à savoir la *maréchaussée du duc de Normandie dans les grandes prairies de Caen, de Louvigny et de Venois* (1).

En 1066, un seigneur de Venois suivit le duc Guillaume en Angleterre. Son nom, inscrit par M. de Caumont au nombre des compagnons du Conquérant, figure sur la plaque commémorative de l'église de Dives (Calvados).

Deux historiens, l'abbé Hermant et Dom Bessin comptent parmi les évêques de Bayeux, Pierre de Venois, à la date de 1349.

L'abbé de La Rue, énumérant les personnages qui avaient leur hôtel à Caen, dans la rue *Ecuyère*, au XIIIe et au XIVe

(1) Le *fief au Maréchal* n'était pas le seul qui fût assis à Venoix. Un autre fief, celui de Montenay, paraît avoir été d'une certaine importance; il tirait son nom de la famille noble qui en acquit la propriété à la suite d'un mariage, vers la fin du XIVe siècle.

Le territoire de la paroisse de St-Julien de Caen en relevait pour une grande part. Les habitants de ce quartier étaient donc vassaux du fief de Montenay, et voilà pourquoi une des rues s'appelle encore aujourd'hui rue *Vilaine*.

siècle, nomme Thomas de Venois. Il existe encore dans cette rue, au numéro 12, une habitation imposante qui fut construite dans le XVe siècle, par Girard Bureau, lieutenant-général du bailliage de Caen, seigneur de Grenteville et de Venois. Toute défigurée qu'elle est, on peut, avec les parties conservées et quelques débris de sculpture, restituer, au moins en imagination, son antique magnificence.

Après avoir passé dans diverses mains depuis le XIVe siècle, la terre de Venoix appartint en dernier lieu aux Bernières, barons de Louvigny (1), famille illustre par la haute vertu de deux de ses membres, dont les restes reposent en l'église St-Jean de Caen. Le pieux gentilhomme que nous avons déjà mentionné, l'écrivain auquel on doit un livre ascétique très-répandu en son temps et réimprimé de nos jours, le *Chrétien intérieur*, eut pour sœur une religieuse éminente, Jourdaine de Bernières, fondatrice des Ursulines de Caen.

La seigneurie de Louvigny et de Venoix passa de la famille de Bernières à la famille d'Hautefeuille par deux mariages.

En 1747, Jacqueline-Léonore-Jeanne-Suzanne, fille de Jean de Bernières, chevalier, seigneur baron de Louvigny, Venoix et autres lieux, lieutenant-général des armées du roi, grand'croix de l'ordre de St-Louis, épousa Antoine-Charles de Cauvigny, chevalier, seigneur d'Ecoville. De cette union naquit seulement une fille, Suzanne-Bernardine-Léonore, qui perdit sa mère avant sa majorité.

Jean de Bernières mourut le 12 septembre 1759, et, comme en mariant sa fille, il l'avait, ainsi que le permettait la Cou-

(1) La baronnie de Louvigny datait de 1680 seulement.

tume de Normandie, *réservée à sa succession*, son héritage fut partagé entre son fils Nicolas-Joseph de Bernières et Mlle d'Ecoville, sa petite-fille, le 13 décembre 1762.

Nicolas-Joseph décéda lui-même le 26 mars 1766, sans laisser de postérité, en sorte que tout l'héritage des Bernières de Louvigny se trouva réuni sur la tête de Mlle d'Ecoville.

Celle-ci épousa, le 31 mars 1767, Charles-Louis Texier, marquis d'Hautefeuille, colonel du régiment de Normandie, lequel devint ainsi, du chef de sa femme, seigneur et patron des paroisses de Louvigny, Venoix, etc.

Parvenu avant la Révolution au grade de maréchal de camp, le marquis d'Hautefeuille n'émigra point; il fut, au 10 août, l'un des défenseurs du château des Tuileries, et il eut le bonheur d'échapper aux périls de cette terrible journée. Incarcéré à Paris pendant la terreur, le 9 thermidor lui sauva la vie. Il vint ensuite se fixer à Caen et y mourut, le 18 octobre 1805.

Sa veuve continua de demeurer le plus souvent dans cette ville; elle allait, de temps en temps, passer quelques mois à sa terre d'Ecoville et n'habitait plus Louvigny, qu'elle vendit, peu d'années avant sa mort, à M. Dajon, père du propriétaire actuel. Elle mourut à Caen, le 23 mai 1821, dans cet hôtel d'Hautefeuille, situé rue Guilbert, où logea Napoléon pendant son séjour à Caen, en 1811.

Le marquis d'Hautefeuille avait eu plusieurs enfants, et deux de ses fils se sont fait connaître honorablement.

Le plus jeune, Eugène-Gabriel-Louis, servit dans les armées impériales et acquit en Espagne, en Russie, en Allemagne et dans la campagne de France le renom d'un officier de cavalerie des plus distingués. Colonel en 1814, il

forma, en 1815, à Caen même, les dragons du Calvados, premier régiment de l'arme. Il prit part, en 1823, à l'expédition d'Espagne; y obtint, à la suite d'un brillant fait d'armes, le grade de maréchal de camp, et il commandait, en 1830, les départements du Calvados et de l'Orne, réunis alors en une seule subdivision militaire. Après la révolution de juillet, il vécut dans la retraite à Paris jusqu'à sa mort, arrivée en 1846.

Son aîné, Charles-Louis-Félicité, comte d'Hautefeuille, était entré au service, très-jeune encore, avant la Révolution. Présenté par son père à la cour de Louis XVI, il y débuta le même jour que Chateaubriand: c'était un souvenir qu'il aimait à rappeler. Il émigra et servit en Suède dans la garde du roi. Après son retour en France, lorsque Napoléon remit sur pied les gardes nationales des villes, chargé du commandement de celle de Caen, il rendit d'utiles services en maintenant l'ordre, dans les crises des années 1814 et 1815. Elu, après la Restauration, député du Calvados, il fit partie de la chambre jusqu'en 1824.

A cette époque, le comte d'Hautefeuille rentra dans l'armée avec le grade de colonel, et devint chef d'état-major d'une des divisions de cavalerie de la garde royale. Enfin, Louis XVIII l'appela aux fonctions de gentilhomme de sa chambre, qu'il conserva sous Charles X, après avoir assisté, revêtu de ce titre, au sacre de ce prince. Survint la révolution de 1830, qui le dépouilla de ses emplois et le réduisit à une situation fort modeste. Ce fut pour lui l'occasion de montrer sa force d'âme et les ressources de son esprit enrichi par l'étude.

Retiré à la campagne, non loin de Versailles, non-seulement il supporta avec une dignité sereine ce brusque change-

ment de fortune et d'habitudes, mais, avec les souvenirs classiques qu'il avait fidèlement gardés depuis sa jeunesse, et en y joignant la connaissance de plusieurs langues vivantes acquise depuis, il se créa des occupations littéraires, qui le préservèrent de l'ennui. Etranger désormais à toute action politique, il n'en resta pas moins dévoué aux intérêts moraux du pays et à la défense de l'ordre social. C'est ainsi qu'il accepta et remplit avec beaucoup de zèle, la présidence du comité de l'instruction primaire dans son canton. C'est ainsi que, dans le mois de juin 1848, au moment où une poudrerie importante, voisine de sa demeure, semblait menacée par les insurgés, il s'arma de son fusil de chasse, malgré ses 78 ans, pour concourir à la défendre. Quelques années plus tard, ses forces physiques, jusque là intactes, déclinèrent rapidement. D'un autre côté, la perte d'un fils unique mort sans postérité, puis celle de sa femme, personne d'un rare mérite, vinrent éprouver cruellement sa vieillesse, mais sans abattre son courage. Il passa les derniers temps de sa vie soit à Paris, soit à Versailles, chez des membres de sa famille, qui étaient heureux de le mettre à l'abri de l'isolement. Là, de nombreux visiteurs venaient s'asseoir près de son lit de repos, et l'on admirait l'intégrité de son intelligence, l'égalité parfaite de son humeur et le charme d'une conversation qui savait allier le vif intérêt des choses présentes avec la richesse des souvenirs du passé. C'était un vieillard des plus spirituels et des plus aimables. Enfin, après s'être préparé à la mort en chrétien, et l'avoir regardée en face pendant plusieurs jours avec une intrépidité vraiment chevaleresque, il s'éteignit à Versailles, le 21 septembre 1865, âgé de 95 ans (1).

(1) Le R. P. Perraud, aujourd'hui évêque d'Autun, connaissait et

Outre les deux fils que nous venons de mentionner, le marquis d'Hautefeuille avait laissé deux filles, dont la mémoire appartient à cette notice.

Mais revenons d'abord aux premiers seigneurs de Venoix pour rappeler que l'un d'eux, dans le XIVe siècle, après avoir quitté son village natal, prit possession d'une terre plus importante, celle d'Amfréville, et que l'antique famille s'y est perpétuée depuis, jusqu'à nos jours. « En 1571, dit M. de Caumont dans sa *Statistique*, Jean de Venoix était seigneur d'Amfréville. » Ils possédaient en outre la terre voisine de Bréville, également située à peu de distance de Caen, dans le canton de Troarn.

Cependant, la ligne masculine s'est éteinte dans la personne du marquis de Venoix, qui fut, sous la Restauration, colonel de la garde nationale de Caen et membre du conseil municipal de cette ville. Il avait épousé une des demoiselles d'Hautefeuille. Il mourut le 14 juillet 1838, laissant une fille unique, Mme de Fontette, unie, depuis 1832, avec le baron Emmanuel, propriétaire du château de Monts, son cousin germain : celui-ci avait eu pour mère la sœur de la marquise de Venoix. Mme de Fontette est décédée en 1840, à la fleur

aimait le comte d'Hautefeuille, qui lui avait donné sa confiance. Dans le cours d'une première station prêchée à Notre-Dame de Caen, l'éminent oratorien alla un jour se promener à Louvigny, et là, pensant à l'heureuse enfance que son vieil ami avait passée dans ce beau domaine, il cueillit une violette et s'empressa de la lui envoyer dans une lettre avec un quatrain. Combien le vénérable octogénaire ne dut-il pas être touché de ce poétique souvenir ! — M. le curé de Venoix, qui accompagnait le Père dans sa promenade, nous en a raconté la touchante histoire.

de l'âge. Aujourd'hui, les biens qui appartenaient au dernier marquis de Venoix, dans les communes d'Amfréville et de Bréville, appartiennent à Mme la comtesse de Maillé, née de Fontette, sa petite-fille (1).

Mais le meilleur titre des anciens seigneurs de la paroisse, c'est leur générosité chrétienne et charitable, dont on retrouve les monuments dès le XIIe siècle. Ils donnèrent en effet aux Prémontrés d'Ardennes (2), à l'hospice de Notre-Dame de Beaulieu ou *Grande-Maladrerie*, aux Bénédictines de Sainte-Trinité, qui devaient leur existence à la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant.

Toutefois, l'Hôtel-Dieu, fondé à Caen par le duc-roi Henri II, fut le principal objet de ces pieuses largesses. Cet établissement posséda jusqu'à la Révolution, les quatre cinquièmes de la dîme (3) et le patronage même de la paroisse. Il était administré par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au nombre de dix, qui présentaient ou nommaient le curé de Venoix, et celui-ci portait ordinairement le titre de *chanoine* et de *prieur*, que J. Cavelier attribue, comme on l'a vu, à Nicolas de Brébeuf. Il en fut ainsi, nous le répétons, jusqu'à la fin du siècle dernier.

Les pauvres de la ville de Caen profitent aujourd'hui encore

(1) M. le baron de Fontette a bien voulu se prêter à notre vif désir en nous communiquant tous ces détails pleins d'intérêt, sur la famille d'Hautefeuille et ses alliances.

(2) Monastère près de Caen, fondé vers 1138; l'église, qui était très-belle, et quelques anciens bâtiments subsistent encore.

(3) Deux *traits* ou deux dixièmes appartenaient, l'un à l'abbaye d'Ardennes, l'autre à celle de St-Étienne de Caen. Le prieur jouissait du reste.

des libéralités faites autrefois en leur faveur, puisque l'administration des Hospices perçoit un revenu annuel de 850 fr., établi sur des biens-fonds sis à Venoix.

On ne saurait douter que l'ancienne église n'eût été bâtie sur un terrain du *fief au Maréchal*, et très-probablement aux frais du seigneur, qui s'était réservé une porte de communication avec le cimetière. Si ce n'est lui, d'autres bienfaiteurs pourvurent au bien-être du curé et aux dépenses du culte divin. Parmi les donations faites, mentionnons celle d'un pré situé à Louvigny et connu sous le nom de l'*Inviolata*. Chaque année, suivant la volonté du donateur, le clergé de la paroisse y allait, au jour prescrit, chanter ce gracieux cantique ; un vieillard mort, il y a quarante ans, se souvenait d'avoir vu la procession se mettre en marche pour accomplir la cérémonie.

Enfin, deux petits champs sont et demeurent inscrits sur le cadastre de la commune, au nom de l'*ancien trésor* ou fabrique de la paroisse.

Dans la répartition des impôts faite à Venoix, au mois de mars 1790, l'abbé et les religieux de St-Etienne de Caen sont taxés pour une somme totale de 82 livres ; les religieux d'Ardennes, pour 5 l. 10 s.; l'abbaye de St-Ouen de Rouen, pour 12 l. ; l'Hôtel-Dieu de Caen, pour 10 l. Le prieur doit payer 46 l., et le trésor de la paroisse 4 l. La part de M. le marquis d'Hautefeuille est fixée à 38 l.

D'après la tradition, les prieurs-curés furent généralement des hommes tels que Nicolas de Brébeuf, c'est-à-dire distingués par le talent et la vertu. M. de Lafontaine, chanoine régulier de l'Hôtel-Dieu, mort en 1783, après une longue carrière, avait donné l'exemple d'une vie vraiment sacerdotale

et mérité le respect et l'affection de son troupeau, si bien que la génération suivante conservait pieusement la mémoire de l'excellent prêtre. Nos pères vantaient aussi l'aimable bonté du dernier prieur, M. Pommier, qui n'était pas chanoine comme son prédécesseur, mais commendataire. Le dernier acte qu'il a signé, est du 16 décembre 1792.

Les paroissiens, de leur côté, répondaient par leurs bons sentiments et par leurs actes, au zèle éclairé des pasteurs. Ceux-là mêmes qui habitaient le hameau de la Maladrerie, dont l'extrémité sud-ouest appartient à la commune de Venoix, se montraient assidus aux offices en toute saison, malgré la difficulté des chemins, malgré une distance de presque deux kilomètres, et quoique Saint-Germain-la-Blanche-Herbe fût pour ainsi dire à leur porte.

Des étrangers fréquentaient aussi l'ancienne église de Venoix. Comme saint Gerbold, le patron du lieu, était invoqué avec confiance contre la dyssenterie, beaucoup de pèlerins, quelquefois même des paroisses entières venaient, dans les temps d'épidémie, visiter le modeste sanctuaire et implorer le secours du bienheureux Évêque qui, de son vivant, délivra sa ville épiscopale du fléau de la maladie.

Si nos renseignements ne nous trompent pas, l'église où furent inhumés deux Brébeuf et leur mère, ne se distinguait ni par les dimensions, ni par l'architecture; elle avait dû être construite à une époque assez récente, sur l'emplacement d'une autre plus ancienne (1). La tour, de forme quadrangulaire, peu élevée, bâtie sur le transept nord, contenait une sonnerie

(1) L'auteur de l'article inséré dans la *Semaine Religieuse* (décembre 1867), croit que l'église était de l'époque romane. Voir, du reste, la description qu'il en a donnée avec de précieux détails.

de trois cloches, dont l'une existe encore et se trouve dans le clocher de l'église Saint-Ouen de Caen ; l'inscription qu'on va lire, gravée dans le métal, atteste son origine :

L'an 1789 j'ai été bénite par Monsieur René Pommier, prieur-curé commendataire de Venoix et nommée Suzanne par très-haut et très-puissant seigneur Charles-Louis de Texier, marquis d'Hautefeuille, maréchal des camps et armées du Roi, inspecteur de la division de Normandie, seigneur du comté d'Hautefeuille et autres lieux, et par très-haute et très-puissante Dame Bernardine-Léonore de Cauvigny d'Escoville, son épouse, dame d'Escoville, Louvigny, Venoix, et autres fiefs, M. Anquetil, trésorier en exercice de cette paroisse, Vicaire de Saint-Martin de Caen.

Il est pénible d'ajouter que tout le mobilier de l'ancienne église a disparu, sauf cette cloche d'un son harmonieux, qui même hélas ! n'est plus à nous.

Cependant, l'édifice, solidement construit, restait debout sans avoir beaucoup souffert, puisque, d'après une déclaration du conseil municipal de Venoix, en date de janvier 1804, une dépense de 600 fr. aurait suffi pour le réparer ; mais la commune n'avait alors que 278 fr. de revenu, et l'on ne jugea pas à propos de voter une imposition extraordinaire. Le presbytère et le *petit prieuré* ou *château* (1), maison d'été bâtie au point culminant du village, vers le milieu du dernier siècle, avaient été vendus pendant la Révolution. Enfin, le dernier prieur, M. Pommier, qui vivait encore, fut nommé,

(1) Ce bâtiment, très-modeste d'ailleurs et sans art, n'avait d'autre luxe qu'un assez bel enclos et la pleine vue de la prairie de Caen et de la ville même.

après le rétablissement du culte, curé de Fontaine-Etoupefour, où il a fini sa carrière. Dans cet abandon, une administration municipale, de triste mémoire, prit sur elle de décider la démolition de l'église ou d'y consentir par une coupable connivence ; car, sur ce point, on ne trouve aucun éclaircissement dans les archives de la commune.

Au mois de juillet 1809, le préfet du Calvados homologuait la vente des matériaux estimés à une valeur de 1,634 fr. Comme une portion des habitants de Venoix était dès lors réunie pour le culte à l'église de Saint-Ouen, et une autre à celle de Bretteville-sur-Odon, la somme fut partagée entre les fabriques de ces deux paroisses, et de plus, par un accord survenu entre elles, la cloche, qu'on évaluait à 1,500 fr., fut attribuée à Saint-Ouen, qui devait en payer le prix.

Mais les pierres de l'église, après avoir été mises à l'encan, servirent à construire deux maisons du voisinage, où la forme et la régularité de leur appareil les font aisément reconnaître (1). Dans une de ces maisons, la moitié d'une pierre tombale sciée brutalement en deux est devenue la tablette d'une cheminée, et l'inscription, tout incomplète qu'elle est, indique la sépulture d'un ancien curé de Venoix. On y lit facilement ces mots : *Canonicus sanctæ domus Dei*, Chanoine de l'Hôtel-Dieu. De plus, si le nom propre manque, on peut le suppléer au moyen du nombre 52, fragment très-lisible de la date du décès mentionnée, suivant l'usage, à la fin de

(1) C'est l'examen de l'appareil qui nous persuade que l'église n'était pas de l'époque romane. Sans rien affirmer, nous rapportons sa construction et celle de la porte du cimetière, au commencement du XVIIe siècle.

l'épitaphe. Nous savons en effet que M. Lebattard, prieur de Venoix, mourut en 1752.

Un témoin digne de foi nous affirme avoir lu, sur une pierre d'angle qu'on ne retrouve pas, cette inscription latine : *Soli Deo sub invocatione sancti Gereboldi*, A Dieu seul sous l'invocation de saint Gerbold. C'était sans doute la clef de voûte du cintre de la grande porte, où l'on avait gravé les mots qui précèdent.

Les Brébeuf avaient-ils une pierre, une inscription ? Nous l'ignorons. La place où était l'église, orientée au levant, dans le milieu du cimetière, ne se reconnaît plus, et l'enclos funèbre, livré au bétail comme un pré vulgaire, ne conserve que ses vieux murs avec la porte en plein-cintre, figurée en tête de ce livre (1). Tous les morts, ceux qu'on avait enterrés dans l'église, et ceux qui furent inhumés autour de ses murs, dorment également cachés sous l'herbe, sans que rien les distingue au regard.

Il y a peu d'années, lors de la vente de cet ancien cimetière par la commune, deux prêtres de Caen, M. l'abbé Moncoq, chef d'institution, et son ami, feu M. l'abbé Marc, ancien professeur de rhétorique, attachés l'un et l'autre au souvenir des Brébeuf, se présentèrent à l'adjudication avec un pieux dessein que l'enchère ne leur permit pas de réaliser.

Depuis un demi-siècle, Venoix n'avait ni autel ni prêtre qui lui appartînt ; la commune existait toujours, la paroisse n'existait plus. Cependant, les personnes âgées qui avaient connu

(1) Notre honorable confrère, M. de Brécourt, propriétaire à Venoix, a bien voulu faire le dessin qui a servi au graveur.

et fréquenté l'église détruite, n'en parlaient jamais qu'avec un sentiment de regret et de pieuse sympathie, entretenant ainsi dans la génération nouvelle le désir de remplacer un jour le sanctuaire qu'on avait perdu. Ce désir était d'autant plus légitime que, depuis l'ouverture de la grande route de Caen à Rennes, un nouveau centre de population, établi sur ses bords, avait pris avec le temps une assez grande importance et surpassé, en population, les divers hameaux de l'ancienne paroisse.

Les premières délibérations du conseil municipal relatives au projet de construction d'une nouvelle église, remontent à l'année 1852. On décidait, le 5 décembre, d'acheter un terrain qui semblait propice, à proximité du *pavé* de Venoix (1), et le marché était conclu. L'année suivante, le 10 novembre, le maire, M. Durand, proposait de voter, pour aider à la dépense, 12 centimes additionnels au principal des quatre contributions pendant dix ans, et un emprunt de 15,000 fr., au Crédit foncier; la proposition fut adoptée à une forte majorité.

Néanmoins, il s'en fallait beaucoup que les ressources nécessaires à l'exécution d'une telle entreprise fussent réunies. Comme le territoire de Venoix est peu étendu, les 12 centimes, imposés pendant dix ans, ne devaient produire qu'une faible somme de 7,721 fr.

D'un autre côté, la propriété est très-divisée; point de fortune un peu considérable, en sorte que les souscriptions volontaires, suivant toute vraisemblance, ne pouvaient promettre un chiffre important; en 1853, on pensait qu'elles

(1) On appelle *Pavé de Venoix* ou *Haut du Pavé*, ce village bâti sur une éminence, où est maintenant l'église.

iraient au-delà de 2,500 fr. On était donc forcé d'attendre que la commune, sagement administrée, eût réalisé de notables économies, et par suite, il y eut un temps d'arrêt d'environ quinze ans, sans que le projet fût abandonné. Dans cet intervalle, le nouveau cimetière fut bénit par le curé de Bretteville-sur-Odon, feu M. Boulan, de pieuse et charitable mémoire ; la cérémonie eut lieu le 3 septembre 1859. Neuf ans plus tard, dans les premiers mois de 1867, les difficultés semblaient encore si grandes que le conseil municipal se bornait à désirer, provisoirement du moins, l'érection d'une chapelle.—C'était pourtant l'époque où la divine Providence allait tout d'un coup aplanir les obstacles, et rendre possible et même aisé ce qui avait paru jusque-là impossible et chimérique. A la fin d'une séance du conseil municipal, on se mit à parler d'église et de souscriptions ; le maire, M. Aug. Jame (1) invita les membres présents à dire pour quelle somme ils se proposaient chacun de contribuer à la dépense. Les chiffres mis en avant dépassèrent sensiblement ce qu'on avait espéré.

Mais ce qui décida tout le succès, ce fut l'insigne générosité d'une pieuse chrétienne, Mlle Aglaé Vauquelin, de la paroisse St-Etienne de Caen (2). Résolue vers ce même temps à faire une bonne œuvre, elle connut notre projet, s'y inté-

(1) M. Aug. Jame remplaça, en 1858, M. Durand, qui avait quitté Venoix pour aller demeurer à Elbeuf, où il est mort le 4 décembre 1872. M. Durand figure dans la souscription de l'église pour une somme de 500 fr.

(2) Mlle Vauquelin est décédée à Caen le 22 juillet 1871, très-peu de jours avant la bénédiction de l'église. Elle avait pour nous les plus généreuses intentions. Une plaque commémorative perpétue le souvenir de son bienfait.

ressa et souscrivit pour six mille francs. Son frère, M. Louis Vauquelin, propriétaire à Venoix et membre du conseil municipal, souscrivit de son côté pour trois mille. L'élan était donné ; la confiance gagna tous les cœurs.

A partir de ce moment, la liste de souscription, présentée et recommandée très-chaudement par M. le maire, se couvre de signatures; presque tous les habitants, même les pauvres, s'engagent pour une somme déterminée, et ces engagements ont été fidèlement tenus. Des propriétaires de la commune non domiciliés, et un certain nombre d'étrangers, pressés par la voix sympathique de M. Jame, se joignent aux habitants et leur viennent en aide, si bien que le chiffre total de la souscription, y compris les dons de M. Vauquelin et de sa sœur, s'est élevé en dernier lieu à vingt mille francs. D'autre part, la commune avait en réserve quinze mille francs environ, dont elle pouvait disposer. Ces ressources, augmentées du produit des centimes additionnels, permirent de tenter un dernier effort, qui fut victorieux.

Au mois de février 1868, le conseil municipal approuve, à l'unanimité, les plans et le devis de l'architecte, dressés du mois d'octobre précédent; les plus imposés, convoqués à la séance, consentent également au sacrifice qu'on leur demande. La délibération qui s'ensuivit fut très-bien motivée et rédigée par le membre du conseil faisant les fonctions de secrétaire, M. Letellier, dont la plume et le zèle ont rendu de grands services. Vers le même temps, les difficultés administratives, qui étaient de plus d'une sorte, se trouvèrent résolues, grâce au dévouement et à l'activité de l'administration municipale; l'autorisation de bâtir nous fut donnée au mois d'octobre 1868.

C'est au mois de février 1869 que commencèrent enfin les

Eglise de Venoix près de Caen.

travaux ; la pose de la première pierre s'accomplit le samedi 13 mars, veille du dimanche de la Passion. Hâtons-nous de dire que le choix de l'architecte avait été très-heureux ; M. Leterrier devait donner à Venoix une nouvelle preuve du talent distingué qu'il avait déjà montré à Cesny-aux-Vignes. Dans les étroites limites d'un devis de 40,000 fr. (1), il a su construire un édifice solide, remarquable par la pureté de son style ogival et par l'élégance harmonieuse de ses proportions. Pourquoi faut-il qu'il ait si peu joui de son œuvre et qu'il n'ait pas même eu le temps de la terminer ? Une mort prématurée l'enleva peu après son retour de cette cruelle et funeste campagne, où il avait puisé le germe de la maladie de langueur à laquelle il a succombé (2).

L'architecte fut bien secondé par un entrepreneur habile et consciencieux, M. Ducellier, de Soliers.

Pendant que l'église s'élevait rapidement, à la grande joie des habitants, une grave question demeurait pendante, celle de l'érection en succursale : il s'agissait d'être paroisse ou de ne l'être pas. Malgré de redoutables concurrents, Venoix obtint cet avantage, par une intervention très-efficace et très-bienveillante que M. le maire avait su nous ménager. Le décret autorisant l'érection est du 9 juillet 1870 ; il fut donc signé, par un bonheur extraordinaire, six jours seulement avant la déclaration de guerre à la Prusse. Deux ou trois jours de retard l'auraient rendu impossible, du moins pour longtemps !

(1) Ni les sculptures de l'intérieur, ni la construction du clocher, n'étaient comprises dans ce devis.

(2) M. Leterrier servit en 1870-71 dans les francs-tireurs. — Son nom figure sur la liste de souscription pour une somme de 300 fr.

Les désastreux événements de 1870-1871 retardèrent l'achèvement de la construction et l'ouverture de l'église au culte divin. Après la paix, on put reprendre les travaux, terminer ce qui était absolument nécessaire et pourvoir au mobilier indispensable (1).

Le 20 juillet 1871, Monseigneur Hugonin, évêque de Bayeux et Lisieux, qui, dès l'origine, nous avait témoigné les plus favorables dispositions, érigea canoniquement notre succursale. Grâces lui soient rendues de sa paternelle bonté ! Trois jours plus tard, M. l'abbé Alix, vicaire de Notre-Dame de Caen, était nommé curé de Venoix. Ainsi, l'ancienne paroisse allait revivre avec ses traditions et ses souvenirs, qui intéressent la religion et les lettres.

M. l'abbé Alix bénit l'église et y chanta la grand'messe, le 13 août, octave de saint Exupère, premier évêque de Bayeux ; l'assemblée très-nombreuse, se signala par son profond recueillement (2). Après une si longue attente, que de prières et de remerciements montèrent des cœurs et des lèvres vers le ciel ! Les fidèles, auparavant désunis, n'allaient plus former qu'un troupeau sous un même pasteur. — On admirait le modeste et gracieux vaisseau, l'autel en pierre et son tabernacle, de forme pyramidale, exécuté avec un soin remarquable. C'est le travail d'un sculpteur de Venoix, M. J.-B. Lecornu ; c'est le gage de son religieux dévouement à la paroisse. Félicitons-le d'avoir si bien rendu le beau dessin conçu par M. Leterrier.

Mais combien de choses manquaient et manqueraient encore

(1) Une souscription pour le mobilier, ouverte dans la commune, produisit 1,220 fr.

(2) Le compte-rendu est dans la *Semaine religieuse* du 20 août.

si M. l'abbé Alix n'eût aimé avec passion l'ornement du sanctuaire remis, en très-pauvre état, à sa sollicitude, s'il n'eût excité partout, en notre faveur, de pieuses et charitables sympathies! Il commença par faire sculpter tous les chapiteaux des colonnes, dans l'intérieur de l'église et au portail; puis il entreprit hardiment de faire construire le clocher, sans avoir l'assurance ni d'une allocation quelconque de la commune, ni d'une subvention de l'État. M. le préfet du Calvados lui accorda l'autorisation d'émettre des billets de loterie, et ces billets, propagés de tous côtés avec une ardeur merveilleuse, réussirent tellement que le produit total atteignit neuf mille francs (1). Bénis soient nos bienfaiteurs connus et inconnus, pour lesquels la paroisse prie chaque dimanche, à la messe, sur l'invitation du pasteur! Surtout n'oublions pas que Monseigneur notre Évêque, non content d'approuver la loterie, daigna l'encourager par son exemple.

M. Leterrier étant mort, comme nous l'avons dit, ce fut un autre architecte, M. Lamotte, qui se chargea de cette nouvelle tâche et la conduisit à bonne fin, avec le concours du même entrepreneur, M. Ducellier; il modifia très-habilement, dans l'exécution, le plan de son devancier. La gravure que l'on voit à la page 187, nous dispense de description et d'éloge. Il nous suffira de dire ici que le clocher de Venoix est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de solidité. Posé sur une éminence et comme une sentinelle avancée aux abords de la ville, il saisit le regard de tous les côtés, et produit un effet de perspective bien supérieur à la réalité de ses dimensions. Le travail de maçonnerie, commencé en juin

(1) Le clocher de Venoix a coûté 14,000 fr. environ; la commune a reçu en dernier lieu, du gouvernement, un secours de 5,000 fr.

1873, ne dura pas plus de cinq mois. Il était en cours d'exécution, lorsqu'un ouvrier de Soliers, père de dix enfants, tomba d'une hauteur de plus de douze mètres. Heureusement, la chute, si terrible qu'elle fût, n'eut point de suites funestes, et ce brave homme reprit son travail peu de temps après.

Cependant, le clocher terminé réclamait une sonnerie. Or, nous n'avions encore qu'une seule cloche, donnée de concert par M. Vauquelin et Mme Polain, sa sœur. Le bienfaiteur de l'église résolut de compléter son œuvre en offrant à la paroisse deux autres cloches plus fortes, fondues également par M. Havard, de Villedieu. Le mardi de Pâques, 7 avril 1874, M. l'abbé Ducellier, doyen du chapitre et vicaire général de Bayeux, vint gracieusement les bénir toutes les trois. M. Ferrand, préfet du Calvados, et Mme Ferrand avaient accepté de nommer la première ou la grosse ; M. Jame, maire de Venoix, était le parrain de la seconde, et Mme Jame la marraine ; M. Vauquelin et sa sœur remplirent ces mêmes fonctions pour la troisième. Des fleurs magnifiques obligeamment offertes par M. Lelandais fils, horticulteur, faisaient à l'église une décoration charmante ; tout semblait être à souhait pour le plaisir des yeux ; mais dans les deux discours prononcés en cette circonstance, rien ne manqua non plus pour élever les esprits et toucher les cœurs (1). — Les habitants furent justement sensibles à l'honneur que leur fit, en ce jour, le premier magistrat du département, plus sensibles encore au témoignage de sa bienvaillance et de son estime. Ils lui exprimèrent, par la bouche d'une enfant de l'école, des vœux qui ne devaient pas être exaucés ; car M. Ferrand quitta

(1) On trouvera le détail de la cérémonie dans la *Semaine religieuse* du 12 avril.

bientôt après la préfecture du Calvados. Du moins, notre souvenir et notre reconnaissance lui resteront fidèles.

Depuis le mois d'avril 1874, aux jours de fête, les cloches de Venoix, remarquables par la beauté du son, envoient aux échos d'alentour leurs joyeuses volées et l'harmonie de leurs accords. Puisse le généreux donateur jouir longtemps lui-même du magnifique présent qu'il nous a fait !

En parlant précédemment de l'autel, nous n'avons rien dit des précieuses reliques que le Saint-Père a daigné nous accorder. Suivant le désir d'une pieuse parente, un officier supérieur, dont le nom rappelait des services récents rendus à la cause de Pie IX, voulut bien en faire la demande à Rome, et l'on eut tant à cœur de lui donner satisfaction, que nous avons obtenu au-delà de ce que nous pouvions souhaiter. La même entremise nous a valu plusieurs indulgences plénières et une autre faveur très-rare : l'autel de Venoix est *privilégié à perpétuité*. Quant aux reliquaires qui le décorent, la paroisse en est redevable à M. l'abbé Alix.

Ce serait ici le lieu d'énumérer les autres objets procurés à l'église, depuis quatre ans, par le constructeur du clocher ; nous nommerons seulement les principaux :

L'autel et la statue de saint Gerbold ;

La balustrade en pierre de la tribune, d'un style en harmonie avec celui de l'église ;

La seconde porte d'entrée ;

La couverture en cuivre des fonts baptismaux (1) ;

Les croix et chandeliers des trois autels ;

(1) Ces fonts, très-élégants, ont été exécutés, d'après le dessin de l'architecte, par un ouvrier de Venoix, M. J.-L. Hébert, qui a donné son travail et son temps. La sculpture est de M. Lecornu.

Les vitraux de la rosace du portail et des deux fenêtres en grisailles, sortis de la fabrique de M. Champigneul, de Metz;

Le confessionnal en bois de chêne, d'un dessin très-riche, artistement travaillé, orné de pinacles, de chimères et d'emblèmes.

Nous devons citer encore un dais très-beau, trois chapes, une bannière paroissiale et une bannière de la Sainte-Vierge; trois lampes, dont la principale, celle du sanctuaire, annonce dignement le maître autel et le tabernacle.

Si tous ces objets font honneur à la munificence des personnes pieuses qui ont remis leurs offrandes à M. le curé pour l'aider dans son œuvre, ils prouvent aussi le bon goût du pasteur qui en a fait le choix ou commandé et dirigé l'exécution. Ajoutons, car c'est justice, que les paroissiens ont pris leur bonne part des sacrifices (1), et que M. Vauquelin, en particulier, a contribué aux acquisitions pour une somme considérable. Il donna un harmonium, peu de temps après l'ouverture de l'église. Plus d'une fois, dans les grandes fêtes, cet instrument, touché par des mains habiles, a charmé les fidèles soit en jouant seul, soit en accompagnant de belles voix ou même en mêlant ses accords à ceux des violons et des basses. Plus d'une fois, de jeunes amateurs, des artistes distingués, ont apporté de très-bonne grâce à M. le curé, pour embellir nos offices, le concours de leur talent et de leurs études. L'an dernier, à la fête de Noël, le *Cercle musical* de Caen exécutait brillamment, à la messe et aux vêpres, des morceaux excellents de compositeurs contemporains ou des

(1) Récemment, la commune de Venoix, qui n'a que 593 habitants, prouvait encore sa générosité en donnant 500 fr. et plus pour la souscription en faveur des inondés.

grands maîtres du temps passé. Ils chantèrent un Noël provençal de Saboli, mélodie ravissante, pleine d'expression, de poésie et d'originalité.

Voilà ce qui a été fait à Venoix pour la gloire de Dieu, pour la beauté de sa maison et pour l'honneur de son culte. N'est-il pas permis d'espérer que tant de bonnes âmes voudront continuer leurs bienfaits et achever un ouvrage, où la main de la Providence est si visible depuis le commencement ?

Mais il eût été regrettable que, dans l'église neuve, aucun monument ne rappelât celle qui existait autrefois sur les bords de l'Odon. La plaque commémorative remplira cette fin en parlant aux lecteurs, de l'ancien sanctuaire dédié à saint Gerbold, où furent inhumés deux de nos héros. Comme le demandait M. le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, dans son discours du 10 juin, aux Antiquaires de Normandie, elle ravivera la mémoire et le respect d'illustrations oubliées aujourd'hui.

Depuis le tirage des premières feuilles de cette notice, notre entreprise a été encouragée par deux secours, l'un de 100 fr. voté par le conseil municipal de Venoix, l'autre de 50 fr. voté par la Société des Antiquaires. Pour le reste, nous comptons, comme nous l'avons dit déjà, sur la sympathie de nos compatriotes, qui ont la religion des souvenirs.

MADAME LAURENCE DE BELLEFONDS

RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE, ET SA FAMILLE.

—

En 1686, le P. Bouhours, de la compagnie de Jésus, fit paraître la *Vie de Madame de Bellefonds, supérieure et fondatrice du monastère des religieuses Bénédictines de Notre-Dame-des-Anges établi à Rouen* (1). C'est un livre bien fait, élégamment écrit, d'une lecture agréable et très-édifiante. Nous allons y puiser les particularités qui se rapportent à notre sujet, sans omettre plusieurs détails biographiques qui forment une page intéressante de l'histoire locale.

Le père de Mme Laurence, M. de Bellefonds, était un cadet de la maison des Gigaut, noble et ancienne famille du Berry. Pendant les guerres de religion, ligueur très-résolu, d'une bravoure chevaleresque, il se fit estimer d'Henri IV, tout en étant son adversaire. Lorsque la paix eut été faite, ce généreux prince le nomma gouverneur du château de Caen (1603), et, quatre ans plus tard, il lui fit épouser une des filles d'un riche seigneur de Basse-Normandie, qu'il appelait ordinairement son ancien ami : c'était Henri-Robert-aux-Epaules,

(1) Volume in-8°, imprimé par Cramoisy, directeur de l'imprimerie royale. L'ouvrage est devenu rare ; il porte en tête une dédicace de l'auteur au roi Louis XIV.

baron de Ste-Marie-du-Mont, seigneur de l'Isle-Marie, descendant d'une ancienne et illustre famille du Cotentin (1).

On sait comment Henri IV excellait à témoigner sa bienveillance et son estime. Dans un voyage en Normandie, « Sa Majesté, après avoir loué la valeur, la probité et la prudence du gouverneur de Caen, dit à Messieurs de Ville : *Je vous réponds de votre gouverneur comme de ma propre personne.* »

Le P. Bouhours décrit les vertus et le zèle religieux de M. de Bellefonds; il rapporte que sa maison était le rendez-vous des honnêtes gens, l'asile des pauvres et des malheureux; qu'il s'occupait activement de faire instruire le peuple des principes du christianisme. « Ce fut lui qui fit venir à Caen les « Pères Jésuites..., étant persuadé que la Compagnie avoit un « talent particulier pour l'éducation de la jeunesse. »

M. de Bellefonds mourut à quatre-vingt-quatre ans, laissant un fils, qui fut le père du maréchal, et huit filles, « qui ont été l'ornement de leur sexe. »

(1) Henri-Robert-aux-Epaules fut un des premiers chefs que se donnèrent les protestants de Basse-Normandie, lorsqu'ils prirent les armes contre le gouvernement royal. Vers la fin de sa vie, en 1600, il se convertit après avoir assisté à la conférence publique, où le savant évêque d'Evreux, Du Perron, depuis cardinal, triompha de Duplessis-Mornai, surnommé *le pape des Huguenots*. Il n'eut point de fils, mais trois filles, dont l'aînée, à la suite d'un second mariage, devint la maréchale de Saint-Géran. — C'est elle évidemment dont il est question dans les lettres de Brébeuf, et non pas la maréchale de Schomberg, comme nous l'avions supposé d'abord : voir la note au bas de la p. 82. — La deuxième fille du baron de Sainte-Marie, nommée Jeanne, épousa M. de Bellefonds, en 1607.

Elevée dans le protestantisme, la femme du gouverneur de Caen se montra constamment, à partir de son abjuration, fervente catholique et dévouée aux bonnes œuvres, dont elle faisait « toute l'occupation de sa vie. » Ce n'est pas tout : « Les gentilshommes de la province mettoient leur ambition à faire élever leurs enfants auprès d'elle ; et le château de Caen étoit comme le séminaire des filles de qualité du pays. Aussi étoit-ce un titre excellent pour les établir, que de pouvoir dire qu'elles avoient été formées de la main de Mme de Bellefonds... »

Un ordre parfait régnait dans la maison. « Le vice en étoit banni, mais la dévotion n'y avoit point un visage austère et un air farouche. »

Les pauvres et les misérables étaient surtout l'objet des soins et de la générosité de cette pieuse chrétienne. « Elle les secouroit si libéralement, qu'il sembloit que tout le revenu de la maison fût employé en aumônes. Elle composoit des onguents qu'elle appliquoit elle-même aux ulcères et aux plaies. Les malades étoient persuadés que Dieu bénissoit la main qui les pansoit, et que la piété de Mme de Bellefonds augmentoit de beaucoup la vertu de ses remèdes... »

A l'exemple de leur mère, Mmes de Gonneville, de Sortosville et de Saint-Pierre pansèrent les malades, et leur sœur, « Mme de Sébeville (1), ajoute le P. Bouhours, fait en cela des choses surprenantes, que sa modestie ne me permet pas de publier. »

Non contente de procurer aux pauvres le soulagement né-

(1) Cette active et industrieuse charité a été jusqu'à nos jours une tradition fidèlement observée par les dames de Sébeville. — Gonneville, Sortosville, St-Pierre-Eglise, Sébeville, sont des communes du département de la Manche.

cessaire, Mme de Bellefonds « leur faisoit faire dans la chapelle du château de Caen, des exhortations et des catéchismes où elle assistoit avec toute sa famille. » Voilà comment cette noble dame comprenait et pratiquait le grand devoir de la charité chrétienne.

Des huit filles qu'elle avait mises au monde, cinq se marièrent; nous venons d'en nommer quatre; la cinquième fut la marquise de Villars, mère du maréchal de ce nom. Toutes s'établirent d'une manière très-avantageuse, grâce à l'excellente éducation qu'elles avaient reçue dans la maison paternelle, car leur dot ne pouvait être considérable.

Les trois autres filles de Mme de Bellefonds embrassèrent la vie religieuse, et deux d'entre elles furent des personnes éminentes par l'esprit, le savoir et la piété. Outre l'*incomparable* Mère Agnès, prieure des Carmélites de la rue St-Jacques, à Paris, il y a Mme Laurence, supérieure des Bénédictines de Rouen et protectrice du poëte Brébeuf. Elle est trop peu connue aujourd'hui, et nous voudrions, en quelques pages, faire revivre cette noble et sainte physionomie.

A l'époque où nous sommes, l'abbesse de Ste-Trinité de Caen était Mme de Budos, qui rétablit la discipline et la régularité dans le monastère. Mme de Bellefonds, son amie intime, dont le zèle s'étendait à toutes les choses de la religion, l'encouragea fortement dans cette œuvre; elle fit plus, car ayant eu, en 1610, sa quatrième fille, celle-là même dont l'histoire nous occupe, elle résolut de la lui donner et de lui faire porter son nom. C'est ce qui arriva en effet. Baptisée dans l'église de l'abbaye (1), l'enfant s'appela *Laurence* comme

(1) Magnifique monument d'architecture romane, restauré de nos

sa marraine, qui consentit à la recevoir dès l'âge de trois ans et à lui servir de seconde mère.

Cette petite de Bellefonds, comme parle le P. Bouhours, montra de bonne heure un sérieux, une sagesse et une facilité pour apprendre très-remarquables. « Dès l'âge de huit ans, elle commença à étudier la langue latine, et s'y rendit très-capable dans la suite... » Elle aima les livres dès son enfance et prit plaisir à la lecture. Elle lut l'histoire ecclésiastique et quelques traités des Saints Pères, dans un temps où les autres enfants ne pensent guère qu'à jouer, ou ne lisent tout au plus que des bagatelles. Sa vocation pour la vie religieuse se manifestait de plus en plus, en sorte que, selon l'usage du temps, qui autorisait les vœux précoces, elle fit profession à l'âge de seize ans accomplis, et seconda aussitôt, par son exemple, la réforme que l'abbesse, sa marraine, avait entreprise. Ainsi, « elle fut la première à vouloir pratiquer le vœu de pauvreté dans toute sa rigueur. » Mme de Budos la fit maîtresse des novices, lorsqu'elle n'avait encore que vingt-quatre ans, et au milieu des soins de sa charge, « elle trouvoit du loisir pour écrire la plupart des traités que nous avons d'elle, et qui ont été estimés des plus savants hommes de notre siècle. Car ce fut dans l'intervalle de vingt-cinq à trente ans qu'elle en composa huit ou dix, sans autre dessein que de s'instruire elle-même et de s'occuper agréablement. » Nous dirons plus loin un mot de ces traités, dont il est question dans la correspondance de Brébeuf; nous citerons l'éloquente approbation que Bossuet donna au recueil qui les renferme.

Ce talent littéraire et ce goût pour les hautes méditations

jours avec beaucoup de goût. On y voit le tombeau de la fondatrice, Mathilde de Flandre, femme du Conquérant.

n'empêchèrent point Mme Laurence de remplir ensuite admirablement la charge d'infirmière ; nul exercice de charité ne la rebutait, « quelque humble et quelque pénible qu'il fût. » Tout à la fois grave et modeste, avenante et douce, elle savait se faire respecter et aimer de tout le monde, ne négligeant d'ailleurs aucune occasion de se dévouer au bien de la communauté, à la gloire de Dieu, au soulagement des malheureux.

« Quoiqu'elle fût jeune et qu'elle ne fût qu'une simple religieuse, elle étoit l'asile de tous les misérables du pays ; les plus abandonnés trouvoient auprès d'elle de la consolation et même du secours. » Ses lumières, sa prudence, extraordinaires pour son âge, profitaient singulièrement à sa famille, et le P. Bouhours va jusqu'à dire qu'elle en était « le conseil et l'oracle. » Après la mort de Mme de Bellefonds, ce fut elle qui, proposant à son père, inconsolable d'une telle perte, les vues et les espérances sublimes de la foi, le retira de l'accablement où il était. Il lui remit le soin de la conduite et de l'éducation de ses sœurs, qui virent en elle une autre mère.

Son frère se laissait aussi gouverner par ses avis. A la suite des disgrâces que lui avait attirées une trop grande fierté, cédant à cette douce influence, il se tourna tout entier vers Dieu et devint l'ami et le disciple d'un saint gentilhomme, M. de Renty (1), « qui passoit pour le premier homme de son siècle en matière de spiritualité. » Ce père du maréchal, resté veuf de bonne heure avec deux enfants, mourut lui-même avant d'avoir atteint sa quarantième année, et recommanda, au moment suprême, les orphelins à leur tante. Nous avons

(1) Il était seigneur de Bény-Bocage, diocèse de Bayeux.

vu avec quelle sollicitude elle veilla sur l'éducation du jeune Bernardin, et comment elle le confia aux soins de Georges de Brébeuf. C'était une marque très-honorable de confiance et d'estime donnée au poëte ; choisi d'abord par une personne d'un si rare mérite, il sut, comme on l'a vu plus haut, conserver près d'elle et dans la famille, une place à part.

Cependant, l'âge et les infirmités croissantes engagèrent Mme de Budos à vouloir se démettre, en faveur de sa filleule, dont elle goûtait tellement la sagesse et la vertu, qu'elle ne faisait plus rien sans la consulter. Celle-ci, après avoir refusé quelque temps, reçut donc le titre d'abbesse ; mais, par modestie autant que par prudence, elle ne se hâta point de prendre possession. Ce qui survint ensuite justifia pleinement la réserve de sa conduite. Mme de Caen (1), prêtant l'oreille à des insinuations malveillantes ou intéressées, changea de sentiments à son égard et parut regretter la résolution qu'elle avait prise. Aussitôt Mme Laurence lui remit les *provisions* de l'abbaye (2) et la pria en même temps d'exercer son autorité tout entière le reste de ses jours.

Quelque temps après cette démarche, qui accrut encore sa renommée dans la ville, on lui proposa d'aller à Rouen relever un couvent de Bénédictines, de création récente, mais endetté et ruiné par une mauvaise administration, à tel point que les religieuses avaient été contraintes de se retirer chacune chez leurs parents. Pour se charger d'une tâche aussi

(1) C'était le titre que l'on donnait communément à l'abbesse de Ste-Trinité.

(2) On appelait *provisions* les lettres par lesquelles le collateur conférait un bénéfice vacant.

difficile, il fallait beaucoup de zèle et de courage, avec un grand esprit de sacrifice. Aucune de ces vertus ne manquait à Mme de Bellefonds, et quand, après avoir pris conseil, elle crut que Dieu l'appelait à Rouen, elle demanda les permissions nécessaires et partit de Ste-Trinité les larmes aux yeux, avec trois religieuses, dont l'une, Mme de l'Isle-Marie, était sa propre sœur. Avant de quitter pour toujours leur pays natal, les voyageuses se rendirent à Notre-Dame de la Délivrande, « fameuse en Normandie par les pèlerinages qui s'y font de tous les endroits de la province. »

De cruels embarras, de rudes épreuves attendaient à son poste la nouvelle supérieure, et retardèrent longtemps le succès de son travail, sans lasser sa patience ni décourager ses efforts. Elle avait trouvé la maison établie au faubourg de St-Sever, alors peu salubre et d'ailleurs exposé aux insultes de bandes armées, en un temps de guerre civile (1). Après y avoir beaucoup souffert, elle obtint, non sans peine, la permission de transférer sa communauté dans l'intérieur de la ville ; et là, plus tard, grâce aux généreux sacrifices du marquis, son neveu, et de sa nièce, sœur de celui-ci (2), elle put bâtir un monastère, qui prit et garda justement le nom de *Bellefonds*. Ce fut une véritable fondation : voilà pourquoi Mme Laurence a reçu le titre de fondatrice.

Entre autres bonnes œuvres, le P. Bouhours lui attribue la

(1) Il s'agit de la Fronde, qui éclata peu de temps après l'arrivée de Mme Laurence à Rouen.

(2) Dans la note au bas de la page 19, sur la foi d'un historien de Rouen, nous avons attribué au *frère* de Mme Laurence, le titre de bienfaiteur du couvent, qui appartient en réalité à son *neveu*.

conversion du Dr Guiffard, de Valognes, qui était son médecin et qui lui donna ses soins dans une grave maladie. On a vu précédemment que G. Du Hamel fait honneur de cette victoire à Georges de Brébeuf. Mais il est facile de concilier les deux témoignages en admettant que la supérieure des Bénédictines et l'auteur des *Entretiens solitaires* travaillèrent de concert à préparer un de ces heureux changements, dont le siècle offrit tant d'exemples. Suivant le même historien, Mme de Bellefonds engagea vivement le médecin converti à publier son livre des *Vérités catholiques;* « elle voulut bien même traduire en sa faveur les *Dix raisons* du P. Campien, jésuite, qui font une partie du livre. »

Mme de Bellefonds est une femme du grand siècle par l'élévation de ses idées, par la solidité de son esprit, par son éloquence et son amour des lettres. « Elle expliquoit l'Évangile d'une manière si naturelle et si simple, qu'on eût dit que Dieu parloit par sa bouche, et que la divine parole avoit justement le sens qu'elle y donnoit.

« Elle ne laissoit pas de soutenir ses pensées de l'autorité des Saints Pères... Il n'y avoit point de matière dans la religion ou dans la spiritualité qui ne lui fournît de rares pensées. Surtout, la grandeur de Dieu et l'amour que nous lui devons la faisoient parler divinement bien (1), quoique cela ne lui coûtât qu'une demi-heure d'oraison...

« Son style étoit juste, naturel, plein de force et d'élégance ; et on remarquoit même que, dans ses entretiens familiers, elle s'exprimoit si heureusement, que quelque peine

(1) On se souvient de plusieurs passages des *Entretiens solitaires*, où ces mêmes sentiments sont exprimés avec une grande énergie.

qu'on eût pris à dire en d'autres termes ce qu'elle disoit sans étude et sans réflexion, on n'auroit pu le mieux dire, et qu'on auroit affaibli sa pensée, si on y avoit ajouté ou retranché quelque chose.

« La réputation qu'elle avoit de savante lui attiroit souvent des visites que sa modestie lui rendoit insupportables, et dont sa bonté seule l'empêchoit de se défaire. Les bons écrivains du temps lui venoient lire leurs ouvrages avant que de les donner en public, et ils la prioient quelquefois si instamment de leur en dire sa pensée, et même de les corriger, qu'elle ne pouvoit s'en défendre... Les traités qu'elle a composés font voir qu'elle entendoit la théologie.

« Elle joignit les belles-lettres avec les sciences solides, et la poésie surtout lui plaisoit infiniment... Elle a même fait de beaux vers, et la traduction des hymnes de l'Église qu'on voit dans les *Heures catholiques* du P. Adam, jésuite, est de sa façon (1). Si elle eût suivi son penchant, elle se seroit fort appliquée à la poésie... Elle en connaissoit toutes les beautés, et M. de Brébeuf et MM. de Corneille n'admiroient pas moins l'étendue de ses lumières que la délicatesse de son goût. »

Mais, c'est surtout au point de vue moral et religieux, que l'éminente supérieure exerçait une influence dont une lettre de Brébeuf nous fournit la preuve. Un jour qu'elle avait témoigné son estime au poëte, et celui-ci, confus des louanges qu'il a reçues, lui répond que, s'il les a méritées au moins en partie, c'est pour avoir suivi sa direction. « Il faudroit, dit-il, avoir « l'intelligence bien dure, si, après avoir eu l'honneur de vous « ouïr tant de fois, et de recevoir tant de vos lettres, je

(1) On trouvera plus loin des extraits de cette traduction.

« n'avois profité en quelque façon de cet avantage... Je tâche « de régler toutes mes actions sur vos volontés, et de vos « moindres sentiments je me fais d'importantes instructions. » Après avoir lu cet aveu d'une sincérité expressive, on devinera sans peine à quelle inspiration obéissait Brébeuf, quand il écrivit ses *Entretiens solitaires* et sa *Défense de l'Église romaine* (1).

Dans un siècle où l'importance de l'éducation fut si bien comprise, que l'on vit les plus beaux talents et le génie même, animés de l'esprit chrétien, se dévouer à instruire la jeunesse, Mme de Bellefonds devait être et fut en effet une excellente institutrice. Ses sœurs d'abord, et plus tard ses petites-nièces, filles du maréchal, se formèrent, avec beaucoup d'autres jeunes filles, sous sa conduite. Ecoutons le P. Bouhours : « On ne peut dire l'application qu'elle avoit au regard des enfants qui étoient élevées chez elle. Outre qu'elle leur donnoit des maîtresses très-habiles, et qu'elle se faisoit rendre un compte exact de leur conduite, elle vouloit que toutes les pensionnaires vinssent plusieurs fois la semaine dans sa chambre... ; elle donnoit aux plus grandes des maximes solides de piété, et les précautionnoit contre celles du monde ; elle ne négligeoit pas même l'extérieur..... Si c'étoit des filles orphelines qui eussent besoin de sa protection, elle devenoit leur mère, et entroit dans toutes leurs affaires avec une bonté qui les consoloit de toutes leurs pertes. Enfin, sa maison a été

(1) Nous avons dit que Mme de Bellefonds se chargea de revoir la *Défense*, après la mort de l'auteur. Elle s'occupait d'ailleurs avec un très-grand zèle, de la conversion des protestants. — C'était avant la révocation de l'Édit de Nantes.

depuis plus de trente ans la retraite des filles de qualité de la province ; et celles qui ont eu une si bonne éducation, se font encore honneur aujourd'hui d'avoir été formées de sa main, et lui font honneur à elles-mêmes par leur conduite régulière. »

Il n'est pas étonnant qu'une personne aussi recommandable ait reçu d'un prince, qui savait partout distinguer le mérite, des marques particulières de bienveillance. L'abbaye de Montivilliers, près du Havre, l'une des plus belles du royaume, étant devenue vacante, Louis XIV l'appela au gouvernement de cette opulente maison ; mais, pour achever l'œuvre qu'elle poursuivait à Rouen depuis quinze ans, Mme Laurence refusa l'avantage qui lui était offert, et elle obtint que sa digne sœur, Mme de l'Isle-Marie, fût nommée à sa place, abbesse de Montivilliers. — Quelque temps après, l'archevêque de Paris, autorisé par le roi, lui proposa un poste des plus éclatants et qui demandait, pour être bien tenu, une capacité peu commune et de rares vertus : c'était l'abbaye de Port-Royal de Paris, si célèbre alors par l'attachement obstiné des religieuses au jansénisme. « Toute la France avoit les yeux ouverts sur cette maison, et toute l'Église y prenoit intérêt. » Afin de décider Mme de Bellefonds, on fit valoir près d'elle les plus puissants motifs de conscience et de religion, en même temps qu'on lui promettait de faire une de ses nièces, qu'elle aimait beaucoup, sa coadjutrice. Quoique la tentation fût très-forte, elle eut le courage d'y résister, et, suivant la remarque de l'historien, « c'est la troisième crosse qu'elle a méprisée. »

Sa profonde humilité égalait son désintéressement. « Elle n'a jamais voulu souffrir que les discours qu'elle avoit composés sur divers sujets devinssent publics ; ... elle avoit honte de

ce qui flatte le plus la vanité des personnes de son sexe. Elle a fait des pièces latines qui ont mérité l'approbation des savants, sans qu'on ait su qu'elles fussent de Mme de Bellefonds ; et plusieurs ouvrages français ne portent point son nom, qui sont néanmoins tout entiers, ou en partie, le fruit de ses veilles. »

Des épreuves multipliées détachèrent son esprit et son cœur de toute consolation terrestre. Ainsi, à la suite d'une grave maladie, qui lui parut un avertissement du ciel, elle s'interdit, par austérité, les relations, les études, les lectures, qui n'avaient pas un rapport direct avec les devoirs essentiels de son état. Enfin, deux pertes très-douloureuses, éprouvées l'une après l'autre, celle de Mme de Saint-Pierre et celle de l'abbesse de Montivilliers, lui inspirèrent un renoncement absolu; elle se tourna tout entière « vers cet amour divin qui, pour nous saisir, a ouvert les bras sur la croix » (1).

De plus longs détails seraient ici hors de propos; autrement il faudrait raconter comment la supérieure des Bénédictines agissait avec les pauvres « pour qui elle eut de tout temps des bontés de mère ;... » avec les malades auxquels « elle envoyoit des douceurs comme à ses chers enfants. » Il faudrait montrer cette sainte religieuse, très-sévère pour elle-même et pratiquant, dans toute leur rigueur, les conseils de la perfection évangélique.

Elle mourut le 31 octobre 1683, « la veille de la Toussaint », âgée de 72 ans. Elle avait passé la première moitié de sa vie à Caen, dans l'abbaye de Ste-Trinité ; la seconde à

(1) Trait final d'un sonnet célèbre de Michel-Ange.

Rouen, dans la communauté qu'elle laissa florissante et prospère, après l'avoir relevée.

Au milieu de l'accablement que leur causait la perte d'une personne si vénérée et si chère, les religieuses « ressentirent je ne sais quelle joie intérieure, en remarquant sur son visage une nouvelle beauté, et quelques traits d'une âme bienheureuse. »

Vers la fin de son livre, le P. Bouhours s'attache à montrer quelle estime avaient pour Mme de Bellefonds les plus hauts personnages du temps; puis il ajoute : « Sa réputation étoit si grande dans le royaume, que de tous côtés on recherchoit l'honneur de sa connoissance ; et des personnes curieuses ont fait exprès le voyage de Normandie, pour se donner le plaisir de la voir : jusque-là qu'un bel esprit de notre siècle dit un jour agréablement qu'il n'avoit rien vu de rare dans Rouen que Georges-d'Amboise et Mme de Bellefonds. »

Après avoir rapporté l'opinion et les sentiments d'autrui, l'historien, supposant qu'il eût à parler pour son propre compte, s'exprime en ces termes : « Je dirois, pour faire son portrait et son éloge en peu de mots, que tout étoit grand en elle, l'esprit et le cœur, la physionomie, l'air et les manières...

« Je dirois enfin qu'elle a concilié en sa personne ce que les deux sexes ont de plus excellent et même de plus opposé, la force, l'intelligence et la capacité de l'un avec la douceur, la modestie et la piété de l'autre : de sorte qu'on peut la proposer à tout le monde comme un modèle achevé de perfection dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. »

Guillaume Du Hamel, dans sa *Dissertation*, désigne très-clairement Mme de Bellefonds sans la nommer : « C'est, dit-il, une personne admirable par son esprit, par sa conduite, par ses ouvrages ;... et feu M. de Brébeuf ne se trompoit pas lors-

qu'il disoit qu'il avoit reconnu assez de force, de lumières et de vigueur dans l'esprit de cette fille pour être partagé en six grands hommes d'État. »

Enfin, notre poète a célébré cette illustre religieuse dans un sonnet dont nous avons cité le tercet final ; il admire chez elle

La pureté, l'esprit et le savoir d'un ange.

Pouvait-il porter plus loin l'éloge ?

Il nous reste à parler brièvement des *Œuvres spirituelles* de Mme de Bellefonds, qui furent réunies après sa mort et imprimées en 1688 : c'est un beau volume in-8° de plus de 600 pages (1). Entre autres sujets, l'auteur y traite du désir et de la crainte de la mort, opuscule dont il est question dans les lettres de Brébeuf. On trouve ensuite un très-beau discours sur la vie des premiers chrétiens ; une dissertation sur la nécessité de la foi et ses avantages, remarquable par la solidité des idées et du savoir. Plus loin viennent de pieuses instructions sur l'oraison mentale, la confession, la communion, sur les principales vertus du christianisme ; puis un commentaire des Béatitudes de l'Évangile. En dernier lieu, ce sont des conseils qui regardent spécialement la vie monastique.

Le style de Mme de Bellefonds, l'ordre et la méthode qu'elle observe en écrivant, dénotent un esprit ferme, sensé, lumineux, qui s'élève facilement vers les hautes considérations, et parfois rencontre, pour les rendre, de vives images. Sa

(1) Ce volume des *Œuvres spirituelles* et la *Vie de Madame de Bellefonds* nous ont été très-obligeamment communiqués par M. l'abbé Do, chanoine de Bayeux.

pensée se développe en belles périodes, qui ne sentent aucunement le travail; elle atteint sans effort à l'éloquence. L'expression simple, juste et naturelle, n'a presque point vieilli : c'est la vraie langue du grand siècle.

En tête des *Œuvres spirituelles*, on lit une approbation de Bossuet; écoutons l'évêque de Meaux : « Le Saint-Esprit « souffle où il veut : sa grâce et ses lumières ne connoissent « pas la différence des sexes, et son onction fait dans les « cœurs plus que tous les maîtres et toutes les études, puis- « qu'elle peut seule nous apprendre la science des saints. « C'est ce qui paroît dans les écrits de Mme de Bellefonds; « où non-seulement on ne trouve rien qui ne soit parfaite- « ment conforme à la foi catholique, apostolique et romaine; « mais où l'on voit encore reluire les vérités chrétiennes de « cette manière admirable que la seule pratique peut inspirer.

« Donné à Meaux, ce 10 juillet 1688.

« J. Bénigne, év. de Meaux. »

La supérieure de Bénédictines de Rouen savait écrire non-seulement en prose, mais encore en vers, et nous avons vu dans un passage du P. Bouhours, qu'elle employa son talent poétique à traduire les hymnes de l'Église, dans les *Heures catholiques* du P. Adam, jésuite (1). Cette traduction se distingue par la facilité, l'élégance et l'harmonie. Il y a de belles strophes, telles que celle-ci, qui est la première de l'hymne de vêpres de l'Épiphanie, *Crudelis Herodes, Deum*.....

(1) L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale porte la date de 1690. Ce doit être une deuxième édition.

Tyran, qui jusqu'au ciel oses porter la guerre,
Cruel, pourquoi crains-tu que Dieu naisse en ces lieux ?
Celui qui nous promet et nous donne les cieux,
Ne vient pas disputer les grandeurs de la terre.

L'une des plus belles hymnes de la fête du Saint-Sacrement, *Verbum supernum prodiens*, contient un admirable résumé des bienfaits du Sauveur et de son amour pour nous : c'est la quatrième strophe commençant par ces mots : *Se nascens dedit socium.* Mme de Bellefonds traduit ainsi :

Jésus s'est prodigué lui-même :
Dans la crèche, un amour extrême
Le fait compagnon de mes maux ;
Au cénacle, il devient l'aliment de ma vie ;
Sur la croix, il est mon hostie,
Et, régnant dans le ciel, le prix de mes travaux.

Notre poëte a rendu avec le même bonheur l'hymne si connue des complies, *Te lucis ante terminum :*

Créateur souverain, dont le pouvoir immense
Sans peine et sans effort de rien a tout produit,
Veillez sur nos besoins, et que votre clémence
Rende tranquille et doux le repos de la nuit.

Fuyez, fantômes vains, noirs enfants du mensonge ;
Eloignez-les, Seigneur, et gardez tous nos sens ;
Défendez-nous si bien que, même dans le songe,
Nos esprits soient réglés et nos corps innocents.

Les lecteurs penseront, comme nous, qu'il était difficile de joindre au mérite de l'exactitude, plus de noblesse et une harmonie mieux soutenue.

Toutefois, parmi les productions de ce génie chrétien, il en est une, supérieure à toutes les autres, qui renferme des beautés de premier ordre : nous voulons dire une paraphrase du psaume 138, *Domine, probasti me, et cognovisti me.* En voici la première moitié :

Monarque souverain qui lances le tonnerre,
Et de qui les regards des ténèbres vainqueurs
Percent en un moment le centre de la terre,
La nuit de l'avenir et l'abîme des cœurs :
Soit levé, soit assis, je ne fais ni ne pense
Chose dont le secret trompe ta connaissance ;
Tu comptes dans le ciel le nombre de mes pas,
Tu lis dans les desseins que je n'ai pas encore ;
Mon Dieu, tu me connais alors que je m'ignore,
Et tu vois sans erreur même ce qui n'est pas.

La parole, Seigneur, cette image légère,
Où l'on voit nos désirs et nos intentions,
Fille de l'air, qui meurt dans le sein de son père,
Qui d'esprit en esprit porte les passions ;
Par un vol avancé devant toi vient paroître :
Avant que sur ma langue elle commence à naître,
Quelle apprenne à ma bouche à former ses accents
Et qu'étant de mon cœur sur mes lèvres conduite,
Elle coure au dehors, et prenne dans sa fuite
Cet invisible corps qui la découvre aux sens.

Le passé, l'avenir, sont pour toi même chose ;
Le présent qui pour nous s'écoule comme l'eau,
D'un pied ferme et constant devant toi se repose ;
Rien pour toi ne vieillit et rien ne t'est nouveau ;
Et comme si le feu de tes yeux adorables
Consumoit les défauts des choses périssables,

Et leur faisoit changer de nature et de loi ;
Un amas de poussière, une masse d'argile,
Un ouvrage mortel, inconstant et fragile,
Est dans ta connaissance immortel comme toi.

O science, ô soleil, qui jettes des lumières
Dont l'éclat m'éblouit au lieu de m'éclairer,
Je baisse en t'admirant mes débiles paupières,
Et sais que sans te voir il te faut adorer :
Je t'aperçois de loin ; mais l'amour qui m'emporte,
Pour aller jusqu'à toi n'a pas l'aile assez forte;
Tout l'effort des humains n'y sauroit arriver ;
Et qui croit de soi-même en avoir la puissance,
Joint le crime à l'erreur, l'orgueil à l'ignorance,
Et retombe plus bas en voulant s'élever.

Donc, ô Dieu qui vois tout, en tous lieux, à toute heure,
Dans ta juste fureur je te fuirois en vain :
Si je cherche aux enfers une obscure demeure,
Je te trouve aux enfers les armes à la main ;
Que si je monte au ciel, le ciel n'a point de place
Où je ne te rencontre, et ne lise en ta face
L'arrêt du châtiment que j'aurai mérité,
Et, par un nouveau sort, je verrai la justice,
Changer ce lieu de gloire en un lieu de supplice,
Et partager l'empire avecque ta bonté.

Non, si de ton courroux j'excite la tempête,
L'aube, ni le couchant, le midi, ni le nord,
N'auront point pour cacher ou défendre ma tête,
D'abîme assez profond, ni d'asile assez fort :
Quand je pourrois voler plus vite que l'aurore,
La foudre de tes mains, d'un vol plus vite encore,

Sa uroit bien me poursuivre et m'atteindre en tous lieux.
Et quand je descendrois dans le plus creux de l'onde,
Où s'éteint chaque jour la lumière du monde,
J'y serois découvert par celle de tes yeux.

Tes yeux portent le jour dans les plus noires ombres,
Et d'un frivole espoir je flatte mes désirs,
Si je crois que la nuit, avec ses voiles sombres,
Dérobe à tes regards mes injustes plaisirs.
Ta clarté ne vient point d'une flamme étrangère:
A toute heure tu vois l'une et l'autre hémisphère
Sans aide et sans besoin de l'astre qui nous luit ;
Toi-même es ton soleil, mais un soleil sans tache,
A qui rien n'est caché, qui jamais ne se cache,
Ni l'été, ni l'hiver, ni le jour, ni la nuit.

Mais dois-je m'étonner, si tu vois sans nuage
Les plus profonds secrets de l'esprit et du corps?
Comme un docte artisan, tu peux de ton ouvrage
Prévoir les mouvements en voyant les ressorts :
C'est toi de qui la main me fit d'un peu de cendre;
C'est par toi que ma peau sur mes os vint s'étendre,
Et c'est là le chef-d'œuvre où je veux t'admirer :
Je me perds, quand je pense à ta beauté suprême,
Et me trouvant alors au-dessus de moi-même,
Je retourne au néant dont tu m'as su tirer.....

Dans ce morceau qui n'a été, que nous sachions, cité nulle part, la profonde intelligence du texte, l'inspiration puissante, la vigueur et la richesse du style, sont également admirables; Corneille ou Racine ne l'auraient pas désavoué.

Après avoir donné cet aperçu de la vie et des œuvres de Mme de Bellefonds, nous ferons connaître en quelques pages quatre de ses sœurs, qui ont droit à une mention particulière : c'est une famille visiblement privilégiée.

L'une d'elles, Mme de l'Isle-Marie, consacrée à Dieu de bonne heure dans l'abbaye de Ste-Trinité, accompagna sa sœur à Rouen, et devint ensuite, comme on l'a vu plus haut, abbesse de Montivilliers (1). Le P. Bouhours nous la dépeint comme « une personne fort aimable et fort engageante; tendre, charitable, douce sans bassesse; du reste habile et adroite, et ayant en un souverain degré l'art de plaire. » C'était aussi une sainte religieuse pénétrée au plus haut point de l'esprit et des obligations de son état. Sa mort prématurée causa un profond chagrin à l'éminente supérieure des Bénédictines de Rouen.

La plus jeune épousa le baron de St-Pierre-Église, bailli du Cotentin. Voici son portrait tracé par le P. Bouhours : « Elle avoit reçu de la nature toutes les perfections de son sexe, et quelque chose de plus, une grande beauté et une grâce merveilleuse ; un air doux et insinuant avec des manières nobles et honnêtes; un cœur droit et généreux, incapable de la plus petite faiblesse ; un esprit solide, aisé,

(1) De l'abbaye royale de Montivilliers vinrent les religieuses qui formèrent, dans notre diocèse, le premier couvent des Bénédictines vouées à l'adoration perpétuelle. Elles furent établies, d'abord à Pont-l'Evêque (1638), puis à Caen (1643), par Mme de Moges. — Voir l'excellent ouvrage de M. l'abbé Faucon : *Intérieur d'un château normand au XIXe siècle*, p. 132.

pénétrant et délicat, joint à une humeur gaie, commode et toujours égale. » Cette femme accomplie devint, à partir de vingt-cinq ans, un modèle de simplicité, d'austérité et de charité chrétienne. « Non contente de servir les pauvres et de panser les malades dans l'hôpital de son château, elle alloit en chercher aux environs, subvenoit à tous leurs besoins, se chargeoit même de leurs enfants et de leurs affaires. » Elle mourut à trente-neuf ans, et Mme Laurence ressentit de sa perte un si grand déchirement de cœur, qu'elle aurait pu dire ce que Fénelon écrivit à la mort de son élève, le duc de Bourgogne : « Tous mes liens sont rompus. »

Le baron Castel de St-Pierre était riche et généreux, très-dévoué au bien public et au soulagement du peuple, capable de faire pour l'un et pour l'autre de grands sacrifices. C'est lui qui fit bâtir l'hôpital dont parle le P. Bouhours (1) ; il fit aussi construire l'église du bourg important dont il tirait son nom. De son mariage avec Mlle de Bellefonds il eut cinq enfants, quatre filles et un fils. Après la mort de leur mère, les filles, selon le vœu qu'elle avait exprimé, furent confiées à leur tante, la supérieure de Rouen ; trois embrassèrent la vie religieuse.

(1) Vers la même époque, on trouve une création charitable de ce genre à Ste-Marie-du-Mont, où la duchesse de Ventadour, parente des Bellefonds et très-pieuse elle-même, fonda un hospice qui subsiste encore. Cette illustre dame possédait le principal domaine de son aïeul, Robert-aux-Epaules ; sa mère était la maréchale de St-Géran, que nous avons déjà mentionnée dans ce chapitre. Elle fut et elle est encore l'insigne bienfaitrice du pays. (*Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. IX, p. 535.)

Quant au fils, l'abbé de St-Pierre, il est connu surtout par son *Projet de paix perpétuelle.* Écrivain trop fécond et même téméraire, il ne sut pas se préserver de graves erreurs. Néanmoins, on a dit de ses idées en général, qu'elles étaient « les rêves d'un homme de bien » ; il en mérita le nom par une charité inépuisable, qui semble avoir été chez lui un héritage de famille. *Donner et pardonner* était sa devise ; il répétait sans cesse : *Le ciel est aux bienfaisants.* Un savant géomètre, l'abbé Varignon, né à Caen, trouva dans l'abbé de Saint-Pierre, son ancien condisciple au collége du Mont, un ami aussi fidèle que délicat et généreux.

Nos lecteurs se souviennent que le maréchal de Bellefonds prit une part active à la conversion de Mme de La Vallière, et que le couvent des Carmélites de la rue St-Jacques, à Paris, où l'illustre pénitente revêtit l'habit religieux, avait alors pour prieure la Mère Agnès de Bellefonds, surnommée l'*Incomparable*, à cause de son mérite extraordinaire et de ses éminentes vertus : c'était encore une sœur de Mme Laurence.

Dans un document publié ou réimprimé de nos jours, la prieure des Carmélites parle ainsi d'elle-même : « J'ai nom « Judith de Bellefonds, dite en religion sœur Agnès de Jésus « Maria. Je suis née à Caen... Mon père s'appeloit Bernard de « Bellefonds, seigneur de La Haye, de l'Isle-Marie (1), du

(1) L'Isle-Marie, qu'on appelle aussi Le Homme, est un petit village de l'arrondissement de Valognes (Manche), qui tire son premier nom de sa situation entre deux rivières, et son second de la Sainte-Vierge, à qui fut dédiée la chapelle du lieu. On admire dans ce sanctuaire le plus beau tableau que possède le diocèse de Coutances : c'est une *Vierge à la chaise*, de Jules Romain, retouchée par Raphaël. Le

« Chef-du-Pont et du Guillin : ma mère avoit nom Jeanne-
« aux-Epaules, sa légitime épouse... »

L'auteur de la *Jeunesse de Madame de Longueville* a fait un portrait de la Mère Agnès, que nous avons cité ailleurs (1); il vante sa figure et son esprit. « Elle possédait, dit-il, tout « ce qu'il faut pour plaire. Elle eut le plus grand succès à la « cour de la reine Marie de Médicis... Elle entra aux Carmélites « en 1629, à dix-sept ans, la veille de la Sainte-Agnès..... On « l'élut sous-prieure à trente ans, prieure trois ans après, et « elle a été trente-deux ans dans l'une et l'autre de ces deux « charges... Ses qualités dominantes étaient la solidité et la « modération... » Ce qui suit montre que la Mère Agnès avait, avec sa sœur de Rouen, des traits nombreux et frappants de ressemblance; elle mourut en 1691, à l'âge de quatre-vingts ans.

Vers la fin du mois de septembre de cette année, Bossuet écrivait à la prieure, Mme d'Epernon, cette admirable lettre :

« Nous ne la verrons donc plus, cette chère Mère; nous « n'entendrons plus de sa bouche ces paroles que la charité, « que la douceur, que la foi, que la prudence dictoient « toutes et rendoient si dignes d'être écoutées! C'étoit cette « personne sensée qui croyoit à la loi de Dieu, et à qui la loi « étoit fidèle : la prudence étoit sa compagne, et la sagesse « étoit sa sœur; la joie du Saint-Esprit ne la quittoit pas; sa

maréchal de Bellefonds fit construire l'église de l'Isle-Marie et commencer le château, qui fut terminé plus d'un siècle après sa mort. (Voir les *Etudes géographiques et historiques sur le département de la Manche*, par M. de Gerville, p. 144 et 249).

(1) *Semaine religieuse* de Bayeux, 1865, p. 345.

« balance étoit toujours juste et ses jugements toujours droits.
« On ne s'égaroit point en suivant ses conseils ; ils étoient
« précédés par ses exemples. Sa mort a été tranquille, comme
« sa vie, et elle s'est réjouie au dernier jour. Je vous rends
« grâces du souvenir que vous avez eu de moi en cette triste
« occasion. J'assiste avec vous en esprit aux prières et aux
« sacrifices qui se feront pour cette âme bénie de Dieu et des
« hommes. Je me joins aux pieuses larmes que vous versez
« sur son tombeau, et je prends part aux consolations que la
« foi vous inspire. »

Que pourrait-on jamais ajouter à un tel éloge, à un tel accent d'éloquence, de douleur et de piété ?

Deux parentes de la Mère Agnès firent profession chez les Carmélites de la rue St-Jacques, l'une de son vivant et l'autre peu de temps après sa mort : la première en 1688 et la seconde en 1692.

Sœur Marie de St-Gabriel (de Bellefonds) mourut âgée de près de soixante-treize ans, après cinquante-huit ans de religion.

Mère Thérèse de St-Michel (de Bellefonds), nièce de la Mère Agnès, fut élue prieure à trois reprises différentes, et mourut en 1734, âgée de soixante-trois ans, après quarante-trois années de vie religieuse.

On nommait la communauté de la rue St-Jacques les *Grandes Carmélites*, parce que c'était la première fondation de l'Ordre et qu'elle fut la plus illustre. Les bâtiments, qui rappelaient tant de saintes figures et de nobles souvenirs, l'église, véritable musée, riche de belles sculptures et de précieux tableaux, furent détruits à la révolution. Mais, lorsque la liberté eut été rendue aux âmes fidèles, les

membres de la pieuse famille, dispersés par la tempête, se réunirent de nouveau pour reprendre en commun leur vie d'obéissance, de prière, de travail et d'austérité. On s'établit modestement dans un débris de l'ancien monastère, et la maison subsiste toujours malgré le courant contraire des idées et des mœurs de notre temps. Elle a même à sa tête une personne dont l'origine et le nom relient étroitement le présent au passé. Ainsi, la prieure actuelle du couvent de la rue d'Enfer (1) est une descendante du maréchal de Bellefonds, née dans notre ville comme la Mère Agnès. Elle est venue, la quatrième de sa race, se consacrer à Dieu dans ce Carmel de Paris, fondé en 1604 par Mme Acarie, avec le puissant concours de M. de Bérulle, qui fut, en France, le premier supérieur des Filles de Ste-Thérèse.

Une dernière sœur de Madame Laurence, dont il nous reste à faire mention, est la marquise de Villars.

En 1652, lorsque le poëte Brébeuf écrivit à Marie de Bellefonds ce joli compliment que nous avons reproduit en son lieu, elle venait de prendre un nom destiné à briller un jour du plus vif éclat. M. de Villars, son mari, fut ambassadeur de France près du roi d'Espagne Charles II. Pendant son séjour à Madrid, la marquise adressait à Mme de Coulanges, parente et amie de Mme de Sévigné, des lettres fort curieuses, pleines de finesse et d'enjouement, dont un certain nombre ont été publiées. Un critique contemporain dit à ce propos :

(1) La maison ouvre sur cette rue, et non plus sur la rue St-Jacques. On admire dans la chapelle une statue du cardinal de Bérulle, chef-d'œuvre du sculpteur Sarasin.

« On voit que si le maréchal de Villars eut de l'esprit, il avoit « de qui tenir. »

Le P. Bouhours nous donne quelques détails sur les relations de la marquise avec le couvent des Bénédictines de Rouen. « Elle étoit, dit-il, si éprise et si charmée du mérite de Mme de Bellefonds, que pour l'entretenir à son aise, elle renonçoit sans peine à la cour et à tous les plaisirs du monde... Quand elle revint d'Espagne et de Savoie, on vit avec quel empressement elle alla se délasser de ses grands voyages auprès de Mme sa sœur, oubliant ou négligeant tout pour posséder celle qui faisoit ses plus chères délices, et en qui elle trouvoit un riche trésor de vertu, de bonté et de sagesse. »

Nous dirons quelques mots seulement du fils qui porta si haut la gloire du nom paternel.

Le jeune Villars fit d'excellentes études à Juilly, chez les Oratoriens, et personne n'ignore que, de son propre aveu, les deux plus grands plaisirs qu'il eût jamais goûtés, c'était d'avoir remporté un prix en rhétorique et gagné une bataille. Entré de bonne heure au service, il reçut de son cousin-germain, le maréchal de Bellefonds, des conseils qui lui furent utiles. Colonel à vingt et un ans, il en avait près de cinquante lorsque le roi lui donna le bâton de maréchal. De magnifiques succès marquèrent ses nombreuses campagnes jusqu'à l'époque des grands revers du règne de Louis XIV, auxquels il mit un terme par la victoire de Denain.

L'année 1712 avait commencé sous les plus tristes auspices. Depuis longtemps déjà, la frontière du Nord était envahie, et presque toutes nos places fortes tombées l'une après l'autre au pouvoir des ennemis, si bien que le chemin de Paris allait

bientôt s'ouvrir pour eux sans plus d'obstacle. A cette longue suite de malheurs se joignaient alors les deuils cruels et multipliés de la famille royale. Le maréchal de Villars rapporte dans ses *Mémoires* l'entretien qu'il eut au mois de mars, à Marly, avec le vieux roi. Louis XIV lui dit : « Vous « voyez mon état... Dieu me punit, je l'ai bien mérité : j'en « souffrirai moins dans l'autre monde..... Si mon armée « étoit battue..., je compterois aller à Péronne ou à Saint-« Quentin y ramasser tout ce que j'aurois de troupes, faire « un dernier effort avec vous, et périr ensemble ou sauver « l'état; car je ne consentirai jamais à laisser approcher l'en-« nemi de ma capitale... »

Le 24 juillet suivant, Villars engagea hardiment l'action de Denain, et sauva la France. Nous croyons volontiers qu'à cette heure décisive, les tantes du général et particulièrement les trois saintes religieuses de Montivilliers, de Rouen et de Paris priaient Dieu dans le ciel pour leur patrie et pour lui. Si le monde est soutenu par les prières des saints, cela doit être également vrai des nations, aux moments critiques de leur destinée.

Nous terminerons par cette réflexion le chapitre final consacré à la famille de Bellefonds. Madame Laurence et ses sœurs, nées comme elle au château de Caen, forment une réunion peut-être unique de nobles et saintes femmes, aussi distinguées par l'intelligence et le caractère que par le mérite et la vertu. Leur vie exprime cette élévation d'idées, cette beauté morale qui honore la meilleure époque du XVIIe siècle. On ne trouverait nulle part, dans le cloître ou dans le monde, de plus purs modèles. Enfin, pour faire voir qu'elles ont bien mérité de leur pays, il nous suffit de rappeler une dernière

fois, que Mme Laurence dirigea l'éducation du maréchal de Bellefonds, son neveu, avec le dévoué concours du poëte Brébeuf, et que la marquise de Villars donna le jour au vainqueur de Denain.

Lorsque des bruits malveillants et injustes coururent sur sa conduite, Georges de Brébeuf, écrivant à une dame qui avait accueilli sans examen la médisance, lui nomma, pour se justifier, les témoins de sa vie, ses répondants naturels. « Je « pourrois, disait-il, alléguer pour ma défense, le témoi- « gnage de beaucoup de personnes qui éclairent tous les jours « mes actions. Mme la maréchale, Mme la comtesse de Saint- « Géran, Mlle de Saint-Géran, M. et Mlle de Bellefonds, me « feroient l'honneur, s'il en étoit besoin, de dire autant de « bien de moi, comme l'on vous en a dit de mal. » — Ainsi, le poëte et son frère le prieur n'ajoutent pas seulement à leur mérite personnel incontestable, la gloire de leur oncle, qui rejaillit sur eux avec l'auréole du martyre; ils se présentent à nous recommandés et soutenus par une noble famille, dont les membres ont admirablement servi la religion, la société, la patrie. Voilà pourquoi ce deuxième chapitre de l'Appendice nous a paru un utile complément de la Notice sur les Brébeuf.

FIN DE L'APPENDICE.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

Page 4.

Philippe d'Arundel ne fut pas le seul des Howard martyr de sa foi. En 1680, à l'époque de la violente persécution suscitée contre les catholiques par un misérable imposteur, qui accrédita la fable d'un complot papiste, William Howard, vicomte Stafford, et oncle du duc de Norfolk, périt sur l'échafaud, malgré l'intégrité de sa longue vie. Mme Craven a donné, avec son beau talent, un récit du procès et de la mort héroïque de ce vénérable vieillard (Voir le *Correspondant* du 25 janvier 1875).

Page 124.

L'assertion de l'abbé Beziers relative au lieu de naissance du P. de Brébeuf est contredite par un grave témoignage. On conserve à Rome, dans les archives de la Compagnie de Jésus, les listes d'inscription, où chaque novice indiquait lui-même son âge, le lieu de sa naissance, ses études. Or, en l'année 1617, Jean de Brébeuf ajoutait à son nom la mention suivante : *natus Condæi*, né à Condé. — Ce détail nous a été récemment communiqué par un membre de la Compagnie, le R. P. Martin, de la maison de Rouen, qui a fait de sérieuses recherches, au Canada et à Rome, sur la vie du grand missionnaire. Nous espérons qu'il en donnera bientôt le fruit au public.

Page 159.

L'auteur du *Canada français*, M. Lefaivre, nous fait très-bien connaître Québec et l'Université-Laval :

« De Montréal à Québec, dit-il, on descend le Saint-Laurent sur de magnifiques bateaux à vapeur, construits tout récemment par une compagnie canadienne-française, qui porte le nom de Richelieu.

« Sur les deux rives, fermées par une double ceinture de montagnes, se déroule un panorama de villes, de bourgs et gros villages dont l'aspect dénote la prospérité. C'est là le Bas-Canada proprement dit. La langue française y règne sans partage, et tous les efforts tentés par les Anglais pour y substituer leur idiome ont complètement échoué...

« En arrivant à Québec, après un trajet de douze heures, on se trouve en face d'une rade imposante et sans égale peut-être dans le monde, à part celles de New-York et de Constantinople. De hautes montagnes bien boisées s'élèvent sur les deux rives, en amphithéâtre. Le fleuve, large d'une demi-lieue, forme plusieurs anses qui, s'avançant dans les terres, lui donnent l'aspect d'un lac ou d'un bras de mer, en vue duquel se dresse une forêt de mâts; car le port, à cent vingt lieues de la mer, peut recevoir des navires du plus fort tonnage et contenir à la fois cent vingt vaisseaux de guerre...

« L'Université de Québec fut fondée, en 1680, par Mgr de Montmorency-Laval, premier évêque de cette ville. Dotée généreusement dès son origine, elle s'est toujours enrichie depuis, tant par les donations de particuliers que par une administration sage; ainsi pourvue, l'Université-Laval a pu traverser avec indépendance les époques les plus difficiles de la domination étrangère. Le gouverne-

ment anglais l'a laissée jouir de ses grands domaines et n'a jamais exercé la moindre surveillance sur son administration, ni même — tolérance bien remarquable — sur son enseignement...

« L'Université-Laval a conservé religieusement les règles et les procédés pédagogiques de nos anciennes Universités. L'esprit de Rollin vit en elle, et, sans dédaigner les innovations d'une utilité pratique, c'est aux facultés les plus élevées qu'elle s'adresse, ce sont les mâles conceptions, les pensées hautes, les sentiments profonds et généreux qu'elle cherche à développer. La force de ses études, l'excellence des résultats qu'elles produisent, sont aujourd'hui proclamées dans toute l'Amérique du Nord... C'est par ses soins et son influence que la langue française s'est conservée au Canada dans sa pureté primitive, ainsi que le culte assidu de nos bons auteurs ; c'est par elle que les professions libérales se sont maintenues à une certaine hauteur et sont demeurées l'élite de la société. »

Page 173.

Notre excellent confrère, M. Émile Travers, s'occupe en ce moment de la famille Lechevalier, qui possédait la seigneurie de Venoix, à la fin du XVe siècle. Originaire de la paroisse St-Pierre de Caen, elle était riche et tenait un rang distingué dans le pays. Un de ses membres, Jean Lechevalier, chanoine de Bayeux et curé d'Hérouville, fonda deux chapelles dans la chapelle dite de St-Thomas l'Abattu, située à Caen, et détruite à l'époque de la révolution. Voilà encore un seigneur de Venoix remarquable par sa pieuse générosité.

Page 193.

Grâce au zèle de M. le Curé de Venoix, le monument des Brébeuf a été plus tôt terminé que cette Notice; l'inauguration a eu lieu le

5 décembre dernier, fête patronale de saint Gerbold. La plaque, de marbre blanc, mesure 2 mètres 68 centimètres en hauteur, 1 mètre 80 centimètres en largeur. M. Lamotte, architecte, en a tracé le plan et dessiné les ornements avec autant d'obligeance que de bon goût. Les caractères, du type elzévirien, sont conformes à l'excellent modèle que M. Le Blanc-Hardel a bien voulu procurer. Enfin, l'inscription a été gravée avec un soin remarquable dans l'atelier de M. Renouf, sculpteur, rue Froide, à Caen. Les lettres, coloriées en rouge, se détachent et ressortent parfaitement à l'œil. Mais une partie seulement de la dépense est acquittée, et nous renouvelons avec confiance l'appel que nous avons fait à la fin de l'*Avertissement*.

Nous rappelons en même temps le projet de verrière, dont il est question à la page 169.

Cette chère église de Venoix ne cesse pas de s'embellir. Tout dernièrement, 29 janvier, M. le Curé faisait placer dans le sanctuaire une haute et belle crédence, dessinée par M. Lamotte, exécutée par M. Ducellier. Elle sera bientôt suivie d'une deuxième, de style analogue, qui fera le pendant. Toutes les deux, en complétant l'heureux effet de l'autel, vont donner à l'abside une richesse d'ornement qui lui manquait jusqu'ici. Le tabernacle sera mieux encadré : douce satisfaction pour la piété des fidèles, mais surtout pour le cœur du prêtre, qui nous dit par ses œuvres plus encore que par ses paroles : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!...*

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVERTISSEMENT V

CHAPITRE I.

La famille de Brébeuf en France et en Angleterre. . . 1

CHAPITRE II.

Vie du poëte Georges de Brébeuf 8

CHAPITRE III.

Ouvrages de Georges de Brébeuf 40

CHAPITRE IV.

Les lettres de Georges de Brébeuf. 80

CHAPITRE V.

Nicolas de Brébeuf, prieur-curé de Venoix. 112

CHAPITRE VI.

Le Père Jean de Brébeuf, missionnaire au Canada . . 123

CHAPITRE VII.

Éloge funèbre des Brébeuf par Jean Cavelier. 161

APPENDICE.

La paroisse de Venoix ancienne et moderne 171

Mme Laurence de Bellefonds, religieuse Bénédictine, et sa famille. 194

NOTES SUPPLÉMENTAIRES 223

Caen, typ. F. Le Blanc-Hardel.